



ROMANCE FANTASTIQUE
POUR PUBLIC AVERTI

LES GRIFFES D'ASTRELLIE

TOME 1 - LE PACTE

AXELLE MEURSANGE

Couverture alternative de Tom Protiere

OceanofPDF.com

— LES —
GRIFFES
D'ASTRELLIE
— LE PACTE —



— AXELLE MEURSANGE —

Les Griffes d'Astrellie

Tome 1 : Le Pacte

OceanofPDF.com

Axelle
Meursange

OceanofPDF.com

Copyright © Axelle Meursange - 2023

Tous droits réservés

-

Couverture et illustrations intérieures : Sandrielle

-

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal

OceanofPDF.com

« Là où on s'aime, il ne fait jamais nuit. »

Proverbe africain

OceanofPDF.com

Merci à vous, lecteurs et lectrices, sans qui cette histoire n'est rien.

Merci à Danièle pour son aide précieuse.

Et merci à celui qui partage ma vie pour son soutien indéfectible.

Cette histoire est contée à 2 voix.

La voix de Louve commence par **une phrase en gras**,
celle de Lilas par *une phrase en italique*.

Je vous souhaite une très belle lecture

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com



PROLOGUE

OceanofPDF.com

Prologue

« Tue-le, ma Louve ! »

Mon Maître lâcha la laisse. Griffes d'acier aux poings, je bondis sur l'homme tremblant et les lui plantai dans la poitrine. Il s'effondra et je me déchaînai sur lui, le lacérant de mes lames, telles des serres, extensions de mes doigts ! Ces Griffes d'Astellie étaient mes armes, celles avec lesquelles j'avais toujours combattu ; elles étaient devenues, au fil du temps, une partie de moi.

Je me devais de satisfaire mon Maître, vite et bien. Et à ce rythme-là, il ne me fallut que peu de temps pour réduire le corps de l'homme en charpie. Je ne m'arrêtai que sur son discret signal. Je contemplai le cadavre un bref instant avant de me redresser, couverte d'un sang qui n'était pas le mien, le cœur battant, puis regardai le Gouverneur, toujours avec cette même appréhension.

« Bien ! »

Il eut un sourire dur et parcourut des yeux le rang des pauvres hères qui attendaient leur tour, terrorisés. Le Gouverneur, mon Maître, rendait ainsi la justice, de manière expéditive.

Mais, à cet instant précis, il avait d'autres envies et il congédia tout le monde. Les gardes firent sortir les prisonniers sans ménagement, et les invités s'empressèrent de faire de même. Tous savaient qu'il n'était pas bon de s'éterniser dans ces cas-là.

« Viens, ma Louve, approche-toi », me dit-il tout bas lorsqu'il n'y eut plus personne dans l'immense salle où se trouvait son trône.

Un feu crépitait doucement dans l'âtre central, rendant la température acceptable ; il avait neigé cette nuit et le froid était mordant à l'extérieur.

« Tu m'as excité », ajouta-t-il.

Je n'étais pas qu'un bourreau.

J'avancai vers lui. Il me montra la lourde fourrure sur ses genoux que je soulevai pour découvrir sa verge raide et dure. Un signe de sa part, je l'enjambai et m'empalai sur son membre comme j'avais appris à le faire pour lui plaire.

Nullement incommodé par le sang, il mit ses mains autour de ma taille et m'imposa son rythme. Malgré mes efforts, il eut bien du mal à atteindre son plaisir.

D'un petit coup sec sur ma laisse, il m'obligea enfin à reprendre ma place, à côté du trône. Je m'accroupis sur le sol froid. Il me caressa les cheveux comme on flatte un animal de compagnie :

« C'est bien, Louve, c'est bien. »

Je restais ainsi assise à ses pieds la plupart du temps, à ne rien faire : je n'écoutais pas ce qu'il se disait autour de moi, je ne pensais pas, je ne faisais rien, mon cerveau tournait au ralenti. Je devais juste être là, prête à satisfaire le moindre désir de mon Maître.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com



PARTIE 1

OceanofPDF.com

Chapitre 1 : Enfance

Le Maître rentra tard de son voyage en Gaellie. La caravane qui l'accompagnait était particulièrement longue. Il avait rapporté tant de choses de cette riche contrée : épices et nourritures raffinées, étoffes, bijoux... Quelques esclaves terminaient le cortège.

« Lilas ! »

Je m'approchai de la femme qui venait de m'appeler. J'appartenais au Gouverneur Solko, mais c'était toujours à elle que j'avais affaire.

« Oui, Mariène.

— Donne-leur à boire », m'ordonna-t-elle d'un ton sec.

La vingtaine de pauvres hères se serraient maintenant dans l'arrière-cour. Visages marqués, têtes baissées, ils attendaient. Je remplis une outre et laissai chacun boire un peu.

Perdue au milieu des adultes silencieux et résignés, une gamine aux grands yeux clairs et à la peau mate détonnait particulièrement. Elle avala plusieurs gorgées d'eau, visiblement assoiffée.

« Merci. »

Je fixai la fillette un instant. Elle avait, à l'évidence, souffert pendant le voyage. Les larmes avaient creusé de longs sillons sur ses joues sales, ses pieds étaient en sang, ses vêtements déchirés ne devaient pas lui tenir bien chaud, mais ils témoignaient par leur qualité de son origine sociale.

« Amenez-moi Livia ! » cria Maître Solko.

Je lus la peur et l'incompréhension dans les yeux de la fillette lorsque deux hommes l'obligèrent à se mettre debout en la saisissant sans ménagement par les cheveux et la conduisirent auprès du Maître. Je l'observai un instant, mais Mariène me bouscula :

« T'endors pas ! »

Je terminai ma tournée puis cherchai à nouveau l'enfant, mais je ne parvins pas à la voir.



En faisant mes corvées les jours suivants, je ne pus m'empêcher de repenser à la gamine, à son beau regard candide. Elle n'était nulle part, alors que les autres esclaves travaillaient déjà avec nous.

Ce ne fut que quelque temps plus tard, en traversant l'arrière-cour, que je la vis, nue, grelottant de froid, sale, à quatre pattes dans la boue, enfermée avec la meute de grands chiens courants du Maître. Elle se battait avec l'un d'eux pour récupérer un morceau de pain par terre. Une Gaelle réduite en esclavage, c'était déjà rare, mais une patricienne, je n'en revenais vraiment pas !



Hurlements, rires, applaudissements...

Ce vacarme détournait un instant mon attention de la tâche que Mariène m'avait assignée, mais je n'osais m'arrêter de peur d'être punie. Il s'intensifia néanmoins et la curiosité finit par être plus forte que la crainte. Je laissai donc mon travail et sortis dans l'arrière-cour d'où les cris provenaient. Je tombai sur un agglutinement de soldats et garçons d'écurie, beuglant et vociférant autour d'un des immenses enclos du chenil. Sans doute un de ces combats que le Maître affectionnait tant. Je me détournai quand une clameur s'éleva soudain ! Avec difficulté, je me frayai un passage pour comprendre ce qui avait provoqué cet élan.

Je vis tout de suite un loup, de taille modeste, au pelage noir, dans un coin de la cage. L'animal, rendu à moitié fou de rage par les cris et les aiguillons qui le blessaient inutilement, tentait de happer tout ce qui se risquait trop près de lui.

En découvrant son adversaire, je me figeai.

Non, le Maître ne pouvait pas avoir fait ça... Pourtant, c'était bel et bien la gamine dans cette cage. Nue, elle s'était reculée le plus loin possible du loup, dans l'angle opposé. De larges morsures parsemaient ses bras, ses jambes, son flanc... elle haletait malgré le froid ambiant.

Un garde se détournait et je suivis son regard. Le Gouverneur était là, confortablement assis en retrait. Il observait le combat avec un détachement calculé. Hochement de tête et le soldat repoussa la gamine avec la pointe de sa lance. Elle leva vers l'homme des yeux suppliants, mais il appuya plus fort.

« Ramasse ! » lui ordonna-t-il.

Elle se baissa avec lenteur et attrapa de larges griffes d'acier tombées au sol. Je les avais toujours vues, accrochées au fond de la grande salle de la

villa. Forgerons hors pair, les Astrelliens avaient fait de leurs armes de purs chefs-d'œuvre. Je n'aurais jamais pensé que le Maître les donnerait à un esclave. Composées de trois lames, elles paraissaient énormes dans les mains de la gamine qui les serrait néanmoins de toutes ses forces.

Et le loup se jeta sur elle. La fillette l'évita d'un bond, le repoussa d'un grand geste circulaire désespéré, roula pour ne pas être happée et déchiquetée par les puissantes mâchoires.

Mais, malgré sa volonté manifeste, ses jambes se dérochèrent sous son poids. Elle s'effondra, le souffle court.

Sur un signe du Maître, un soldat éloigna vivement l'animal avec sa lance pour l'empêcher de profiter de cet avantage.

« Allez, petite ! Allez ! » l'encouragea Solko.

Le groupe de spectateurs qui s'était massé autour des barreaux d'acier hurla à son tour, siffla, lança des obscénités à la figure de la gamine qui ne semblait pas les entendre ou les comprendre. C'était écœurant, mais le Gouverneur ne les fit pas taire.

Alors, malgré sa souffrance, la petite esclave se releva et passa à l'attaque avec témérité : elle sauta sur le loup, s'agrippa à lui de toutes ses forces, telle une sangsue, et le lacéra féroce à grands coups de griffes. L'animal mugit de façon déchirante et s'ébroua. La gamine faillit tomber, mais se rattrapa de justesse au pelage, perdant une de ses armes dans l'action. Elle n'attendit pas que la bête recommençât et bondit pour se dégager. Elle atterrit souplement sur ses pieds, en position accroupie, une main au sol.

Je la vis essayer de reprendre son souffle, en nage.

« Bravo, ma Belle, bravo ! »

Le Maître applaudit la fillette, lentement, un sourire moqueur aux lèvres. Il avait l'air satisfait de la combativité de son esclave, de sa manière de se battre, brutale et viscérale. Cela semblait inné chez elle. La gamine parcourut des yeux la foule attroupée, cherchant celui qui venait de parler. Et son regard croisa le mien. Beau, clair, intense, mais aussi dur, tellement dur. J'en frissonnai. Ce n'était évidemment plus celui de l'enfant que le Maître avait ramenée de Gaellie. La candeur en avait disparu, la sauvagerie s'y était ajoutée. Elle avait bien changé : si elle n'était pas encore une femme, son corps commençait à en prendre certains atours. Ses longs cheveux bruns étaient emmêlés, sales, tout comme sa peau mate. Pourquoi l'avait-il laissée croupir dans ce chenil ? Pourquoi la faisait-il combattre ainsi aujourd'hui ? Le Gouverneur Solko était dur avec nous, mais ce traitement allait bien au-delà de ce qu'il avait l'habitude d'infliger à ses esclaves.

Les yeux de la gamine dévièrent soudain sur la droite. Elle avait senti l'attaque et se jeta à terre pour éviter les mâchoires qui se refermèrent dans le vide. Elle enchaîna et planta ses griffes dans le ventre tendre de l'animal. Il gémit puis recula, tête basse, laissant sur le sol une traînée de sang.

« Tu es comme cette louve, ma petite. Tu veux survivre... J'aime ça ! »

L'enfant se releva avec difficulté, le souffle court. La bête fut repoussée vers le centre de la cage par les spectateurs avec de longues lances. Ces imbéciles la blessèrent inutilement, ce qui la rendit encore plus dangereuse. Alors, traquée, affolée, elle se jeta à nouveau sur la fillette. Celle-ci se déporta rapidement, mais pas assez, et fut renversée à terre. Elle tenta de se dégager de l'emprise de la louve qui pesait sur elle de tout son poids. En vain ! Soudain, elle lança sa mâchoire pour attraper la gorge sans protection de l'enfant ! L'espace d'un battement de cœur, je crus que la gamine allait se

faire tuer quand une lance transperça la bête. Touchée en plein saut, elle s'effondra lourdement dans un silence total. Comme tous, je restai fixée sur l'animal, sur son agonie... Et puis, tout aussi brutalement, les spectateurs surexcités manifestèrent à nouveau leur contentement à grand renfort de cris et de sifflets. Ils me dégoûtaient : comment pouvaient-ils s'amuser de la sorte ?

Grièvement blessée, l'enfant essaya de se relever à plusieurs reprises, sans y parvenir. La voir ainsi me serra le cœur. J'aurais aimé l'aider, mais cela était impossible, pas en présence du Gouverneur. Ce dernier descendit de son piédestal et se planta devant les barreaux. Il la fixa durement, avec ce regard sans pitié que je lui connaissais bien. Dans un sursaut de volonté, la petite Gaelle se mit enfin debout, restant sur ses pieds au prix d'un terrible effort, le souffle court. Elle plaqua une main sur les plaies béantes de son cou pour tenter de juguler l'écoulement de sang, en vain. Le liquide macula sa poitrine puis se répandit sur le sol.

« C'est bien, petite. »

Sourire froid. Solko se retourna et fit un simple geste pour qu'un garde l'emmenât voir le médecin.

« Elle doit vivre ! Je la veux auprès de moi, elle me plaît. Dis-le au guérisseur ! »



La petite esclave survécut miraculeusement à ses blessures et reparut quelque temps après dans la grande salle.

Elle avait été baignée, ses cheveux lavés et peignés, mais elle n'était pas vêtue malgré le froid mordant. Bandages et ecchymoses couvraient son corps, mais elle dégageait désormais un mélange de brutalité et de férocité. Dangereuse comme le Maître l'avait voulue.

« Viens. »

Le Maître l'attrapa par le bras et elle eut un geste de recul instinctif. Il lui sourit et l'attira à lui doucement. Cette fois, elle se laissa faire docilement et s'approcha du Gouverneur qui tenait dans ses mains l'anneau de métal que nous portions tous. Il était trop grand, trop lourd, trop froid pour cette gamine, mais elle ne broncha pas quand il le referma autour de son cou, scellant ainsi son destin...



Mal.

J'avais mal. Je passai deux doigts entre ma peau et le collier de métal pour essayer de soulager un peu la tension sur mon cou. Les blessures dues à mon combat contre la louve cicatrisaient lentement, mais les plus graves étaient encore bien douloureuses. Mon estomac gargouilla bruyamment.

Faim.

Je crevais de faim. Personne ne m'avait donné quoi que ce fût à manger dans la journée. Je compris que j'allais devoir dormir le ventre vide. Tout le monde avait déserté la salle, désormais sombre. Le feu dans l'âtre s'était éteint.

Froid.

Le froid m’envahit. La grande chienne me manquait, celle contre laquelle je m’étais si souvent blottie. Je finis par m’allonger par terre. La chaîne qui me reliait à l’imposant siège racla bruyamment sur le sol. Je cherchai une position confortable, en vain, et restai éveillée un bon moment, avant de sombrer malgré tout, la fatigue aidant.

J’émergeai au matin, transie, affamée, chaque parcelle de mon corps me faisait souffrir. Il faisait encore nuit dans ces contrées glaciales quand une vieille femme apparut. Elle enflamma les hautes torches une à une pour éclairer la pièce puis ralluma le feu dans l’âtre. La grande salle s’anima alors rapidement, plusieurs esclaves s’y activèrent : nettoyer les tables, balayer, épousseter, aérer, secouer...

Quand la température fut redevenue supportable, l’homme qui m’avait sortie du chenil entra à son tour. Vêtu d’étoffes, de cuir et de fourrures retenues par une large ceinture, de longs cheveux blonds attachés sur la nuque, il me sembla encore plus massif que dans mon souvenir. Il vint tout de suite vers moi, attrapa ma laisse et m’attira vers lui. Le collier mordit la chair tendre et je me levai pour suivre le mouvement imposé. Il me détailla lentement :

« Ma Louve... »

Il eut à nouveau ce sourire moqueur que je lui avais vu lors du combat. Ses doigts glissèrent sur ma peau, contournèrent les larges bandages. Je déglutis bruyamment.

Peur.

Cet homme me faisait peur, que me voulait-il ?

Il approcha son visage du mien, me caressa les cheveux. « Je suis le Gouverneur Solko, ton Maître, susurra-t-il à mon oreille. Écoute-moi bien ! »

Et il commença à parler. Un flot de mots se déversa alors, beaucoup trop rapide pour moi désormais. Je ne comprenais pas, j'oubliais tout au fur et à mesure. L'angoisse me tenailla. Il ne répéterait pas, je le savais d'instinct.

« Ne me déçois pas, termina-t-il d'une voix sourde, menaçante. Je ne tolérerai aucune erreur, aucune désobéissance, ma Louve, aucune ! Je ne te passerai rien. Tu seras telle que je le veux ou tu mourras ! »

Seule la fin s'était imprimée dans mon cerveau trop lent : obéir ou mourir ! La bête immonde tournoya dans mes entrailles, s'agita douloureusement...

Peur.

Peur comme je n'avais encore jamais eu !



Mes griffes transpercèrent la mâchoire de l'homme, traversèrent sa tête de part en part pour ressortir à son sommet. Le sang gicla. Je restai un instant sans bouger, mouvement suspendu, muscles tétanisés par l'effort, souffle court. Je pouvais presque palper l'hostilité des gens autour de moi, leur haine, leur peur aussi. Mais cela m'importait peu, je me battais pour obtenir son approbation. Je retirai les longues lames du crâne d'un geste sec et laissai le corps tomber sur le sol dans un bruit sourd.

Je me tournai enfin vers le Maître avec appréhension. Était-il satisfait ? J'aimais lui obéir, mais j'avais toujours la crainte de lui déplaire et d'être punie malgré mes efforts pour respecter ses moindres souhaits. Avais-je été assez rapide, assez spectaculaire aujourd'hui ? Je compris immédiatement que non, il aurait quelque chose à redire, comme la semaine dernière, et celle avant, et celles encore avant. Il tendit le bras, désigna la poutre au fond de la salle sans même daigner m'expliquer ce qui ne lui convenait pas. La terreur se jeta sur moi et mes jambes flageolèrent. Mais je me repris bien vite : ne pas s'effondrer, surtout pas, je ne pouvais pas.

Je fis les quelques pas nécessaires, bien droite, le regard fixé au loin. J'essayai de ne pas écouter mon cœur qui tambourinait dans ma poitrine. Je m'accrochai à la poutre, mes mains glissèrent. Je dus les essuyer sur mes jambières, afin de pouvoir m'y tenir. Le Maître tourna autour de moi, comme un vautour, puis il se saisit du fouet dont il fit claquer la lanière à plusieurs reprises sur le sol. Je sursautai à chaque fois. Et soudain, elle déchira mon dos. Décharge de douleur ! Je serrai les dents. J'avais eu du mal à comprendre ce qu'il voulait de moi. Deuxième lacération. Endurer. Je me mordis la lèvre qui commença à saigner. Troisième. Tenir plus longtemps, toujours plus longtemps. Mais combien de coups cela faisait-il ? Je ne savais pas compter, alors, je me fiais à la douleur. Claquement ! La lanière déchira la peau, arrachant les croûtes dues aux punitions précédentes ! Ma vue se brouilla de larmes dans un voile de souffrance. Encore un. Les sanglots m'étouffèrent. Encore un. Un de plus et mes mains lâchèrent prise, malgré moi. Je m'effondrai à terre, me recroquevillai sur moi-même, haletante, terrifiée.

Peut-être le Maître me laisserait-il... ?



« *Enlève ça !* »

Ça...

Je regardai le corps ensanglanté qui gisait sur le sol. Elle respirait encore, sa poitrine se soulevait douloureusement, mais elle ne bougeait pas.

Le Gouverneur Solko était un maître dur, brutal même, exigeant, impatient, colérique. Il ne tolérait aucune erreur, aucune désobéissance, aucun manquement. Ses ordres devaient être exécutés à la lettre. Je m'approchai donc en tremblant de l'esclave recroquevillée par terre. D'ordinaire, je ne m'occupais pas d'elle et cela m'arrangeait bien : elle me faisait de plus en plus peur... Enchaînée au trône, elle n'était plus qu'un animal, féroce, cruel et soumis, comme il le souhaitait. Il ne restait plus rien de la petite Gaelle terrifiée du premier jour.

« Louve ? » dis-je d'une voix peu assurée.

Elle ne réagit pas, bien qu'elle fût consciente.

« Viens avec moi... »

J'attrapai son bras et elle se releva docilement. Je fixai un instant son visage grimaçant sous l'effort pour la mettre debout, le regard terne, voilé par la souffrance. Malgré mon appréhension, je l'entraînai vers les thermes destinés aux esclaves et lui dis de s'asseoir sur le rebord du bassin d'eau froide. Pendant que je la nettoyais doucement de la poussière et du sang de sa victime, elle garda les yeux baissés. Puis je recouvris chaque plaie avec un

onguent qui accélérerait leur cicatrisation, mais n'atténuerait pas la sensation de brûlure. La lanière de cuir avait littéralement fait éclater sa peau, lacérant la chair. Je me demandai comment elle avait pu supporter la douleur, sans un cri, à peine quelques sanglots contenus, comme le Maître l'exigeait. Elle réagit à l'application de la crème, une grimace, un court gémissement, mais se reprit bien vite. Dès que j'eus fini, je la ramenai dans la salle et soupirai de soulagement lorsqu'elle fut à nouveau enchaînée auprès du Gouverneur.

« Toi ! »

Le ton péremptoire me fit sursauter. Avec précipitation, je m'approchai du trône et m'inclinai :

« Maître.

— C'est toi qui l'emmèneras aux thermes chaque jour, désormais, me dit-il.

— Bien, Maître », répondis-je dans un souffle.

L'angoisse me saisit : m'occuper de cet animal, cruel et dangereux. J'aurais aimé pouvoir refuser !



Elle était plus douce que la vieille femme qui me surveillait avant, plus douce, mais visiblement terrifiée lorsqu'elle venait me chercher. Je ne savais pas trop pourquoi, je ne lui avais jamais rien fait. Elle était comme les autres, la peur suintait de chacun d'entre eux quand ils avaient affaire à moi. Mais quelle importance ?

Elle me lava puis soigna mes brûlures avec beaucoup de délicatesse, ce qui n'empêcha pas la douleur. J'eus beaucoup de peine à rester stoïque quand elle passa l'onguent désinfectant.

« Je ne dirai rien au Maître, si tu cries », me chuchota-t-elle.

C'était la première fois qu'elle me parlait depuis qu'elle s'occupait de moi. Le Maître m'interdisait de le regarder, j'en faisais de même avec cette femme. Mais là, l'envie fut trop forte et j'osai lever les yeux vers elle : légèrement plus âgée que moi, blonde, cheveux tressés, je me souvins tout de suite d'elle et de son attitude lors de mon premier combat, si différente de celle des autres...

Je secouai la tête. Non, je ne pouvais pas crier, le Maître me l'avait interdit.



J'appréhendais toujours un peu de venir chercher Louve, mais moins qu'au début. Elle ne s'était jamais montrée menaçante, n'avait jamais eu de gestes violents ou déplacés...

Je la laissai se soulager dans les latrines puis se laver à l'eau froide du bassin. Ses brûlures se refermaient lentement. Si le Maître ne la punissait pas à nouveau, elles pourraient même guérir.

« Il a fait plus doux aujourd'hui, n'est-ce pas ? Et il n'y a pas eu de neige depuis trois jours, c'est bien. »

Pourquoi lui parler du temps alors qu'elle ne sortait jamais ? Je ne savais pas, mais j'en avais ressenti le besoin. Son silence m'oppressait et babiller ainsi me permit de me détendre un peu.

Très vite, j'en pris l'habitude et me mis à lui raconter les potins de la maison du Maître. M'écoutait-elle ? Me comprenait-elle ? Je n'en avais aucune idée, mais elle me laissait faire, le regard baissé, toujours.



Quand j'étais avec cette femme, elle ne cessait de me parler. Je ne comprenais pas tout, mais j'aimais le son de sa voix, j'aimais qu'elle rompît ainsi le silence angoissant qui m'entourait trop souvent. Avec elle, dans ces moments-là, je me sentais presque comme les autres. J'avais même l'impression qu'elle n'avait plus peur de moi.

« Et il a glissé sur l'eau et s'est étalé de tout son long ! Tu aurais vu ça ! Tout le monde a rigolé. Il est sorti en claquant la porte, furieux et vexé comme un pou ! »

Elle éclata de rire. Je levai timidement la tête pour la regarder une nouvelle fois : son visage était radieux ! De jolies fossettes accompagnaient son sourire, ses yeux étincelaient de malice. Mon cœur s'emballa un peu, et, sans réfléchir, je pris sa main. Elle hurla de terreur, se releva trop vite, glissa et tomba à la renverse, comme l'esclave dont elle me parlait, mais cela ne nous amusa pas. Je parvins à la rattraper avant qu'elle ne heurtât le sol de pierre. Je la gardai ainsi dans mes bras, un bref instant, puis elle se dégagea et

s'éloigna de quelques pas, le souffle court. Immobile, je la considérai tristement : elle avait donc encore si peur de moi...

Je me rassis lourdement sur la margelle du bassin. Qu'est-ce que j'avais été imaginer ?

« Excuse-moi, Louve. »

Je l'entendis s'approcher.

« C'était idiot. »

Elle mit sa main sur mon épaule. Je la regardai à nouveau et me relevai lentement. Je ne voulais pas l'effrayer davantage.

« Je n'ai pas peur de toi... plus peur de toi. »

Cette fois-ci, elle ne recula pas lorsque je lui pris la main, la posai sur ma poitrine. C'était ma façon de la rassurer, de lui dire que je ne lui ferais jamais de mal, de ne pas avoir peur de moi. Ma façon de la remercier aussi sans doute...

« Pardon, Louve », réitéra-t-elle tout bas.

Je pressai sa paume un peu plus fort.



Je m'en voulais d'avoir été aussi bête, d'avoir eu ces préjugés sur cette esclave, sur Louve.

Je ne sais pas bien comment, mais, peu à peu, je finis par être à l'aise avec elle, juste nous deux dans les thermes glacés. Je continuais à lui parler de tout

et de rien. Elle avait pris cette habitude : poser ma main sur son cœur. Il battait vite, trop vite, un peu comme le mien.

Le Gouverneur était absent pour quelques jours et Louve avait donc eu un peu de répit : pas de combats, pas de punitions. Pourtant, la voir ainsi enchaînée, jour et nuit, à ne rien faire, tête baissée, me faisait de la peine. Personne ne pouvait mériter un tel traitement, et certainement pas une gamine.

Son regard était vide comme toujours lorsque je vins la chercher ce soir-là. Je n'avais rien de bien intéressant à lui raconter et je me tus. Elle urina puis se nettoya avec l'éponge gorgée d'eau froide du bassin. Au moment où je repris sa chaîne, elle attrapa ma main et la posa délicatement sur sa poitrine glacée. Elle était transie ! Au mépris de toute prudence, je la laissai seule un instant et courus récupérer une couverture que je lui plaçai sur les épaules... juste quelques minutes.

Elle frissonna et me regarda enfin, un sourire sur les lèvres. Son premier sourire. Le Maître ne l'avait pas dépossédée de ça. J'en fus étrangement heureuse.

« Je m'appelle Lilas, lui murmurai-je à l'oreille dans un élan soudain. C'est une fleur mauve qui sent très bon », ajoutai-je.

Elle ne devait pas connaître.

Elle me fixa d'un air un peu perdu et j'eus envie de la prendre dans mes bras, de la serrer contre moi, pour la réchauffer, pour... Mais je n'en fis rien et la laissai, seule, dans la vaste salle désertée pour la nuit, avec un pincement au cœur.



Lilas...

Une fleur, comme celles que j'avais vues une fois près du trône du Gouverneur. J'avais aimé l'odeur. Ça lui allait bien. J'aimais sa douceur, sa gentillesse. Et par-dessus tout, j'aimais qu'elle n'eût plus peur de moi !

Sans le Maître, tout était terriblement monotone. Je ne regrettais évidemment pas les coups de fouet, mais ce vide, cette torpeur... Lilas, seule, savait m'en éloigner.



« Eh ! Lilas ! »

Je me retournai et vis Bodric qui courait vers moi. Il me prit par le coude et m'entraîna à l'écart.

« Tu devrais être plus prudente.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Avec la chienne... »

C'est ainsi que nous appelions Louve, avec tant de mépris.

« Je t'ai entendue lui parler... et plusieurs fois.

— C'est moi qui parle, pas elle. Où est le problème ?

— Tu ne devrais pas te lier avec cette esclave... Elle ne t'apportera que des ennuis !

— Je ne fais que dire des choses sans intérêt.

— Et tu lui as donné une couverture !

— Elle était morte de froid... Et comment tu sais ça, toi ?

— Je passais, je t'ai vue... Si quelqu'un d'autre te surprend... Méfie-toi. Le Maître n'apprécierait pas s'il l'apprenait. »

Oui, mais que ferait-il ? Il nous punirait, sans aucun doute. Je n'ajoutai rien et le quittai. Bodric m'aimait, pas moi. Il avait néanmoins eu la gentillesse d'accepter ce fait et restait mon ami. Et il avait raison, bien sûr.



« *Je dois faire attention, Louve...* »

Je la regardai. À quoi ? aurais-je voulu lui demander.

Elle continua à passer l'éponge gorgée d'eau glaciale sur ma peau. J'aimais bien quand c'était elle qui le faisait.

« Si le Gouverneur apprenait que je te parle... J'aurais des ennuis, et toi aussi, probablement. »

Je fronçai les sourcils, incapable d'exprimer mes interrogations.

« Il te veut à ses pieds, à ses ordres. Parler est une désobéissance. »

Désobéissance.

Un mot compliqué pour moi, que je comprenais pourtant très bien, le Maître m'ayant si souvent mise en garde.

Non, je ne lui désobéissais pas, j'avais bien trop peur de lui. Je respectais ses consignes à la lettre.

« Oui, c'est moi qui parle, pas toi, reprit-elle comme si elle avait lu dans mes pensées. Mais tu pourrais le faire ! Et ça, il ne le veut surtout pas. »

Je secouai la tête : non, je ne savais pas.

« Si, bien sûr que tu sais ! Tu m'as dit quelques mots quand tu es arrivée. Ça ne s'oublie pas. »

Un bruit fit sursauter Lilas qui regarda autour d'elle avec appréhension.

« Je te ramène, Louve. »

Elle me reconduisit en hâte dans la salle quasiment vide et me laissa seule avec le Gouverneur. Je n'avais pas bien compris pourquoi elle s'était comportée de façon aussi étrange. En m'asseyant docilement, je ressentis un drôle de froid intérieur qui n'avait rien à voir avec l'air ambiant. Je n'aimais pas.

Cette nuit-là, je découvris que le Maître avait de nouvelles attentes de moi, des attentes que je détestai immédiatement.

Il me sourit, caressa mes cheveux, puis tira sur ma laisse et je me levai pour obéir à l'injonction muette. Il m'attira à lui, m'enlaça. Sa chaleur me fit du bien. C'était la première fois qu'il agissait ainsi et j'aimais bien cette douceur que je ne lui connaissais pas.

Ses mains effleurèrent ma peau, glissèrent sur ma poitrine naissante, mon ventre, avant de s'insinuer entre mes cuisses. Je me raidis. Il fit pénétrer ses doigts en moi, je serrai les dents sans broncher, sensation désagréable.

Et puis, soudain, comme s'il ne pouvait plus attendre, il se leva, arracha ses fourrures, se mit nu. Il me saisit par le bras, me retourna et une chose dure buta contre ma fente, en força l'entrée. Éclat de douleur dans mon ventre, je

retins mes larmes, va-et-vient brûlants. Enfin, il se retira, sans un regard, sans un mot, et sortit de la pièce, me laissant seule.

C'était la première fois.



Je me levai alors que le soleil pointait à peine, comme tous les matins. Mais aujourd'hui, nous allions avoir énormément de travail : le Maître organisait une de ses réceptions ce soir et il fallait que tout fût parfait. Mariène m'avait assigné la tâche de préparer la salle avec cinq autres esclaves : nettoyer, ranger, astiquer, décorer... Nous devions la rendre magnifique comme le Gouverneur l'exigeait.

Mais avant de commencer, j'allai chercher Louve pour sa première sortie. Je ne voulais pas la faire trop attendre.

Je ne la réveillai pas, comme souvent. Un sourire furtif apparut sur ses lèvres. Je détachai sa laisse et l'entraînai avec moi vers les thermes où elle put se soulager et se laver un peu.

Malgré ma peur et mes bonnes résolutions, au fil des mois, je m'étais quand même attachée à cette gamine. J'aimais m'occuper d'elle, lui parler, de tout et de rien, lui changer les idées, autant que faire se peut, ne serait-ce que pendant ces courts instants où nous étions seules.

Je n'avais jamais bien su si Louve m'écoutait vraiment, si elle me comprenait. Elle semblait toujours un peu ailleurs.

Je m'aperçus qu'elle tremblait et entrepris de frotter énergiquement ses bras pour la réchauffer. J'esquissai un sourire qu'elle me rendit.

« Le Maître veut que je te prépare pour la soirée. Tu y assisteras cette fois. »

Je lus dans son regard l'incompréhension. Elle ne connaissait pas et c'était sans doute mieux. Elle le découvrirait bien assez vite comme ça.

Je dus me résoudre à la ramener dans la salle, l'enchaînai et l'abandonnai à regret : j'avais tant de travail !



Soirée.

Je ne connaissais pas.

Les esclaves s'activèrent dans la salle pendant toute la matinée, puis le Gouverneur inspecta leur travail. C'était rare qu'il le fasse lui-même. Il se montra pointilleux, hurlant çà et là des ordres immédiatement exécutés. Enfin, il sembla satisfait.

Un courant d'air glacial fit alors vaciller les torches. Je frissonnai et portai mon attention sur la porte d'entrée. Grande ouverte, un groupe de voyageurs se tenait sur le seuil. Solko alla au-devant d'eux, tandis qu'une nuée de serviteurs les débarrassaient de leurs lourdes fourrures couvertes de neige. Le Maître salua les visiteurs un à un, accolades viriles ou révérences raffinées, c'était selon. Enfin, ils s'attroupèrent autour du feu crépitant joyeusement, retirèrent leurs gants pour réchauffer leurs mains devant les flammes virevoltantes.

Un homme tourna son visage vers moi et sourit :

« En voilà une qui ne craint pas le froid, Gouverneur !

— Louve n’a peur de rien, Sénateur Lussalus, vous verrez », acheva-t-il en me regardant en coin.

C’était lui qui disait cela. Il ne savait pas ce que je ressentais et s’en fichait bien d’ailleurs. Peut-être même me croyait-il incapable de penser, bien trop bête pour ça. Pourtant, je connaissais la peur, elle tournoyait sans cesse dans mon ventre. Mais je ne devais jamais la lui montrer, tout comme j’avais l’interdiction de parler, de me plaindre ou de contester quoi que ce fût. Je lui appartenais, j’étais son petit animal, et un animal n’a aucun droit.

Le Gouverneur Solko entraîna ensuite ses invités vers une table chargée de mets, tous plus appétissants les uns que les autres. Je les regardais s’empiffrer, boire, rire grassement. J’avais faim. Le Maître, comme à son habitude, me lança un peu de nourriture, et cela amusa les convives qui s’empressèrent de faire de même. J’attrapai tout ce que je pus. Certains morceaux, jetés par une femme aux poignets recouverts de bracelets tintinnabulants, atterrirent hors de ma portée et je l’entendis glousser tandis que ses amis se gaussaient d’elle.

« C’est votre petit chien, ricana un homme, grand, au profil sec.

— Un chien qui vous arracherait le bras si je le lui ordonnais, Proconsul. »

Ce dernier haussa un sourcil, incrédule.

« Ce n’est qu’une gamine, Gouverneur.

— Ne vous y fiez pas, mon cher, ne vous y fiez pas. »



Soirée...

La soirée du Maître battait son plein.

Je ne savais où porter le regard : la pièce était magnifique ainsi décorée, les invités rivalisaient de luxe et de fards, les danseuses ondulaient leur superbe corps de façon lascive, les musiciens jouaient des mélodies tantôt entraînantes, tantôt douces... C'était la première fois qu'il me laissait rester dans la salle et je n'en perdais pas une miette.



Je passai entre deux tables et déposai le plateau chargé des plats préparés en cuisine depuis le matin : volailles rôties au miel, œufs de cailles en gelée, saumon mariné au vinaigre et aux épices, tourtes farcies aux champignons et aux figes... C'était une de ces soirées où le Maître aimait à parader, montrer sa puissance, sa richesse auprès de convives qui n'attendaient qu'une chose, qu'il tombât pour se repaître de son cadavre !

Mais pour l'heure, le Gouverneur tenait à prouver encore une fois qu'il était le plus fort ! Assis sur son trône, c'était la première fois qu'il gardait Louve enchaînée à ses pieds, et elle faisait sensation ! Elle était devenue très belle, et malgré son jeune âge, ressemblait presque à une femme. Elle semblait curieuse de tout, elle qui ne connaissait presque rien, ne savait où donner de la tête, les yeux écarquillés. Sa naïveté me fit de la peine. Le Maître lui réservait sans doute un sort bien peu enviable pour cette fête !



Lorsque le Gouverneur se leva, le silence se fit immédiatement et tous se tournèrent vers lui.

« J'ai envie de vous présenter un petit avant-goût des réjouissances de demain, mes amis. »

Il tira sur ma laisse pour m'obliger à me mettre debout à mon tour, puis me saisit par les épaules et me présenta aux convives.

« Voici Louve. »

Il me caressa les cheveux.

« Elle est étonnante. »

Plusieurs invités rirent sous cape, d'autres me détaillèrent de la tête aux pieds, regards insistants sur mes cicatrices, d'autres encore haussèrent un sourcil intéressé. Et un guerrier portant plastron et jambières entra.

Il se plaça devant moi, un sourire suffisant aux lèvres. Un jeune garçon me tendit mes griffes que j'attrapai d'un geste vif. Il décampa ensuite sans demander son reste. Il me craignait, moi, et pas cet homme massif et lourdingue. Je ne comprenais toujours pas cette peur que j'inspirais.

« Va ! »

Il me poussa sans ménagement vers le combattant qui, hache en main, me dominait de sa haute stature. Avec appréhension, je me retournai vers le Maître. Son regard bleu acier se planta dans le mien. Il n'eut rien besoin de dire, je savais ce qu'il attendait de moi.

L'adrénaline déferla dans mes veines, un rictus déforma mes lèvres. Et je sautai sur l'homme, m'agrippai à son dos avant de prendre son cou en tenaille avec mes cuisses ! Il glapit, surpris par ma témérité, s'ébroua comme un chien, mais ne put me faire tomber. Je m'accrochai à lui, telle une sangsue avide de sang.

Sans le moindre rudiment de techniques de combat, je me battais à l'instinct, de façon viscérale, brouillonne...

J'enfonçai mes griffes dans son flanc. Le guerrier hurla, mit un genou en terre. Vicieuse, je réitérai. Nouveau cri. Je souris, satisfaite, puis repris mes lacérations de plus belle.

L'assistance s'était figée. Je sentais confusément leurs regards horrifiés fixés sur moi. Mais je m'en fichais, seul le Maître m'importait. Je me devais de lui plaire, coûte que coûte.

Spectacle, souffrance, mort... C'était bien ce qu'il voulait, non ?

Le combattant convulsa, grands gestes frénétiques et incontrôlés. Il parvint tout de même à attraper un de mes bras, le bloqua, le tordit et m'arracha de sa carcasse. Il m'envoya bouler puis s'effondra, hors d'haleine. Je me relevai d'un bond et, sans lui laisser le moindre répit, me jetai à nouveau sur lui, toutes griffes dehors.

J'entendis l'assistance murmurer : frapper un homme à terre !

Le guerrier se défendit encore, luttant avec l'énergie du désespoir, sentant sa défaite, sa mort prochaine, mais mes griffes eurent raison de lui. Quand j'eus fini, ce n'était plus qu'un corps déchiqueté.

Je me redressai, couverte de sang – son sang – et fixai mon Maître, avec toujours cette même peur. Il garda un air impassible un instant. Je dus m'y

reprendre à deux fois pour déglutir. Il eut enfin un petit sourire condescendant et me fit signe d'approcher. Je fis les quelques pas nécessaires dans un silence complet. Il m'agrippa par le cou, m'obligea à regarder l'assistance médusée.

« Étonnante, n'est-ce pas ? »



Voir Louve ainsi exhibée comme une bête de foire m'avait profondément mise mal à l'aise, tout comme le combat qui avait suivi. Je l'avais trouvée particulièrement féroce et brutale.

Quel décalage entre la jeune fille dont je m'occupais, douce et calme, et cette furie qui se battait de manière si cruelle !



Je rentrai dans la salle pour apporter au Maître ses bottes et ses gants, mais m'arrêtai au milieu de la pièce en le voyant sur Louve... Je voulus ressortir, gênée par son absence de pudeur, mais il me fit signe de poser ses affaires près de lui. Je fixai la jeune femme malgré moi, à quatre pattes sur le sol froid. J'aurais cru qu'elle baisserait les yeux, comme elle en avait l'habitude, mais elle les planta au contraire dans les miens alors qu'elle subissait les assauts du Gouverneur. Dieux ! Je ne parvins pas à soutenir son regard et me détournai rapidement.

Atrociement mal à l'aise, je restai ainsi, les yeux rivés sur mes sandales, attendant l'autorisation de sortir de la pièce. Je détestais l'entendre ahaner sous l'effort, à la recherche de son plaisir, le regard de Louve me hantait, cette fidélité inconditionnelle pour un homme qui ne le méritait pas. Un amour mêlé de peur et de soumission inculqué dans la douleur, à force de coups de fouet et de privations. Un profond soupir et le Squilésien cessa enfin son manège obscène.

Il se rassit, rabattit sa tunique sur son entrejambe qui avait déjà perdu de sa raideur puis me tendit sa laisse :

« Prépare-la ! Elle sort avec moi ! »



Sortir.

Je n'étais jamais sortie, pas plus loin que l'arrière-cour. Mes souvenirs ne remontaient qu'à cet enclos, au froid intense, à la faim, à la peur, mais aussi à la chaleur des chiens quand je me blottissais contre l'un d'eux.

Lilas attrapa la chaîne que le Maître lui tendait et m'entraîna avec elle.

« Je ne sais pas où je vais bien pouvoir trouver des habits pour toi, Louve. »

Elle me conduisit dans le bâtiment des esclaves dans lequel je n'étais encore jamais entrée, ouvrit une porte et me fit pénétrer dans une pièce exigüe, encombrée de caisses amoncelées. Elle lâcha ma laisse et farfouilla dedans en parlant toute seule :

« Non, ça, ça ne va pas... Non plus... Trop léger... »

Je la regardai s'agiter, sans bien comprendre ce qu'elle cherchait. Enfin, elle releva la tête avec un habit dans la main.

« Enfile ça pour voir. »

Je m'exécutai et passai la robe sur moi.

« Ouais, pourquoi pas ? »

Elle s'approcha de moi et posa sur mes épaules une fourrure malodorante, puis noua une corde autour de ma taille pour la maintenir en place. Elle me sourit.

« Ça sent pas la rose, hein ? Mais les températures sont très basses dehors. Il vaut mieux sentir mauvais que mourir de froid, non ? »

Elle reprit ses recherches et dégota des gants en piteux état qu'elle me fit enfiler ; épais et chauds tout de même, elle les renforça à l'aide de lanières de cuir brun. Puis elle me dit de m'asseoir, et, avec patience, me confectionna de la même manière une paire de bottes avec des morceaux de fourrures disparates, serra bien pour retenir le tout.

« Mets-toi debout... »

J'obéis. « Marche pour voir... »

Je fis quelques pas.

« Ça va ? »

Je hochai la tête. J'avais presque chaud.

« Vérifie que tout tient bien en place ! Tu ne peux pas être pieds nus dans la neige, Louve. C'est important ! Fais aussi attention aux gants... Avec le froid, tu perdrais très vite un doigt ! »

Mon cœur dansait doucement dans ma poitrine. Comme j'aimais quand elle était comme ça avec moi ! Rien à voir avec ce que je ressentais avec le Maître. Là, ce n'était que gentillesse et tendresse. Comme j'aimais ça !



Courir.

Courir, à côté du cheval du Maître, s'enfoncer dans la neige et le suivre malgré tout.

Courir malgré l'air glacial qui brûlait ma gorge à chaque inspiration.

Courir jusqu'à l'épuisement.

Nous étions arrivés dans le village de Riogue, situé en contrebas de la demeure du Gouverneur, à l'aube : le soleil pointait à peine. Les soldats qui chevauchaient avec nous étaient entrés dans une maison, des cris s'en étaient alors échappés. Ils étaient ressortis avec cinq personnes, en chemise de nuit, et les avaient fait s'agenouiller avec rudesse dans la neige. Elles étaient paniquées, ainsi tirées de leur sommeil. Je les regardai plus attentivement : un homme, une femme et trois enfants, leurs enfants. Les deux plus petits pleuraient. Le Maître descendit de cheval et s'approcha du fermier.

« Comme ça, tu refuses de payer ? »

L'homme se prosterna alors, bredouillant des excuses.

« Seigneur, je n'ai plus rien pour ma famille, pour mes bêtes...

— Est-ce ma question ?

— Non, Gouverneur.

— Comment vas-tu réparer ça, maintenant ? »

Le Maître ne lui laissa pas le temps de répondre. Il attrapa la pauvre femme par les cheveux et la fit se lever.

« Tu payeras pour lui », gronda-t-il.

Un soldat s'empara d'elle avec brutalité.

« Emporte aussi celui-là », ajouta-t-il en désignant un des enfants, le garçon le plus grand. Il tremblait.

« Non, Gouverneur ! Pitié ! Je réparerai... Pitié !

— Mais c'est ce que tu es en train de faire. Ta femme et ton fils aîné vont travailler pour moi désormais. Quant à toi... »

Son regard dur le fixa.

« Tu vas devoir courir. »

Sur un signe du Gouverneur, ils furent traînés près du Squilésien. Un soldat prit la main de la fillette qu'il lia à celle de son père, serrant trop fort. La petite cria, le fermier, impuissant, tenta de la consoler en lui murmurant quelques mots. Le garde attachait ensuite le garçon de la même manière à sa droite cette fois-ci. Ainsi ficelés, ils ne pourraient pas courir, c'était évident.

Mon Maître me saisit alors par le cou et me poussa contre l'homme.

« C'est elle qui te pourchassera et te mettra à mort. »

Ce dernier me dévisagea avec haine, le Gouverneur lui fit un grand sourire.

« Nous allons te laisser de l'avance puis je la lâcherai. Et là, tu devras courir très vite. »

Il colla mon visage contre celui du prisonnier.

« Et elle te chassera...

— Pitié ! Mes enfants ! Épargnez-les ! sanglota l'homme, impuissant.
Gouverneur, épargnez mes enfants. »

Sa voix se brisa. Le Maître me flatta.

« Tu vas retrouver cet homme, ma Louve. »

Il me fixa de son regard dur.

« Et quand ce sera fait, tu tueras ses enfants... »

Je baissai les yeux sur eux. Ils tremblaient de froid, et de peur. Mais le Maître avait ordonné.

« Devant leur père. Puis tu t'occuperas de lui. »

Sourire satisfait.



Pister.

Pister ce père attaché à ses enfants.

Je n'étais jamais sortie, mais chasser ainsi me fut naturel. Les sensations étaient là, immédiates, familières. Comment ? Pourquoi ? Je n'en avais aucune idée. Pourtant, courir dans la forêt enneigée, respirer l'air glacé, écouter le moindre son, sentir les mille et une odeurs qui m'entouraient... J'adorai ça, tout de suite. J'en oubliai presque la raison de cette liberté.

Je m'arrêtai pour regarder autour de moi : ils avançaient lentement, laissant toutes sortes de traces derrière eux. À vrai dire, j'aurais pu les

rattraper depuis longtemps, mais j'avais fait durer le plaisir de cette chasse. Plaisir égoïste, j'étais si bien ici, à ma place, enfin. Pourtant, j'allais bien devoir obéir aux ordres.

Et puis...

Et puis je les vis devant moi, trop proches. Le Maître sur mes talons, je ne pus les contourner une fois de plus et je les rejoignis à regret. Le père tenait ses deux enfants dans ses bras. Épuisé, il me fixa, regard de bête traquée.

« Tu en as mis du temps, ma Louve. »

Je me retournai. Monté sur son destrier aux naseaux fumants, le Gouverneur me toisait. Je baissai la tête, je ne pouvais plus reculer.

« Allez ! »

Tuer.

Tuer pour obéir au Maître.

Je fis quelques pas, m'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux. Les habits improvisés de Lilas m'avaient tenu chaud jusque-là, les bottes s'étaient bien un peu défaites pendant ma course, mais ça allait. J'approchai encore.

L'homme leva sur moi un visage fatigué, résigné.

Soudain, son expression se transforma : ses yeux s'agrandirent de terreur et sa bouche s'ouvrit sur un cri étranglé ! Son regard portait loin, derrière moi. Je n'eus pas besoin de me retourner, j'avais senti sa présence, mais trop tard ! Je fus frappée de plein fouet par une patte gigantesque ! Je valdinguai à plusieurs mètres, heurtai un arbre avec rudesse. Je lâchai mes griffes et m'effondrai dans la neige.

Il me fallut un bon moment pour reprendre mes esprits et parvenir à me redresser, vacillante, sonnée. Le grizzli se trouvait en face de moi, à quelques

mètres. Je le vis charger les gardes qui détalèrent sans demander leur reste. Il ne les poursuivit pas, mais grogna, un long cri guttural, et se retourna vers nous. L'homme que je traquais, tremblant, fit passer ses enfants terrifiés derrière lui, faisant ainsi une barrière dérisoire de son corps. C'était tout ce qu'il pouvait faire.

Je regardai alentour. Le Gouverneur avait disparu, tout comme les soldats, nous laissant seuls. L'ours contrariait les plans du Maître. Je me remis debout lentement, les yeux fixés sur l'animal gigantesque qui se dressa soudain sur ses pattes arrière et gronda de manière menaçante. Son cri transperça le silence de la forêt enneigée.

Mon cœur s'accéléra.

Tuer.

Je détournai mon attention du grizzli une seconde pour voir l'homme et ses enfants, non loin de moi, immobiles, comme pétrifiés. Le fermier semblait hésiter à tenter sa chance, son regard allant d'une bête à l'autre, de l'ours à moi, la louve.

Tuer.

Tuer l'homme et ses enfants pour obéir au Maître.

Et l'animal chargea soudain, balayant tous mes doutes !

Tuer ou être tué. Ça, je connaissais !

Sa vitesse folle me prit de cours et je ne pus que me jeter dans la neige pour ne pas être piétinée par ses larges pattes ! Je roulai rapidement sur moi-même et bondis sur mes griffes dont l'acier brillait au soleil. J'arrachai en hâte la fourrure qui recouvrait mes mains et qui m'empêchait de saisir les poignées correctement. Je remerciai intérieurement Lilas de m'avoir si bien

préparée. J'aurais dû garder ces gants improvisés, mais j'avais besoin de les sentir, de ne faire qu'une avec elles.

Et l'ours attaqua à nouveau à grands coups de ses puissantes pattes. Je reculai, mais pas assez vite, et ses griffes déchirèrent mon bras ; les miennes le tailladèrent en retour. Je me relevai d'un bond et m'éloignai comme je pus de l'animal. Sans bien savoir pourquoi, je jetai un œil derrière moi et constatai que l'homme et ses enfants avaient disparu. Un drôle de sentiment m'envahit un bref instant. Rien à voir avec ce que j'éprouvai lorsque le Maître était content de moi ou quand j'étais avec Lilas dans les thermes. Non, encore autre chose.

Mais le grizzli n'en avait pas fini avec moi. Il me décocha un nouveau coup de patte. J'esquivai et glissai avec témérité sous l'animal, puis je déchaînai mes attaques, lacérant son ventre tendre. Le sang tiède gicla, l'ours mugit et devint enragé. Il attrapa mes oripeaux dans sa gueule et me secoua comme un vulgaire fétu de paille, avant de me jeter dans la neige et de m'éventrer de ses griffes puissantes.

Mon hurlement se perdit dans l'air glacé.

OceanofPDF.com

Chapitre 2 : Désobéissance

Le Maître rentra tard. Il faisait déjà nuit. Le froid était désormais intense.

J'étais inquiète pour Louve. Que lui avait-il ordonné de faire ?

Quand je vis enfin les silhouettes du Gouverneur et de ses hommes chevauchant leur destrier au loin, je fus soulagée. Mais à mesure qu'ils approchaient, je me rendis compte que Louve ne courait pas à leur côté, et l'angoisse me saisit à nouveau.

Pourtant, ce ne fut que lorsqu'un garde déposa par terre une sorte de lourd paquet que mon cœur se figea complètement : je reconnus les oripeaux dont je l'avais couverte pour cette sortie, ses longs cheveux sombres... le tout plein de sang ! Je me précipitai vers le Maître pour prendre ses affaires, tout en essayant de jeter un coup d'œil au corps sur le sol. Je ne savais même pas si elle respirait encore.

« Emmenez-la chez le Magister, qu'il fasse ce qu'il peut pour cette idiote ! »

La journée fut longue. Je m'acquittais de mes tâches le plus méticuleusement possible, mais mon esprit repartait sans cesse vers Louve.

Lorsque j'eus enfin terminé mon travail, je descendis discrètement dans la pièce sombre où exerçait le médecin et poussai la porte entrouverte. Le Magister n'était pas là et j'entrai sans permission.

Je la vis, étendue sur une table, et m'approchai doucement. Elle était inconsciente, respirait à peine : de larges plaies zébraient son ventre. Je m'assis à côté d'elle et commençai à lui parler, comme d'habitude.

« Qu'est-ce que tu as donc fait, Louve, pour être dans cet état ? Hein ?
Mais ça va aller, ça va aller...

— Avec quelques prières pour la déesse Keligg, peut-être. »

Je me retournai, prise en faute ! Le Magister venait d'entrer, un bol dans les mains. De petite taille, mais bien bâti, vêtu d'une tunique très simple, il s'avança dans la pièce. J'avais rarement eu affaire à lui et je redoutai immédiatement sa réaction, mais il se contenta de me sourire gentiment.

« Tiens, je te laisse faire, j'ai d'autres malades. »

Je me levai et pris le récipient de terre cuite.

« Que lui est-il arrivé ?

— Elle a voulu combattre un grizzli. »

Je me retournai : les entailles correspondaient effectivement aux griffes de cet animal.

« Comment...

— ... elle a survécu ? Un garde du Gouverneur a tué l'ours de plusieurs flèches avant qu'il ne la déchiquette complètement. Applique l'onguent sur les blessures, il faut éviter l'infection à tout prix. Je ne peux rien faire de plus. »

Il me dévisagea un instant.

« C'est toi qui t'occupes d'elle, n'est-ce pas ? »

Je hochai la tête.

« M'autorisez-vous à rester un peu ? »

Nouveau sourire.

« C'est peut-être la seule chose à faire, oui. »

J'allais ajouter un mot, mais il me l'enleva de la bouche.

« Non, je n'en parlerai pas au Maître, n'aie crainte, ni à Mariène. »

Je la regardai, elle semblait dormir. Un sommeil tranquille, une respiration faible. Elle était mourante. Pourrait-elle survivre à ses blessures ? Keligg, déesse de toute vie, sauvez-la !

Je pris sa main et la serrai doucement avant de continuer mon monologue à voix basse. Que lui dire ? Que dire à cette fille sur laquelle le sort s'était toujours acharné ? Alors, comme d'habitude, je me mis à lui parler de tout et de rien. C'était sans intérêt, mais j'étais incapable de faire mieux. Le temps, les potins, mes tâches...

La nuit n'apporta aucune amélioration à l'état de Louve. Je la quittai au matin, à regret, la laissant entre les mains du Magister. Passer la journée ainsi, sans nouvelles, fut un véritable calvaire.

Au soir, dès que je le pus, je descendis en catimini rejoindre Louve et frappai timidement. L'homme m'ouvrit, avec un sourire aux lèvres.

« Je pensais bien te voir ce soir. »

Je m'inclinai devant lui de façon un peu crispée.

« Comment va-t-elle ?

— Pas d'évolution. »

Il haussa les épaules avec fatalisme. Je m'approchai de sa paillasse. Elle avait le visage pâle, les traits tirés, de larges cernes autour des yeux, les lèvres craquelées. Une vague irrépressible d'angoisse me saisit, elle semblait presque morte, là, devant moi, à part ce très léger souffle qui s'exhalait difficilement de sa poitrine.

Le Magister sortit et je m'assis à côté de la jeune fille. Je pris sa main, mais fus incapable de dire un mot. Moi, le moulin à paroles... Je la regardai, la gorge nouée, un étrange sentiment en moi. J'avais eu si peur de cette fille, et voilà que, maintenant, j'avais à nouveau peur, mais peur de la perdre, cette fois. L'idée qu'elle pût mourir m'était insupportable.

Et puis, comme toujours, je finis par trouver quoi lui dire. Lui dire que quelqu'un l'attendait ici, que quelqu'un avait besoin... oui, que j'avais besoin d'elle. Si j'avais été Louve, j'aurais quitté ce monde sans regret, sans aucun regret. Alors, comment la convaincre de revenir endurer une vie aussi misérable, aussi désespérée, juste parce que je voulais qu'elle restât avec moi ? Les mots coulaient maintenant sans peine, ils glissaient, naturels, évidents, sincères...

Je lui parlai ainsi doucement, tendrement, je me mis à nu devant elle, sans savoir si elle m'entendait vraiment.

Je la sentis soudain s'agiter un peu. J'en fus d'abord heureuse, avant de comprendre que c'était la fièvre qui s'emparait d'elle. Des gémissements, des cris s'échappèrent alors de ses lèvres sèches. Puis ce furent des phrases complètes, bien construites, prononcées sans difficulté aucune. Des noms revenaient souvent, des supplications, des appels... La température monta dangereusement, elle devint brûlante.

Rongée par l'inquiétude, je me décidai à réveiller le Magister qui vint rapidement au chevet de la jeune fille. L'air préoccupé, il posa une main sur le front de Louve et prit son pouls de l'autre. Puis il souleva les cataplasmes pour regarder l'état des blessures.

« C'est ce que je craignais, l'infection... »

Il se retourna et m'entraîna avec lui :

« Broie ces herbes et ajoute un peu de cette pâte », me dit-il en désignant un bol rempli d'une mixture verdâtre.

Je m'abstins de lui poser des questions et entrepris ma tâche : écraser les feuilles qui exhalèrent une odeur désagréable, mélanger les ingrédients. Le Magister examina le résultat :

« Fais-en un peu plus. »

Je m'exécutai. Au bout de quelques instants, il récupéra le récipient. Je me tournai vers Louve qui n'avait cessé de délirer pendant ces longues minutes de préparation. Je me forçai à affronter la vision de son corps couvert d'ecchymoses et de plaies terriblement profondes. Par tous les dieux !

Le médecin entreprit de déposer une couche épaisse de cet emplâtre sur ses blessures. Enfin, il se redressa et me regarda en soupirant.

« Il faut attendre, maintenant. Elle est très mal en point. J'espère qu'elle a suffisamment envie de vivre, sinon... »

Son ton était étrange, comme s'il ne voyait aucune raison pour qu'elle voulût encore rester dans ce monde qui n'était que souffrance et désespoir pour elle.

Je passai la nuit entière à la veiller, la peur au ventre, attentive au moindre gémississement, à la moindre agitation. J'avais versé un peu d'eau dans une cuvette en terre cuite et j'y plongeai régulièrement un linge pour l'humidifier. Je m'en servais pour éponger son front brûlant couvert de sueur. La température de la petite pièce était à peine supportable, mais elle transpirait abondamment, en proie à une fièvre dévorante.

Au matin, je la laissai, morte d'inquiétude. Je devais aller travailler. Alors que je frottais le sol de la chambre du Maître, le Magister m'appela

doucement.

« Va ! » me dit-il.

Mon cœur s'arrêta. Dieux ! Voulait-il dire que... ?

« Pour je ne sais quelle raison, Louve est restée parmi nous », reprit-il avec un sourire.

Je me précipitai sans plus réfléchir et entrai en trombe dans la petite pièce. La jeune femme était allongée sur la paille. Je m'agenouillai auprès d'elle. Oui... Sa respiration était plus régulière, elle semblait apaisée, sereine. Un immense soulagement m'envahit !

Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur ma joie. Je devais la laisser et retourner à ma tâche avant que quiconque ne s'aperçoive de mon absence. Mais, à peine arrivée dans le bâtiment des esclaves, Mariène me sauta dessus.

« Mais où étais-tu, morveuse ? »

Quand elle était comme ça, il fallait faire profil bas, encaisser les remontrances et être irréprochable tout au long de la journée. Je la laissai donc s'emporter contre moi et mes disparitions insupportables, priant pour qu'elle n'en devinât point l'origine, puis m'attelai à nouveau avec ardeur à la tâche harassante qu'elle m'avait confiée.

Tant mieux : travailler m'empêchait de penser et de ruminer des idées sombres.



À la suite des remarques acerbes de Mariène, je n'avais osé retourner auprès de Louve. De toute manière, je ne pouvais pas faire grand-chose et je la savais entre de bonnes mains. Pourtant, je sentais confusément qu'elle avait besoin de moi, que ma présence pouvait l'aider. Alors, au bout de trois jours, je repris le chemin de l'ancre du Magister. Je le trouvai en train de soigner un esclave. Il me sourit brièvement à mon arrivée puis reporta son attention sur le garçon. Louve n'était plus allongée sur la paillasse et je la cherchai autour de moi, en vain. L'angoisse m'étreignit, mais je dus patienter sagement tandis que le médecin finissait son bandage. Le gamin détala et j'espérais bien qu'il n'ébruiterait pas trop ma présence ici. L'homme me fit alors signe et m'accompagna dans une alcôve dissimulée derrière un paravent de bois assez grossier. Elle était étendue là, toujours inconsciente.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, attente si pénible. La fièvre tombée, j'avais cru qu'elle se réveillerait rapidement. Mais non : chaque nuit, je la regardai dormir, doucement, respiration lente et régulière, moins difficile qu'au début. C'était rassurant, mais je me demandais quand elle reprendrait connaissance. Si elle reprenait connaissance un jour...

Mais un soir, alors que je la rejoignais épuisée par une longue journée de labeur, le Magister vint à ma rencontre avec un sourire de bon aloi :

« Elle a réagi à quelques stimuli cet après-midi. C'est bon signe, elle va bientôt se réveiller, je pense. »

Il me laissa sans rien ajouter et je m'agenouillai auprès d'elle, sur le sol, les coudes posés sur sa paillasse. Je pris sa main, comme d'habitude, et ses doigts bougèrent un peu. Un sourire idiot étira mes lèvres. Oui, elle allait mieux ! Je m'assoupis à ses côtés, épuisée de ma dure journée de labeur.

Ce furent ses douces caresses sur mes cheveux qui m'éveillèrent. Je relevai la tête pour voir Louve, les traits tirés, de larges cernes sombres autour des yeux. « Petite Louve, tu es revenue... »

Un léger sourire fatigué apparut sur son visage. Je soulevai un peu sa tête pour l'aider à boire quelques gorgées d'eau, puis la laissai se rallonger. Ses paupières se fermèrent.

« Repose-toi, petite Louve, repose-toi bien ! »



Les jours passèrent et, lentement, Louve reprit des forces grâce aux tisanes du Magister et aux épaisses bouillies d'orge que je lui faisais avaler chaque jour. J'essayais aussi de lui apporter de bonnes choses que je dérobaïs dans les cuisines : de la viande séchée, du fromage de chèvre, des fruits, et même des gâteaux au miel...

J'avais repris mon étrange habitude de lui parler de tout et de rien. Elle avait repris son étrange habitude de me laisser faire et de garder les yeux baissés. Rien n'avait vraiment changé entre nous... et pourtant, rien n'était plus pareil !

Alors, après avoir évoqué le temps qu'il faisait en cette fin d'hiver squilézien, je me décidai enfin à aborder le sujet avec elle :

« J'ai eu si peur... si peur pour toi. »

La jeune fille releva alors la tête et me gratifia d'un long regard appuyé. Je la connaissais suffisamment pour savoir qu'il signifiait : Pourquoi ?

« Tes blessures étaient très graves, tu as eu beaucoup de fièvre quand tu étais inconsciente... Je... Pourquoi es-tu restée ? »

Voici la question qui me taraudait en réalité. Elle ne réagit pas et je continuai :

« Il n'y a rien pour toi ici... Rien du tout ! Qu'une vie atroce, sans espoir aucun... »

Son regard intense s'assombrit lorsqu'elle souleva son bras et attrapa ma main pour la poser sur sa poitrine, dans ce geste si fort. Une grimace de douleur tordit un instant ses traits, puis la tendresse imprégna son visage.

« Toi... »

Le mot sortit difficilement de sa gorge.

Pourtant, cette voix rauque était si belle à mes oreilles. Mon cœur s'emballa, rata un battement, repartit de plus belle. C'était la première fois qu'elle parlait depuis ce merci quand elle était gamine. Je la dévisageai, incrédule. Elle désobéissait au Maître pour moi ! Dieux !

Alors, dans un élan de passion, j'écrasai mes lèvres sur les siennes. Un long baiser que j'aurais aimé faire durer à l'infini. Quand je la laissai enfin, je crus distinguer une lueur, un pétillement nouveau dans ses yeux.



Le Magister me garda encore quelque temps auprès de lui, pas assez à mon goût. Et cela prit soudainement fin lorsque je fus capable de marcher à nouveau.

Mais ces quelques semaines ! Lilas venait me voir chaque soir. Je n'avais jamais rien ressenti de tel. Mon cœur bondissait dans ma poitrine quand elle était là, auprès de moi.

Je l'attendais avec impatience. Elle m'aidait à manger puis, quand nous étions sûres d'être parfaitement seules, nos corps se frôlaient, nos lèvres s'unissaient... Rien de plus, mais pour moi, c'était nouveau, intense, brûlant. J'avais désormais une vraie raison de vivre, je me savais capable de continuer à tout endurer, à tout supporter, tant que j'aurais d'autres moments comme celui-ci avec elle... avec Lilas, ma Lilas !

Toucher.

Caresser.

Embrasser.

Sentir.

Parler.

Aimer.

Désobéir.

Désobéir au Maître.

Je n'avais jamais désobéi au Maître, j'avais bien trop peur de lui. Ce que j'éprouvais pour elle m'était interdit, j'en étais bien consciente, mais ce sentiment était tellement intense, tellement puissant que je ne pourrais jamais y renoncer, jamais !

Et le Maître me rappela auprès de lui. Je n'étais pas remise, mais il n'était pas décidé à se passer de moi plus longtemps. La jeune esclave me raccompagna et nous fîmes le court trajet entre les thermes et la salle du trône d'un pas lent et lourd. Par deux fois, sa main effleura la mienne, me donnant

ainsi le courage qui me faisait tant défaut ce jour-là. Puis elle me rattacha au siège, sous le regard glacé du Maître. La bête immonde tournoyait dans mon ventre, elle s'agita frénétiquement quand il m'attira à lui...



La convalescence de Louve fut lente et difficile, mais le Maître ne lui accorda que bien peu de répit. Très vite, il l'obligea à nouveau à combattre pour son plaisir, à exécuter les condamnés lors de procès expéditifs, à subir ses assauts brutaux...

Avec l'âge, Louve était devenue vraiment très belle. Longs cheveux aile de corbeau, traits fins et patriciens, peau mate, membres souples et musclés, regard gris limpide, intense. Le Gouverneur la trouvait sans doute à son goût, vu la fréquence à laquelle il abusait d'elle. Bien malgré moi, j'assistai souvent à ces ébats obscènes qui me rendaient folle de douleur.

Louve.

Cette fille m'avait d'abord terrifiée, puis touchée.

Maintenant, elle me bouleversait. Un amour passionné et sincère nous liait désormais. Un amour improbable aussi, entre deux esclaves, à l'insu du Maître, au risque d'être découvertes, dénoncées, au risque d'en payer le prix...

Je faisais durer le plus longtemps possible nos moments d'intimité, seules, dans les thermes vides et glacials. Là, pour elle, j'arborais mon plus beau sourire, et je babillais, comme toujours.

Ce soir-là, j'étais bien décidée à profiter d'elle autant que je le pouvais. J'avais entrepris de lui conter une anecdote quand je m'arrêtai soudain au beau milieu de ma phrase, remarquant son air absent.

« Louve ? Où es-tu partie, ma belle ? »

Elle ne me répondit pas et je dus insister. Elle tourna enfin un regard terne vers moi. Elle tremblait et je lui demandai pourquoi. Elle réfléchit, cherchant probablement les mots qu'elle avait interdiction de prononcer. Pourtant, depuis ce premier mot qui m'avait bouleversée après son combat contre l'ours, je m'étais mis en tête de continuer à la faire parler, avec moi, juste avec moi bien sûr. J'avais toujours pensé que le Maître agissait très mal avec elle. Mais maintenant que je la connaissais intimement, son attitude odieuse me dégoûtait encore plus. Dieux ! Il n'avait pas le droit de lui retirer son humanité, comme ça !

« Froid. »

Soupir de soulagement. Elle m'avait parlé. J'avais, à chaque fois, tapie en moi, l'angoisse qu'elle ne répondît pas, qu'elle cessât d'être cette jeune fille que j'aimais par-dessus tout, l'angoisse qu'elle ne fût plus que le petit animal du Maître.

Je lui adressai mon plus beau sourire. Elle s'anima alors un peu, comme tirée de sa torpeur, comme si elle me voyait enfin. Son regard s'alluma d'un désir qui me fit chaud au cœur. Elle chercha mes lèvres des siennes et me donna un baiser d'une infinie douceur.

Ses mains vagabondèrent ensuite sur ma peau, mais je l'arrêtai. J'en avais autant envie qu'elle, mais la peur m'empêchait d'aller plus loin. Il me semblait parfois que Louve ne connaissait pas cette peur. Je lus le désir dans ses yeux, j'aimais la voir ainsi. Mais je ne pouvais pas lui rendre son étreinte.

J'étais paralysée. Et si l'on nous surprenait ? Et si le Maître l'apprenait ? Que nous ferait-il ? Quel châtiment nous réserverait-il ?

Elle s'arrêta sagement lorsque je le lui demandai et je sentis sa déception qui m'attrista profondément. Mais je ne pouvais pas, vraiment pas.

« Ma Lilas... »

Elle prit ma main et la posa sur son cœur. Je la regardai, et, dans ses yeux, je lus qu'elle comprenait mon refus. J'en fus bouleversée et les larmes coulèrent sur mes joues. Comme je l'aimais !

Je l'embrassai, puis attrapai sa chaîne et l'attachai au trône vide ce soir-là.



Alcools rares, mets raffinés, musiques et parfums enivrants, danses lascives, filles et garçons à disposition, combats à mains nues, au glaive, à la masse ou au bâton... La soirée organisée par le Gouverneur tenait toutes ses promesses. Je laissai mon regard errer sur ce qui m'entourait, m'arrêtant sur une esclave évoluant gracieusement, un couple fornicant sous les yeux de quelques amateurs, un homme s'empiffrant de nourriture ou deux guerriers s'affrontant pour le plaisir de quelques nobles dames faussement effarouchées... Je penchai un peu la tête pour mieux voir, mais le Maître tira violemment sur ma chaîne. Le lourd collier de métal mordit la chair à vif et m'étrangla. Je toussai avant de reprendre mon souffle avec difficulté.

Une dizaine de combattants d'arène étaient aussi alignés, debout, tenant leur position stoïquement depuis plusieurs heures. Ils faisaient partie du divertissement ; les invités aimaient à passer près d'eux, laissant courir leur

main sur leurs corps nus et musclés, tâtant la marchandise selon leurs préférences : qui, la caresse d'une verge dure, qui, la légère pénétration d'un sexe doux. Parfois, elle était même goûtée : un baiser à pleine bouche ou un téton sucé avidement. Ils étaient, tout comme moi, des esclaves, mais ils n'étaient pas enchaînés à leur maître.

« Gouverneur Solko, votre petit animal a bien grandi. »

Un groupe d'invités, vêtus de fourrures comme mon Maître, s'était approché de l'estrade sur laquelle il était assis et ils me regardaient. L'un d'eux avança la main et me caressa la tête. Je la retirai, mais le Gouverneur tira brutalement sur ma chaîne pour me rappeler à l'ordre.

« Gentille, Louve ! »

Je laissai donc la main me caresser même si je n'avais qu'une envie, la mordre.

« La fille du Sénateur Graxo est devenue très belle », dit un homme de grande taille.

Ses doigts glissèrent sur mes seins.

« Bien faite, bien proportionnée... Ces tatouages lui vont bien.

— Un rien l'habille », renchérit un autre.

Sans doute disait-il cela parce que j'étais presque totalement nue, comme mon Maître le souhaitait. J'en avais l'habitude, même si le froid était souvent difficile à supporter.

« C'est un tatouage gael, n'est-ce pas ? s'étonna un des invités. Réserve aux hommes, il me semble.

— Ne cherchez pas à comprendre, Messieurs. Une affaire personnelle, répondit le Gouverneur Solko avec un rire sans joie. Entre ce traître et moi »,

termina-t-il entre ses dents.

Il se redressa ensuite avec un grand sourire de parade.

« Mais choisissez un de vos guerriers, Seigneur ! On va la faire combattre. »

Combattre.

Obéir au Maître.



Je la ramenai après la démonstration : couverte de sang comme d'habitude, plusieurs entailles déchiraient sa hanche et ses cuisses. Je la sentis épuisée. Le Maître lui en demandait toujours plus. Plusieurs adversaires, grands, puissants, entraînés. S'il n'avait arrêté à temps les hostilités, ils auraient fini par l'étriper.

Elle me suivit docilement puis quand nous disparûmes au regard des invités, je passai mon bras sous ses épaules pour l'aider. Elle s'effondra presque sur moi. Nous fîmes le restant du chemin dans le silence. Malgré moi, je n'arrivais pas à oublier ce combat, sanglant, cruel, brutal... J'avais détesté.

Elle avait, encore une fois, tué pour le plaisir du Maître et celui de ses hôtes. J'avais eu peur lorsqu'elle s'était retrouvée dans des positions difficiles, et mon cœur s'était emballé quand elle avait retourné la situation.

Pourtant, bien malgré moi, j'avais été dégoûtée par la jeune femme, par sa façon de se battre. Je n'aimais pas cette Louve, celle du Maître, celle qui était

enchaînée à son trône, celle qui exécutait ses ordres sans broncher, sans réfléchir, celle qui tailladait, dépeçait, étripait ses ennemis à terre... Non, je ne l'aimais pas et, comme les autres, je la craignais. Mais je savais qu'il y avait, sous cette carapace de dureté et de violence, quelqu'un de sensible et de gentil. C'était cette Louve que j'aimais, celle que je voyais ici, dans les thermes, celle qui m'enlaçait, m'embrassait, chuchotait quelques rares mots à mon oreille, d'une voix rauque.

Rien de tel ce soir-là. Je la lavai, la soignai avec douceur, mais je ne pus rien lui dire. Je la laissai bien vite seule dans une pièce vide, exceptionnellement, comme le Gouverneur me l'avait ordonné : elle devait se reposer.

Mais la vérité était que tout cela m'avait profondément déstabilisée !



J'avais bien senti son dégoût lorsque Lilas m'avait emmenée. J'aurais voulu lui demander pourquoi, mais je n'avais pas les mots pour ça. J'étais crevée et je ne comprenais pas, je ne faisais qu'obéir au Maître, pour ne pas être punie. Comme elle, comme les autres esclaves.

J'aurais aimé...

Oui, j'aurais aimé qu'elle me parlât ce soir-là, comme elle en avait l'habitude, chaque jour. Mais elle s'était tue et s'était contentée de me laver du sang de l'homme que j'avais étripé. Je n'avais rien osé esquisser de mon côté, ni l'enlacer ni même la toucher, malgré mon envie. Puis elle m'avait

conduite dans une pièce vide pour la nuit, sans un mot. La soirée ne devait pas être finie et le Gouverneur ne voulait pas me voir reparaître sans doute.

Cette salle était glacée.

Glacée comme mon cœur lorsque Lilas ne le réchauffait pas un peu avec son sourire ou ses bavardages. Les larmes me montèrent aux yeux, je les repoussai. Je ne pouvais pas pleurer, le Maître me l'avait interdit.



Louve n'avait pas levé les yeux sur moi de toute la toilette. Je me sentais mal vis-à-vis d'elle et n'osais babiller comme à l'accoutumée. Soudain, elle planta son regard dans le mien, comme si... comme si elle rassemblait son courage pour me parler. Elle posa sa main sur la mienne.

« Tu dis rien... », articula-t-elle lentement.

Je soupirai.

« Excuse-moi, Louve... Le combat, hier...

— C'est le Maître... »

Elle ne finit pas sa phrase, mais je savais d'instinct ce qu'elle voulait me dire. Alors, comme souvent, je terminai pour elle. « Oui, c'est le Maître qui l'exige... Mais ce qu'il te fait faire est mal. »

Je vis qu'elle ne comprenait pas. Pour elle, le Gouverneur Solko était une sorte de dieu, un être qu'elle vénérât : docile et fidèle. Il ne méritait pas son amour inconditionnel, vraiment pas !

Je la serrai dans mes bras, l'embrassai tendrement.

« Je sais, Louve... Tu n'es pas maîtresse de ton destin. »



Le Gouverneur faisait les cent pas depuis un bon moment. Quelque chose l'embêtait, je le comprenais d'instinct, bien qu'il ne me parlât évidemment pas.

Soudain, la porte s'ouvrit : l'air froid s'engouffra et fit voler les fourrures qui protégeaient les murs. Un homme apparut sur le seuil ; un lourd manteau couvert de neige était posé sur ses épaules et descendait jusqu'aux genoux. Il fit un pas dans la pièce et ferma le vantail derrière lui pour repousser le vent glacial. Le Maître se dirigea alors vers lui et l'entraîna vers l'immense table qui occupait le fond de la salle.

Je me détournai d'eux, ne cherchant ni à entendre ni à comprendre ce qu'il se passait. Je m'en fichais. J'attendais Lilas qui ne tarda pas à apparaître.

En fait, je l'avais attendue tout l'après-midi. Elle seule me faisait sentir vivante. Elle seule me permettait d'oublier un instant la bête immonde qui s'agitait sans cesse dans mon ventre. Tout mon monde tournait autour du Maître : j'étais son animal, féroce, cruel, soumis...

Mais dans mon esprit ralenti, une petite étincelle brillait maintenant en permanence : Lilas !

Chapitre 3 : Le pacte

Claquements, frottements, chuchotements...

Ces bruits inhabituels me sortirent de ma torpeur. J'avais somnolé la plus grande partie de la journée, encore meurtrie et fatiguée par mes combats des jours précédents.

Je n'avais pas vu le Maître depuis la veille, cela aussi était inhabituel.

Le feu éteint, je frissonnai.

La demeure semblait avoir été désertée et je fus immédiatement en alerte. Quelque chose n'allait pas.

Mes pensées se tournèrent vers Lilas. Où était donc la jeune esclave ?

Les bruits s'amplifièrent.

Je n'avais jamais essayé, mais j'éprouvai cette fois la solidité de ma laisse en tirant dessus le plus fort possible. En vain. Elle ne quitta pas son logement. Sans la clé, je ne pouvais pas m'échapper.

L'odeur du sang envahit peu à peu la pièce. Je me raidis et cherchai mes griffes. Elles avaient disparu. J'eus un étrange pressentiment : j'allais bientôt mourir.

Des soldats entrèrent alors dans le bâtiment.

« Y a plus personne ici, le Gouverneur a fui comme un voleur ! s'esclaffa un des hommes.

— Tu as parlé trop vite, dit un autre en me voyant.

— Mais c'est une gamine...

— Qu'est-ce qu'il faisait avec ?

— Ça paraît évident, non ? Elle est à poil et plutôt bien foutue.

— On pourrait peut-être, puisqu'on est là... »

Il ne termina pas sa phrase et s'approcha de moi. Ses comparses rirent grassement. Je n'avais pas tout saisi ; cela faisait bien trop longtemps que je n'essayais plus de comprendre ce que les gens disaient autour de moi. Pourtant, je sus instinctivement qu'ils me voulaient du mal. Je me levai d'un bond, la chaîne raclant bruyamment par terre. Le soldat s'avança encore, tendit la main vers moi pour me toucher : c'était une erreur. Je bondis sur lui, plantai mes dents dans sa paume. Il hurla et ses camarades vinrent à sa rescousse. Ils me frappèrent et je finis par lâcher.

Ma victime se recula précipitamment, pressant sa blessure contre sa poitrine. Je crachai le morceau que j'avais arraché. Je respirais trop vite, mon cœur tambourinait à mes oreilles, faisait un vacarme assourdissant. Un des hommes leva son glaive et porta une attaque assez molle que j'évitai facilement. Les autres sortirent leurs armes à leur tour et tentèrent de me transpercer. Je me dérobai à leurs coups de mon mieux, malgré la laisse. Je parvins à placer deux coups de pied, et fit tomber l'épée d'un des soldats ; je m'en emparai avec avidité. J'allais mourir, mais je ne serais pas la seule ! Je ne savais pas me battre avec cette arme, trop lente, trop pataude à mon goût, mais je m'acharnai à les combattre : attaques, esquives, parades...

« Assez ! »

Les hommes arrêtaient immédiatement le combat en voyant celui qui venait de parler et reculèrent pour éviter ma nouvelle attaque.

« Qu'est-ce donc ? »

Je regardai à mon tour l'homme qui venait de rugir. Immense et bien bâti, il portait les mêmes vêtements que mes agresseurs, mais rehaussés d'une

fourrure sur les épaules. À la différence notable des autres soldats, ses cheveux clairs n'étaient pas coupés court, mais retenus par un catogan. Ils contrastaient beaucoup avec sa peau sombre, parsemée de cicatrices.

« Il n'y a plus personne dans le palais, à part cette fille.

— Et qu'aviez-vous l'intention de lui faire, Soltz ? demanda le géant.

— Rien, rien. On voulait juste la détacher. »

L'homme sembla seulement remarquer ma laisse.

« C'est Louve, son petit animal féroce... Il l'a abandonnée aussi lâchement que son peuple ! »

Il me regarda avant d'ajouter :

« Solko l'a élevée comme un animal : elle ne parle pas, ne rit pas, ne réfléchit sans doute pas beaucoup non plus. »

Je fronçai un peu les sourcils, le peu que j'avais saisi ne me plaisait pas. Je n'étais pas idiote, même si tous le pensaient. Il s'adressa pourtant à moi comme à une demeurée, lentement, en détachant les mots :

« On va te sortir de là, Louve. On ne te fera pas de mal. Le Sénateur décidera de ton sort. »



Pas de mal ?

Évidemment, ils me firent du mal.

L'homme que j'avais mordu se dépêcha de me punir. Mais son châtiment ne ressemblait en rien à ceux que m'avait fait subir mon Maître.

Les soldats vinrent me chercher le soir même dans le cachot où j'avais été enfermée sans nourriture ni eau. Ils m'entraînèrent dans une autre pièce, humide, aux relents de pourriture. Ils me plaquèrent sur une table. Je frissonnai au contact froid du bois sur mon ventre. Ainsi pliée en deux, le visage écrasé contre la planche, je respirais mal, j'avais mal.

« Tu aurais dû être plus gentille avec moi hier. Cela aurait plus agréable. »

L'homme qui venait de parler agita alors sa main bandée sous mon nez.

« Tu vas payer pour ça, ma belle ! »

Il colla son bas-ventre contre ma fente. Je sentis sa verge se gonfler et durcir. Il me pénétra alors et s'activa en moi.

Lorsqu'il eut enfin fini, je tentai de me redresser, de me dégager, mais mes geôliers resserrèrent leur étreinte, m'écrasèrent encore davantage le visage et la poitrine sur le bois grossier. Je ne pouvais plus ni bouger ni respirer.

Et les viols continuèrent. Chaque soldat présent m'arracha sa petite part de plaisir en va-et-vient brutaux et douloureux. Les comparses regardaient, riaient grassement, se branlaient pour patienter ou faire durer leur orgasme...

Combien étaient-ils au juste ? Je ne le sus jamais avec certitude, mais ils abusèrent de moi longtemps, trop longtemps. Je finis par convulser et vomir sur la table, le corps secoué de terribles spasmes. Cela sembla leur plaire et les pénétrations reprirent, redoublant de violence, sexe déchiré, vagin brûlé, ravagé...

Finalement, le dernier homme se retira après un assaut particulièrement brutal au cours duquel il s'était amusé à labourer mon dos meurtri avec ses ongles. J'avais crié ma douleur à plusieurs reprises, ce qui l'avait tellement fait rire.

« Elle ne parle peut-être pas, mais elle hurle bien ! » ricana-t-il avec les autres.

La brûlure était atroce, elle se ramifiait dans mon ventre. J'espérais que mon calvaire serait terminé. Je me trompais.

Deux soldats me remirent debout.

« Alors, ça t'a plu ? » demanda l'homme à la main bandée.

Je l'observai attentivement, fixant ses traits dans ma mémoire : il était plutôt grand avec un visage poupin, des yeux bruns aux longs cils, une bouche trop large et un nez épaté. Des cheveux châtain foncé, bouclés, coupés court complétaient ce portrait. Je me jurai que si j'avais l'occasion de le revoir, je le tuerais. Pour l'heure, je ne pus que lui cracher à la figure avec tout le mépris dont j'étais capable. L'homme devint alors furieux et se mit à me frapper, bientôt suivi par les autres. Je ne pus qu'essayer de me protéger en plaçant mes bras devant mon visage et encaisser.

Succombant à la pluie de coups, je finis par m'effondrer et me recroqueviller sur moi-même. Souffle coupé, arcade sourcilière explosée, nez en bouillie, dents cassées, côtes brisées... Je crachai le sang qui emplissait ma bouche, me demandant s'ils allaient s'arrêter un jour. La douleur s'amplifiait, engourdissait mon corps, m'anesthésiait.

Un dernier coup de pied dans la mâchoire et je lâchai prise.



Le Maître nous avait abandonnés.

Il était parti une nuit, en catimini, avec juste quelques affaires que nous avions préparées puis chargées dans trois chariots. Cela m'avait bien sûr inquiétée, mais je n'avais pris la mesure de ce qu'il se passait que lorsque nous avions été faits prisonniers, moi et quelques autres esclaves oubliés eux aussi.

Il avait été attaqué par des Gaels, tellement reconnaissables avec leur teint mat, leurs cheveux sombres et leurs tenues. Mais je ne comprenais toujours pas pourquoi. Je croyais le Gouverneur en bons termes avec eux.

Je n'arrêtais pas de penser à Louve. Le Maître l'avait emmenée avec lui, c'était certain.

Je serrai les paupières pour ne pas pleurer, je ne pouvais pas montrer ma faiblesse à ces soldats.

Après deux jours de marche forcée, nous étions tous dans un état pitoyable : affamés, épuisés, gelés...

Pour la première fois après un long périple à pied dans la neige, nous vîmes un village et notre petite troupe y passa la nuit. Enfin !

Mais si j'avais pensé pouvoir me reposer un peu, je me trompais. Cette nuit fut particulièrement atroce. Les soldats gael qui nous surveillaient se saoulèrent puis s'amusèrent avec nous.



Je repris connaissance dans une cellule sombre, sur la paille moisie qui recouvrait le sol. La douleur avait envahi tout mon corps. Mais où étais-

je ?

Je dus faire un effort pour réfléchir : le Maître m'avait laissée seule. J'eus du mal à bien saisir ce que cela impliquait. J'étais toujours restée avec lui, je lui avais toujours obéi, sans me rebeller. Tout plutôt qu'être délaissée, abandonnée... Pourtant, il m'avait bien abandonnée.

Je devais désormais être assez loin de sa demeure, car la température était beaucoup plus douce. Et Lilas ? Je ne l'avais pas revue depuis la fuite du Gouverneur. Où était-elle ? Malgré mon angoisse et ma souffrance, je sombrai à nouveau dans un sommeil agité, ne sachant pas de quoi serait fait le lendemain.



Au matin, deux esclaves me firent sortir de la cellule puis monter dans un chariot, de lourdes chaînes gênant mes mouvements. Arrivée devant une immense villa, je les suivis le long de couloirs sans fin, à travers de grandes salles richement décorées, avant d'être enfin attachée dans une pièce plus petite et plus sombre. J'y restai quelque temps, seule, puis deux hommes entrèrent. Je reconnus celui qui venait en second, le guerrier au catogan. Il fit une grimace en me voyant ainsi défigurée et secoua la tête sans un mot.

« C'est elle ? »

Les yeux acier de celui qui venait de parler me détaillèrent sans concession. Élané, au maintien aristocratique, il portait un vêtement clair ourlé de bleu dont un pan revenait sur son ventre. Mêmes cheveux bruns que moi, même teint mat, même tatouage...

« Pourquoi est-elle dans cet état, Eorgan ? »

— Je ne sais pas, Sénateur Enexo. Peut-être a-t-elle tenté de s'enfuir ? » mentit l'homme au catogan.

Le Gael haussa les épaules. Mon sort, à l'évidence, lui importait peu. Il prit mon menton dans sa main, fit tourner ma tête à gauche, à droite.

« Qui t'a fait ce tatouage ? » gronda-t-il, la voix chargée de colère.

Je ne répondis pas, cherchant désespérément les mots qui me faisaient encore et toujours défaut. « Qui ? hurla-t-il soudain, le visage trop près du mien.

— Maître... articulai-je difficilement.

— Ce gros porc libidineux a donc osé se moquer ainsi de moi. Apposer ma marque à une esclave demeurée, un être avili comme toi ? »

Je ne comprenais pas. Ce tatouage était assez récent, en fait. Je m'en souvenais bien, parce que la séance avait été longue et pénible. J'avais dû rester plusieurs heures sans bouger, comme le Gouverneur me l'avait ordonné, stoïque. Il avait semblé satisfait du résultat puis Lilas m'avait dit que j'étais encore plus belle comme ça. Je me fichais bien d'être belle, mais j'avais beaucoup aimé le baiser qui avait suivi.

Le Sénateur Enexo se tourna vers Eorgan.

« Et pourquoi pensez-vous qu'il s'agisse de ma nièce ? » s'enquit-il, à voix basse.

« Son âge, son apparence et puis... »

Il s'approcha de moi et attrapa un bras qu'il souleva, montrant la tache de vin que j'avais sous l'aisselle gauche. Cela sembla convaincre le patricien.

« À qui d'autre en avez-vous parlé ? »

— À personne, Sénateur, répondit-il en s'inclinant.

— Bien ! Comme toujours, Eorgan, vous avez fait ce qu'il fallait. »

Il prit l'homme par les épaules, lui souriant fraternellement. Soudain, il sortit une longue dague d'un des replis de son vêtement et enfonça vivement la lame dans le ventre d'Eorgan ! Il plaqua ensuite sa main couverte de sang sur la bouche de sa victime.

« Je suis désolé, mon ami, je ne peux courir le risque de voir ma pitoyable nièce récupérer son héritage et menacer ma position si chèrement acquise », chuchota-t-il à son oreille.

Je surpris un éclat d'incrédulité dans le regard d'Eorgan avant qu'il ne s'effondrât.

Enexo s'approcha de moi, un sourire narquois sur ses lèvres fines.

« Ne t'inquiète pas. Tu mourras, dans l'arène, comme la vulgaire chose que tu es désormais. »

Cet homme ne m'aimait pas... et il était capable de tout !



Notre groupe s'était réduit à une poignée d'esclaves. Les autres étaient morts au cours de la longue marche que nous avons été forcés de faire à pied, dans la neige puis la boue à mesure que nous progressions vers le sud, vers Auresitia. Ils avaient succombé au froid, à la faim ou aux mauvais traitements. Les soldats qui nous surveillaient s'étaient comportés tout du long comme des porcs ! Je les haïssais !

Cette ville était magnifique, mais ma faiblesse ne me permit pas vraiment de l'admirer. Nous fûmes parqués dans la basse-cour d'une imposante forteresse, à l'aspect peu engageant.

Nous étions tous épuisés, morts d'angoisse. Qu'allaient-ils donc faire de nous ?

Et toi, Louve ? Où es-tu ?



Vers midi, deux esclaves me sortirent du cachot et me firent grimper dans un chariot grillagé. Nous prîmes la direction des arènes, situées en plein centre-ville. À peine dehors, je fus éblouie par la splendeur de la cité qui s'étendait en contrebas de la demeure cossue de mon oncle. J'agrippai les barreaux, y collai mon visage pour mieux voir ce qui m'entourait. Moi qui n'avais presque jamais quitté la maison du Gouverneur, je ne pouvais détacher mes yeux de ces bâtiments à l'architecture complexe, ces tours élancées surplombant la ville et reliées entre elles par des ponts suspendus, ces temples à larges colonnes, ces jardins opulents parsemés de fontaines d'un blanc éclatant... Mon regard allait d'un édifice à l'autre, avec curiosité et fascination.

Le petit chariot descendit donc en direction des hautes murailles d'enceinte de la cité, puis franchit sans s'arrêter les trois portes gardées avant de s'engager résolument dans un dédale de ruelles sombres et malodorantes. Il suivit un itinéraire tortueux et déboucha enfin sur une jolie place animée :

un marché, avec ses étals chargés de nourriture, ses vendeurs, ses effluves puissants, son brouhaha... J'aurais tant aimé pouvoir y déambuler.

Le chariot se fraya un chemin dans la foule dense et continua sur quelques mètres. Nous arrivâmes devant un immense bâtiment en pierre, à colonnades, de forme ovale d'après ce que je pouvais en voir. Soudain, un homme vêtu d'une tunique un peu crasseuse donna un grand coup sur le grillage. Je me reculai, revenant bien vite à la réalité. Il me fixa, se moquant ostensiblement de moi, puis passa lentement son pouce sur son cou, tout en sortant sa langue. Je lui aurais volontiers fait ravalier son sourire à celui-là. Mais il avait raison : j'allais crever là-dedans.

« Te voilà arrivée, ma Belle ! » dit un des esclaves en ouvrant la porte du chariot.

Je le regardai, malgré mon œil poché.

« Les arènes d'Aurestia ! »

Il haussa un sourcil narquois.

« Tu vas avoir la chance de mourir dans les plus belles arènes au monde ! »

Et il éclata d'un rire mauvais.

Je reportai mon attention sur le bâtiment imposant. Je secouai la tête : j'allais bien crever là-dedans !

Les esclaves m'entraînèrent dans des couloirs sombres avant de m'entraver à nouveau dans une cellule voûtée, peu éclairée, bien plus grande que les précédentes. Elle se remplit peu à peu : des gens vêtus de guenilles, sales, malades ou blessés s'entassèrent lentement ; des combattants vinrent occuper les fers vides tout au long des murs.

J'étais épuisée, percluse de douleurs et j'avais du mal à comprendre tout ce qu'il venait de se passer. Nièce. Cela semblait bien important, mais j'étais totalement incapable de saisir les tenants et les aboutissants de tout cela. La faute à mon cerveau si lent.

Les gardes poussèrent alors dans la salle un groupe d'esclaves parmi lesquels je reconnus immédiatement Lilas. Mon cœur bondit dans ma poitrine ! Elle s'approcha de moi.

« Louve ? »

Je tentai de lui sourire, mais ne parvins qu'à grimacer. Pourtant, la voir me soulagea infiniment. Elle avait été ma raison de vivre pendant toutes ces années.

« Ça va ? »

Ma voix résonna de manière étrange à mes oreilles. Elle hocha la tête, visiblement contente de m'entendre parler.

« Oui, oui. »

Je la regardai plus attentivement, c'était faux bien sûr : ses cheveux blonds, habituellement joliment tressés étaient emmêlés, les larmes avaient creusé de longs sillons sur ses joues sales, sa robe était en partie déchirée. Elle avait dû subir le même sort que moi, je le lus dans ses yeux et la haine monta en moi. Qui étaient ces gens qui se permettaient ainsi de disposer de nous ?

« Et toi ? »

Elle faisait probablement référence à mon état pitoyable. Les fers me gênaient, mais je pris tout de même sa main dans la mienne et la plaçai sur ma poitrine comme j'en avais l'habitude. Je ne pus alors résister à l'envie de

l'embrasser, malgré ma lèvre éclatée, malgré les autres autour de nous. Qu'importait ? C'était fini de toute façon ! Mais aucun visage ne se leva, les esclaves gardèrent les yeux baissés. Elle s'agrippa à moi, m'entourant de ses bras minces, et je posai ma joue sur ses cheveux. Nous restâmes ainsi un long moment, puis Lilas se redressa et me demanda :

« On va mourir, n'est-ce pas ? »

Je hochai la tête, cela ne faisait pas le moindre doute.

« Est-ce que tu as autant peur que moi ? »

J'eus du mal à formuler une réponse, pourtant simple. Les mots ne venaient pas, mon cerveau n'arrivait pas à les saisir.

« Pas avec toi... » articulai-je difficilement.

Mais j'aurais voulu lui dire plus, lui dire qu'avec elle, j'étais capable de tout affronter, de survivre à tout. Elle me serra plus fort.



Bien que le temps fût chaud, le ciel était gris, l'atmosphère lourde...

Notre petit groupe, composé d'une dizaine d'esclaves du Maître que je ne connaissais que très vaguement, attendait. Lilas me prit la main, la serra. Je la regardai un instant, fixant ses traits dans ma mémoire pour l'éternité. Tout serait bientôt fini.

Les portes s'ouvrirent et quelques soldats nous poussèrent sans ménagement avec leur lance dans une arène immense. Une clameur assourdissante nous accueillit, comme une incantation sulfureuse ! Je

frissonnai, impressionnée par ce lieu qui n'avait rien à voir avec ceux où j'avais parfois lutté pour plaire au Maître. De hauts gradins en bois, sommaires et peu confortables, l'entouraient. Ils étaient pleins d'une populace avide de sang. Le sable ocre brûlait nos pieds à mesure que nous avançons vers son centre, avant d'être arrêtés.

Un homme se leva alors : il occupait l'unique tribune, couverte, parfaitement placée, accueillante avec ses amoncellements de coussins, les spectateurs pouvaient à loisir observer les combats.

Il fit taire la foule d'un geste grandiloquent avant de prendre la parole : je reconnus mon oncle, Enexo. Il s'était changé et portait des vêtements recherchés, agrémentés de boucles et de lanières de cuir. C'était lui l'organisateur de ces combats : il célébrait sa victoire écrasante, selon ses dires, sur mon Maître.

« Voici les esclaves que le traître Solko a abandonnés derrière lui ! Cet homme a même osé nous salir, nous, Sénateur, détenteur de la puissance de l'empire gael, protecteur de son peuple – hourras impressionnants – en apposant notre marque sur cette esclave, cette chose vile et sans esprit ! »

Son ton était monté, mais il sembla se calmer à nouveau et reprit avec emphase.

« Ils feront un agréable préambule aux jeux organisés pour célébrer sa pitoyable défaite ! Mon inestimable victoire ! »

Applaudissements de la foule, sifflements...

Ainsi, nous n'allions être que des amuse-bouche. Ils voulaient du spectacle ? Ils allaient en avoir, je n'allais pas mourir sans combattre ! D'un regard, je fis comprendre à Lilas qu'elle devait rester près de moi. C'était idiot, mais j'avais envie de la protéger, peut-être même de la sauver.

Une large trappe s'ouvrit dans le sol de l'arène et un lion en sortit, majestueux, agressif, affamé probablement. Je cherchai autour de moi, mais ne vis aucune arme. Je me tournai vers la tribune officielle.

« Arme ! »

J'avais lâché le mot, le seul que mon esprit avait pu saisir.

Je craignais que le Sénateur ne nous laissât ainsi, sans défense, mais il fit un geste condescendant et un soldat me lança son glaive court que j'attrapai à la volée. Je me retournai pour voir une femme happée par le lion. Les esclaves couraient en hurlant, excitant encore plus le fauve. Il sauta sur chacun d'eux ; en quelques coups de patte, il les blessa, les mutila avec férocité. Je tentai de m'interposer à plusieurs reprises sans grande réussite. Et bientôt, il n'y eut plus que lui, Lilas et moi, au milieu d'une dizaine de cadavres à demi éventrés.

Je tâchai de me placer entre le lion et Lilas. Le fauve se jeta sur moi. Je poussai la jeune femme et me reculai d'un bond puis le frappai en retour au flanc. Il rugit de douleur et me donna un coup de patte qui lacéra mon bras. Épuisée, mal en point, je devais écourter ce combat pour espérer gagner. J'attaquai donc à mon tour, mais mes griffes me manquaient, j'étais plus précise avec elles, plus vive. Je tentai de blesser le lion à plusieurs reprises, en vain. Il mugit à nouveau et sauta soudain sur Lilas qui s'était un peu trop éloignée de moi. Elle voulut courir, mais trébucha et le fauve referma ses puissantes mâchoires sur son abdomen, ses dents pénétrèrent sa chair, disloquèrent ses os, un flot de sang s'écoula sur le sable, rapidement absorbé. Je criai et me précipitai sur l'animal que je frappai comme une furie avec le manche de mon arme sur le museau. Il devait la lâcher ! Il rugit et finit par laisser tomber le corps désarticulé sur le sol. J'étais en nage, essoufflée,

paniquée. Était-elle... ? Je ne pus formuler l'hypothèse dans ma tête, tant elle me parut affreuse.

La rage s'empara de moi et je sautai sur le lion, m'acharnant sur lui, plantant le glaive dans ses flancs. Il rua, mais je me cramponnai comme je le faisais toujours lors des combats, comme un insecte dont on ne peut se débarrasser, une sangsue mortelle. Je continuai à le frapper de toutes mes forces, ne voulant pas m'avouer vaincue. Il finit par m'éjecter avec brutalité et je m'affalai dans la poussière à plusieurs mètres de lui. Folle de douleur, je repartis en courant à l'assaut du fauve qui se dressa de toute sa hauteur devant moi, montagne de muscles et de puissance majestueuse. Je me jetai sous ses pattes, le glaive levé, glissai sur le sable et entaillai profondément le poitrail de l'animal. Je terminai mon geste en plongeant la lame trop courte dans son ventre tendre. Le sang gicla sur moi et il s'effondra. J'eus tout juste le temps de rouler au sol pour l'éviter. Malgré sa blessure, il parvint à se redresser dans un nuage de poussière qui me prit à la gorge, me brûla les yeux, m'asphyxia littéralement. J'eus toutes les peines du monde à récupérer mon souffle. Le lion était désormais affaibli et je pus le frapper à nouveau, une, deux, trois fois... Le fauve tomba enfin pour ne plus se relever.

Je gisais sur le dos, épuisée, les os en miettes, incapable de bouger. L'arène était étrangement silencieuse, pas un cri, pas un bruit. Rien ! Je regardai avec appréhension autour de moi, cherchant Lilas des yeux. Je la vis, agonisante, à quelques mètres. Je tendis ma main pour attraper la sienne, mais nous étions trop loin. J'étirai mon bras, tirai sur l'épaule... en vain. Ses doigts frémirent et je rampai jusqu'à elle. La jeune esclave fixait le gris du ciel, respirait encore, mais si faiblement. Les larmes inondèrent mon visage. J'aurais tellement voulu la sauver... Ces larmes que j'avais si longtemps

refoulées coulèrent sans retenue aucune. Je n'avais plus rien à prouver, plus de Maître à qui obéir...

« Lilas... »

Elle tourna la tête vers moi, son éternel sourire aux lèvres. Elle toussa et un filet de sang s'en échappa.

« Tu parles, c'est bien, Louve...

— Pardon », fut le seul mot que je parvins à lui dire, ce n'était pas suffisant.

Ses mains s'agrippèrent aux miennes, convulsivement tandis qu'une quinte de toux l'agitait à nouveau.

« Tu t'es battue pour moi, merci. »

Ses yeux restèrent ouverts alors que son souffle de vie la quittait.

J'aurais voulu faire tellement plus...

Je ne pus retenir un cri de rage, de désespoir.

Je me relevai avec peine et m'approchai de la tribune. Je préparai mon geste pour lancer le glaive sur ces gens qui se repaissaient de la douleur des autres, sur celui qui était probablement responsable de tout... et les gardes tirèrent une volée de flèches qui me transpercèrent ; mon bras retomba. Je m'affaissai lentement, un sourire sur les lèvres : j'allais rejoindre Lilas.



J'avais l'étrange sensation de flotter au-dessus de l'arène, hors de mon corps. Des esclaves s'activaient sur le sable ensanglanté, comme des

fourmis, le débarrassant des cadavres qui l'encombraient pour la suite du spectacle. Ils les sortirent comme s'il s'agissait de morceaux de viande à l'aide de gros crochets qu'ils avaient enfoncés dans les chairs, les traînant sur le sol.

Je regardai autour de moi, perdue. Et soudain, je vis Louve apparaître au loin ! Je me mis à courir pour la rejoindre. En fait, je ne courais pas, je volais. Mon corps n'avait plus de poids. Je l'appelai, criant son nom à pleins poumons, elle se retourna, eut un sourire radieux en m'apercevant. Arrivée près d'elle, je tendis la main pour attraper la sienne. Mais comme j'allais la toucher, elle fut violemment repoussée en arrière. Je hurlai, refermai mes doigts sur le vide. L'aspiration, trop puissante, l'arracha à ce lieu, l'emporta au loin.



J'ouvris les yeux avec lenteur : je sentis d'abord le soleil, l'air doux, puis j'entendis des chants d'oiseaux, des vrombissements d'abeilles...

Je me redressai, frottai ma tête qui me faisait souffrir avec ma paume. J'étais assise sur de l'herbe fraîche. Dans le ciel bleu, seuls quelques nuages blancs s'effiloçaient. Je me trouvais dans une clairière, entourée d'arbres hauts et droits. En fait, j'étais plutôt bien. Mis à part un horrible mal de crâne, je n'étais ni blessée ni fatiguée, juste bien.

Je me levai et la douleur tambourina sur mes tempes. Puis je me rappelai, l'arène, le lion, Lilas, les flèches... et l'impossibilité de rejoindre la jeune esclave.

« Elle n'est pas des nôtres ! »

Je me retournai, cherchant d'où provenaient ces paroles, mais je ne vis rien.

« C'est une humaine.

— Elle n'a rien à faire ici ! »

Je regardai à nouveau, en vain.

« Non, c'est une louve, comme nous, regardez ! »

Quelles étaient ces voix ? Est-ce que j'avais perdu la raison ?

« Non, ce n'est qu'un déguisement, ne te fie pas à elle. »

Une forme se matérialisa devant moi, un loup à l'aspect fantomatique, aux contours hésitants, brumeux.

« Tu n'es pas une louve, tu es une humaine. Pourquoi te déguiser ainsi et venir troubler la quiétude de ce lieu qui nous est réservé ? »

Je déglutis, confuse. Je ne comprenais pas.

« Je... Ce n'est pas... balbutiai-je sans finir ma phrase.

— Pourquoi es-tu ici ? »

La voix, grave et puissante, se répercuta dans le silence. Les oiseaux s'étaient tus, je n'entendais plus les bourdonnements. La forme grandit, se fit plus distincte, les contours plus précis.

« Pourquoi ? Que veux-tu ? »

Le ton était devenu menaçant.

« Je ne sais pas où je suis ! J'ai rien... »

Je m'interrompis, incapable de répondre.

« Esprit Loup, je vous présente toutes mes excuses pour la présence de cette humaine ici. C'est une erreur, mon erreur. »

Une femme venait de se matérialiser à côté de moi, longs cheveux blonds, beauté parfaite, voix ensorceleuse, robe aux couleurs changeantes. Elle s'inclina légèrement et il reprit une taille plus normale.

« Emmenez-la, nous ne voulons pas d'elle. Ce n'est pas une louve ! » gronda l'Esprit.

Elle me toucha du bout des doigts, et je me retrouvai soudain sur un pont bien fragile, comme tendu entre deux mondes. À ma droite se trouvait un endroit lumineux, accueillant, chaleureux ; à ma gauche, tout semblait sombre, inhospitalier, froid. Si j'avais eu le choix, je n'aurais pas hésité bien longtemps.

« Je me suis trompée. J'ai cru que tu étais louve, un esprit simple et beau. »

Elle me détailla.

« Mais à bien y regarder, l'Esprit Loup a raison : tu es humaine, ton âme est cachée derrière ce déguisement animal. »

Elle ferma les yeux brusquement, comme si elle avait été brûlée à son contact.

« Une âme bien noire... avec un étrange joyau de pureté en son centre, comme caché aux yeux de tous. »

Elle me fixa :

« C'est elle, n'est-ce pas ? »

Comme je restais silencieuse, elle reprit :

« Ce joyau ! C'est l'amour que tu éprouves pour celle que tu as voulu suivre dans la Cité de Lumière ? »

Elle s'interrompit avant d'ajouter :

« Elle y a toute sa place, pas toi. »

Alors, même dans la mort, je ne pouvais être avec Lilas. Ma gorge se serra, c'était fini. Le désespoir se jeta sur moi ! J'en eus soudain assez de tout ça et je m'affaissai, épuisée... résignée. Pour la première fois, je cessai de me battre.

Elle s'éloigna lentement de moi, commença un geste puis se ravisa.

« Je ne peux t'envoyer dans le monde des ténèbres ainsi, sans te laisser une chance d'être toi-même, de faire tes propres choix. »

Elle se tourna enfin vers moi.

« Je vais te laisser un an. À l'issue de ce laps de temps, tu reviendras ici et je sonderai ton âme à nouveau. Si elle est encore sombre, tu disparaîtras à jamais dans le monde des ténèbres. Mais si la pureté de l'éclat l'a envahie tout entière, alors tu pourras rejoindre dans la Cité de Lumière la jeune femme à laquelle tu sembles tant tenir. Acceptes-tu ?

— Oui, répondis-je avec hésitation. Mais que devrai-je faire pour la rendre pure ?

— Voyons... Tout l'enjeu est là, petite humaine. Tu vas devoir faire les bons choix ! »

À peine avait-elle fini de parler, qu'elle me renvoyait déjà dans cette nouvelle vie.



Ma main s'était refermée sur le vide. J'avais lu la peur dans les yeux de Louve avant qu'elle ne disparaisse trop vite, cette peur qu'elle cachait si bien.

Je regardai l'horizon, vide désormais.

« Lilas ! cria un des esclaves du Gouverneur qui avait péri avec moi dans l'arène. Oublie Louve, elle ne viendra pas avec nous. »

Oui, mais pourquoi ? À cause des atrocités qu'elle avait commises pour le Maître ? Ce n'était pas juste, elle n'avait pas eu le choix.

Je me retournai pour voir une sorte de barrière vaporeuse. Un dernier regard derrière moi... Non, personne. Je finis par suivre les autres et traversai le voile, le cœur un peu battant.

Où allions-nous ?

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com



PARTIE II

OceanofPDF.com

Chapitre 4 : Villa des Glycines

Je me réveillai dans un lit douillet, draps fins, oreillers de plumes d'oie moelleux. Je demeurai ainsi allongée, les sens aux aguets, craignant de voir surgir à tout moment mon Maître pour m'arracher à cette douceur.

Mais rien ne vint troubler le calme de la pièce, aucun bruit.

Je me décidai enfin à poser un pied par terre.

Ma tête se mit à tourner violemment et je dus rester assise un bon moment, attendant que cela passe. Lorsque la chambre arrêta de tanguer, je me levai. Au pied du lit, un large coffre de bois sculpté contenait des vêtements et des chaussures. Je m'approchai d'une table de belle qualité et examinai avec curiosité les divers objets qui l'encombraient : une écritoire, des encres, des stylets et des plumes, des pinceaux, des rouleaux de papier... Un peu plus loin se trouvait une coiffeuse surchargée de pots, de peignes et de bijoux de grande valeur, me sembla-t-il. Une ample robe rouge était disposée sur un portant. Un fauteuil à l'assise confortable complétait le tout. Je souris malgré moi en ouvrant la large fenêtre qui laissait pénétrer le soleil du matin. J'avais passé presque toute ma vie dans une pièce aveugle. La vue sur les plaines alentour était magnifique ; je restai ainsi à savourer l'air calme, les senteurs du jardin, le chant des oiseaux, la quiétude qui régnait ici.

Mais bientôt, des odeurs de pain chaud et de gâteaux me tirèrent de ma rêverie. Je salivais. J'avais une de ces faims !

J'ôtai l'ample chemise de nuit rose poudré coupée dans un tissu fluide et fouillai dans le coffre au pied du lit pour en sortir deux pièces rectangulaires d'une belle étoffe blanche, attachée aux extrémités par des fibules dorées.

J'enfilai ce vêtement et laçai une cordelette autour de ma taille pour retenir le tout. Peu sûre de moi, mais affamée, je me décidai à quitter la chambre.

Je fis quelques pas, pieds nus sur le dallage frais, dans un large couloir décoré de frises colorées représentant des animaux. Une jeune femme déboucha soudain en face de moi.

Me voyant ainsi, elle s'inclina jusqu'à terre et bredouilla.

« Maîtresse ? Je ne vous ai pas entendue, veuillez m'en excuser.

— Redresse-toi, lui dis-je. Je ne t'ai pas appelée, c'est tout. »

Je relevai son menton avec mon doigt. Elle n'avait pas fini sa phrase que j'écrasai mes lèvres sur les siennes ! Mon cœur avait littéralement bondi dans ma poitrine : Lilas ! C'était Lilas ! Je n'arrivai pas à croire à ma chance ! J'avais eu si peur de ne jamais la revoir !

J'attrapai sa main et l'entraînai dans la chambre. Il y avait encore peu, elle gisait mortellement blessée sur le sable rougi de l'arène. J'étais heureuse, heureuse comme jamais, terriblement excitée. Je l'embrassai à nouveau. J'enlevai ma robe, puis la sienne avec précipitation, répétant son nom comme un mantra, pour l'empêcher de disparaître. Je la poussai sur le lit et grimpai à califourchon sur elle, décidée à prendre le plaisir dont nous n'avions fait que rêver pendant toutes ces années auprès du Gouverneur Solko. Mes doigts glissèrent sur sa peau pâle, je respirai son parfum sucré, amande peut-être... Je pensais être douce, mais je sentis mon amante se raidir sous mes caresses, je vis des larmes rouler sur ses joues. Interdite, je m'arrêtai. La jeune femme était crispée, les poings serrés, elle pleurait.

« Non, non, Maîtresse ! Je vous en prie ! »

Je me redressai, mais elle prit ma main et la posa entre ses cuisses.

« Allez-y ! » ajouta-t-elle dans un sanglot.

Je compris alors qu'elle ne voulait pas de mon étreinte, mais qu'elle avait encore plus peur de me fâcher. Je me dégageai avec douceur et caressai sa joue, tendrement. Ce n'était pas Lilas... De même qu'ici, je n'étais de toute évidence pas Louve.

Je songeai à ce que me répétait inlassablement la jeune esclave quand nous étions chez le Gouverneur : Tu dois penser, Louve, utiliser ton cerveau, réfléchir avant d'agir, de foncer tête baissée !

« N'aie crainte, je ne suis pas fâchée et... »

Je la regardai dans les yeux. Une étrange expression s'était peinte sur son doux visage.

« ... je ne te forcerai jamais. Ce n'est pas ce que tu crois... Je n'ai pas réfléchi, comme d'habitude. »

Mon cerveau avait beau être étonnamment plus alerte, plus réactif ici, je n'avais encore une fois pas fait preuve de beaucoup d'intelligence. Je l'avais presque violée ! Je me mis debout et récupérai ma robe au sol. C'était une esclave et il n'y avait évidemment jamais rien eu entre elle et moi. J'enfilai le vêtement et tentai d'attacher la cordelette autour de ma taille en guise de ceinture. Je m'y pris mal et cela m'énerva : je fis un nœud grossier en fin de compte. Lilas vint vers moi précipitamment et voulut le refaire.

« Laisse ! Quelle importance ? »

Elle me regarda avec des yeux emplis de terreur.

« Maîtresse, si je vous laisse aller ainsi, votre mère me châtierà. »

Mais quel était donc ce lieu où une esclave était punie pour si peu ? Je soupirai et la laissai nouer avec dextérité la cordelette à sa façon... ravissante.

Timidement, elle m'entraîna vers la coiffeuse et m'y fit asseoir. Je pris le temps de me contempler dans le miroir : j'étais exactement celle qui s'appelait Louve, il y avait encore peu, l'animal de compagnie du Gouverneur.

Patiemment, je la regardai s'affairer. Crèmes, onguent, poudre, khôl... Elle s'attaqua ensuite à mes cheveux : elle les brossa d'abord longuement, puis tressa quelques mèches, en attacha d'autres, et j'eus bientôt l'image d'une inconnue dans la glace.

La jeune esclave semblait visiblement contente de sa création. Elle ébaucha un sourire que je lui rendis et je me décidai à lui poser la question :

« Quel est ton nom ? »

Elle releva brièvement la tête, une lueur d'incompréhension dans ses yeux, mais, comme tout bon esclave, elle la baissa à nouveau et répondit :

« Iris, Maîtresse. »

Encore une jolie fleur...

« Qui... »

Elle s'interrompit, me regardant avec appréhension pour avoir, j'imagine, osé m'adresser la parole. Je me contentai de lui sourire tristement. Elle s'enhardit :

« Qui est Lilas, Maîtresse ? »

Que lui dire ?

« C'est... c'est compliqué, éludai-je.

— Je lui ressemble ?

— Comme deux gouttes d'eau.

— Elle aurait aimé ce que vous... »

Elle ne finit pas, visiblement gênée.

« Oui ! Enfin, je crois... En fait, je ne sais pas. »

Je l'avais toujours supposé, rien de plus. Elle avait été le rocher auquel je m'étais accrochée pendant toutes ces années. C'était Lilas qui m'avait sauvée du Maître, elle qui m'avait maintenu la tête hors de l'eau, elle qui m'avait empêchée de sombrer dans la bestialité pure. Mais qu'avais-je fait pour elle ? Qu'avais-je été pour elle ? Nous ne nous étions jamais vraiment avoué notre amour – les mots étaient si compliqués pour moi –, juste des gestes de tendresse, des baisers.

« Iris, repris-je, je vais te poser d'autres questions étranges. N'en parle à personne s'il te plaît. »

Elle s'inclina profondément.

« Comme vous le souhaitez, Maîtresse.

— Quel est mon nom ?

— Dame Livia, Maîtresse.

— Que suis-je, ici ?

— Vous êtes la fille aînée du Sénateur Graxo et vous avez deux sœurs et un frère. »

Elle avait donné ses réponses sans oser me regarder, sans doute très perturbée.

« Où sommes-nous ?

— À la Villa des Glycines, Maîtresse, chez vos parents.

— Mais dans quel pays ? »

Cette question l'inquiéta plus que les autres encore.

« Aurestia, capitale de la Gaellie. »

Aurestia ! Ce nom me fit l'effet d'un coup de fouet. C'était là-bas que j'étais morte avec Lilas. Je me repris bien vite pour ne pas l'alarmer encore plus.

« Bien, ce sera tout. Oublie cela. »

Elle s'inclina et sortit.



Je fis le trajet jusqu'à la cuisine en courant, évitant tout le monde.

Je repensai à l'incident, incapable d'y mettre un sens. Dame Livia m'avait fait si peur, encore bien plus que d'habitude. C'était une Maîtresse dure et exigeante, mais jamais elle n'avait eu ce genre de gestes déplacés.

Je sentais bien qu'il y avait quelque chose de différent. Comme si la femme que je venais de quitter n'était pas vraiment Dame Livia, à la fois plus brutale, mais aussi étrangement plus douce.



Qu'est-ce que Dame Livia pouvait bien faire de ses journées ?

J'eus la réponse très rapidement. À peine avais-je mis un pied dehors, qu'un esclave vint me dire que le professeur m'attendait : j'étais en retard et

il n'aimait pas ça. Je compris qu'il valait mieux obtempérer sans délai et demandai au jeune garçon de m'y conduire. Il haussa un sourcil de perplexité, mais m'y accompagna sans un mot.

Les leçons se tenaient dans une salle de la villa, spacieuse, avec trois longues tables en son centre, chacune encombrée de lourds ouvrages, parchemins, plumes, mais aussi instruments de mathématiques, règles, compas... Je fus stupéfaite de découvrir que je les connaissais. Petit à petit, le savoir de Dame Livia me revenait. J'entrai dans la pièce, hésitante. L'homme debout devait être le professeur : vêtu d'une toge grise, il lisait un texte à deux jeunes élèves, assis à l'un des pupitres. En me voyant, il s'arrêta :

« Vous daignez tout de même venir, aujourd'hui ! Vous avez une demi-heure de retard !

— Je le dirai à père », dit l'un des deux enfants, mon frère probablement.

Son nom, comme celui des autres personnes présentes, m'échappait complètement. La fille à côté de lui, visiblement du même âge, lui donna un coup de coude.

« Elle a terminé son entraînement tard hier, Trexo, tu le sais ! »

Elle tira un tabouret à côté du sien et tapota dessus pour m'inciter à m'y asseoir, un sourire immense sur les lèvres.

« Et elle battra tout le monde aux prochains Jeux Tridiens ! »

Le garçon lui tira la langue et elle fit de même.

« Il suffit, tous les deux ! Au travail ! »

Le professeur repoussa le tabouret et m'indiqua une place à l'autre table près d'une jeune fille, plus âgée :

« Asseyez-vous vite et commencez votre travail. »

Le ton péremptoire ne laissait aucune place à de quelconques excuses, je m'exécutai donc. L'élève à côté de moi sourit et me tendit un papyrus enroulé en chuchotant :

« Eh ! Livia, secoue-toi ! Tu vas te faire punir si tu ne fais pas ce que le Magister te demande !

— Oui, oui... »

Un peu hésitante, je m'assis. Mon regard allait et venait dans cette pièce, attiré par tout ce qui s'y trouvait : livres, instruments, outils scripteurs, encres... Je déroulai la bande jaunâtre, recouverte dans son intégralité de signes minuscules, répartis sur des lignes. Je m'abîmai dans leur contemplation et je perdis rapidement pied. Ils dansaient devant mes yeux, sans aucune signification, jusqu'à... oui, lentement, les traits s'agglomérèrent en mots, phrases, paragraphes et finalement, texte ! J'en fus stupéfaite et, à vrai dire, heureuse. Je savais lire, moi ! Je parcourus avec avidité le document, mais toute une partie resta désespérément indéchiffrable.

« Livia ? T'arrives à comprendre ça, toi ? »

Sa question me surprit, mais je lui fis signe que non.

« Vraiment ?

— Non, je ne vois pas.

— Et c'est normal : c'est du haut babylonien, et je ne vous l'ai pas encore enseigné, mesdemoiselles, intervint le Magister. C'est le sujet de notre leçon d'aujourd'hui », ajouta-t-il, content de son petit effet.

J'étudiais avec Eléa, ma sœur cadette d'un an. Visage doux, cheveux clairs, elle était bien différente de moi, jusqu'à son tatouage, moins massif que le mien, aérien, subtil, fait de longues volutes bleues qui habillaient

joliment sa mâchoire. Les deux enfants, Trexo et Latrenia, les benjamins de la fratrie, plus jeunes de six ans, travaillaient de leur côté.

Je ne vis pas passer cette matinée, si stimulante pour mon esprit. Et ça, c'était nouveau et grisant pour moi, Louve ! Être autre chose qu'un petit animal sans intelligence, j'aimais beaucoup.

Notre précepteur, Magister Oleef, se révéla passionnant, alternant lectures, discussions philosophiques, calculs mathématiques et problèmes géométriques.

Lorsque le soleil parvint à son zénith, la leçon prit fin et nous allâmes à la cuisine prendre un repas frugal : pain, fromage, eau claire. Je restai un peu à l'écart, ne sachant trop quoi dire à mes frères et sœurs.

L'après-midi fut consacré au sport, à l'entretien de notre corps. Nous allâmes derrière la villa, dans une cour spacieuse dédiée aux activités physiques.

Un homme grand et bien bâti s'y trouvait, s'entraînant au maniement du bâton. Il portait un pagne en lin, des bracelets de force et des chaussures de cuir lacées. Ses cheveux blonds étaient tressés et de longs traits sinueux parcouraient sa peau couturée. Lorsque je le vis, j'eus une bouffée de terreur : cet homme était, à l'évidence, originaire du pays de mon Maître. Nous pénétrâmes dans la cour et il lâcha son bâton pour venir à notre rencontre. Il s'approcha de moi.

« J'ai remarqué quelques faiblesses en saut, ma Dame, et j'aimerais travailler cela en priorité pour les Jeux », me dit-il avec un large sourire.

Deuxième allusion à ces Jeux. De quoi s'agissait-il ? J'étais incapable de me souvenir.

Mais l'homme m'entraînait déjà avec lui. Il avait établi un programme chargé, et je ne pus que suivre le mouvement.

Nous commençâmes par une course d'une heure. Sous le soleil de plomb, elle se révéla pénible et je finis essoufflée, en sueur. Les exercices d'athlétisme s'enchaînèrent alors sans répit. Les petits avaient terminé depuis longtemps quand il m'accorda enfin du repos. Je m'assis par terre, épuisée.

J'avais toujours envié le Maître et ses semblables ; je pensais qu'ils passaient toutes leurs journées à se prélasser, à manger, à dormir, à forniquer... C'est ce que faisait le Gouverneur, du moins, à ce que j'en avais su. Je venais de découvrir que celles de Livia étaient bien plus remplies et surtout, bien plus enrichissantes que ça.



Je préparai le bain de Dame Livia, comme tous les soirs après son entraînement physique.

Mais j'appréhendais beaucoup de la revoir.

Comment se comporterait-elle avec moi ce soir ? Désagréable comme à son habitude ? Ou étrange comme ce matin ?



À mon retour dans la chambre, j'ôtai ma robe et me glissai dans l'eau tiède avec délectation. La jeune femme me lava doucement avec l'éponge

comme elle le faisait lorsque nous étions toutes deux esclaves. Je vis ses seins par son décolleté et je sentis monter un désir irrépressible en moi, malgré la fatigue : j'eus envie d'elle, de sa peau, de sa bouche... Je serrai les poings si fort que mes ongles pénétrèrent dans mes paumes et la douleur me fit heureusement reprendre le contrôle de moi-même. Cette fille avait beau lui ressembler, ce n'était pas Lilas !

Elle semblait craintive, sur la défensive. Sans doute lui avais-je fait très peur ce matin. Et elle devait commencer à comprendre que je n'étais pas vraiment sa Maîtresse.

Je restai un long moment dans ce bain, à savourer l'eau tiède qui détendait chacun de mes muscles mis à rude épreuve. Je finis par le quitter, avec regret. Je me séchai avec la serviette qu'Iris m'avait apportée et remarquai alors trois magnifiques toilettes disposées avec élégance sur le lit.

« Votre mère souhaite que vous en choisissiez une pour les Sellamanes, Maîtresse. »

J'eus sans doute l'air un peu perdue, car elle ajouta :

« Les célébrations en l'honneur de Sellama, la déesse des moissons et de la fertilité. Elles auront lieu dans douze jours. C'est une des plus grandes fêtes gaelles, avec des festivités tout au long de la journée.

— De quel genre ?

— Une cérémonie au temple, des jeux, une réception, le tout offert par votre père.

— Les Jeux Tridiens ?

— Non, Maîtresse, les jeux d'arène, ouverts à tous, au peuple comme aux patriciens. »

Alors, cette fête serait en tous points semblable à celles auxquelles j'avais participé chez le Maître. Sacrifices, combats, mises à mort. Je détestais.

Je regardai rapidement les robes et en choisis une un peu au hasard.

« Maîtresse, si je puis me permettre... »

Elle s'arrêta, attendant mon approbation pour continuer.

« Oui ? »

— Dame Livia n'apprécie pas le bleu. Elle aurait sans doute choisi celle-ci », termina-t-elle en désignant une longue robe magenta.

Je fronçai un peu les sourcils, je n'aimais pas trop sa formulation.

« Que veux-tu dire par là ? »

— Rien, Maîtresse. Juste que vous préférez le rouge. »

Elle baissa la tête. Je passai ma main doucement dans ses cheveux, elle avait la même odeur que Lilas, cette odeur qui m'enivrait, le même sourire aussi, bien qu'il se fît plus discret ici. Elle avait bien sûr deviné que je n'étais pas vraiment Livia.

Voulait-elle me faire chanter, en profiter ?

« Tu as l'intention de me dénoncer ? Dire ce que tu sais de moi ? »

— Non, Maîtresse, au contraire. J'aimerais vous aider à ne pas faire d'erreurs.

— Et pourquoi ferais-tu cela ? Je t'ai fait du mal ! »

Lilas... Iris sourit.

« Dame Livia m'en a fait bien plus que vous, je vous assure. »

Je ne répondis pas et elle enchaîna :

« Vous devez vous habiller pour le repas du soir, avec votre famille. »

Je la regardai, soudain remplie d'appréhension.

« Ma famille ?

— N'ayez crainte, je reste avec vous. »

Elle remit ma coiffure en ordre et me fit passer une jolie robe bleu pâle échancrée sur les côtés. J'ajoutai un bracelet, des boucles d'oreille et la suivis jusqu'à la salle à manger où mes parents se tenaient déjà. Ils étaient allongés sur des méridiennes disposées autour d'une des tables. Les autres convives, ainsi que mes frères et sœurs, étaient, quant à eux, assis sur de simples tabourets. Je fis quelques pas et un homme aux cheveux bruns, vêtu d'une tunique blanche à liseré rouge s'adressa à moi.

« Eh bien, ma fille ! Vous êtes à nouveau en retard !

— Sénateur Graxo, dit Iris.

— Veuillez m'en excuser, Père. Cela ne se renouvellera pas.

— J'espère bien. »

Je m'inclinai devant lui, ne sachant pas trop si cela était opportun. Comme il n'y eut aucune réaction, j'en déduisis que cela convenait.

« Mère, dis-je en passant près de la femme allongée à ses côtés.

— Livia, tu as l'air épuisée, ma fille. Lenko te fait trop travailler !

— Ne vous inquiétez pas. L'entraîneur ne me pousse pas au-delà de mes limites.

— Alors, à toi de ne pas aller trop loin.

— Oui, Mère. »

Tout en allant prendre place à l'autre table, je ne pus m'empêcher d'admirer son tatouage : un long ruban blanc qui virevoltait de son front à sa

mâchoire inférieure, disparaissant sur le cou. Il était magnifique, alors que celui de mon père, à-plat bleu sur la moitié droite de son visage, me plut beaucoup moins. Il avait le même aspect massif que le mien... Je fus sans doute trop insistante, car je sentis peser sur moi leur regard réprobateur et je m'assis rapidement sur un tabouret, Iris derrière moi, et baissai les yeux. Je m'abîmai dans l'observation de mon assiette vide au décor raffiné.

Les plats arrivèrent et un esclave y déposa un beau morceau de viande rôtie qui sentait très bon. J'avalai une bouchée. Succulent ! Mon ventre émit un gargouillis sonore et, sans plus attendre, j'engloutis le reste très vite, trop vite. Un léger toussotement d'Iris me fit relever le nez. Tous me fixaient, étonnés ou sévères.

J'essayai lentement mes lèvres et pris le temps de faire le tour de la pièce des yeux : les murs étaient recouverts d'immenses mosaïques représentant des scènes champêtres, un peu naïves, de hautes colonnes décoratives s'y adossaient ; des branches entrelacées et de larges feuilles vert foncé formaient un plafond végétal qui apportait de la fraîcheur.

Et je le vis. Mon cœur rata un battement, puis s'arrêta complètement, je crois. Un froid glacial m'envahit, des images saccadées me revinrent en mémoire, la douleur atroce, l'humiliation, la peur et enfin la haine. Une haine inextinguible, brutale, étouffante.

Je sautai sur l'homme assis à la même table que moi, à quelques mètres, renversant les plats et les verres remplis d'un vin coupé d'eau, et j'agrippai son cou de mes deux mains. Je serrai de toutes mes forces, n'écoutant que mon désir de vengeance !

Il glapit. Les personnes près de moi se relevèrent précipitamment, balayant les tabourets sur le sol dans un grand fracas. La confusion la plus totale

régnait. Plusieurs convives essayèrent de me séparer de ma proie, mais j'avais juré de tuer cet homme qui avait pris tant de plaisir à me violer. Leurs tentatives furent vaines et je resserrai mes mains autour de son cou, encore et encore. Visage cramoisi, yeux exorbités... Je le sentis suffoquer, chercher sa respiration, convulser dans ma poigne, tenter de se dégager, mais rien n'aurait pu me faire lâcher : je voulais qu'il crève !

« Livia, cesse ! »

La voix eut l'effet d'un coup asséné sur mon crâne.

« Livia ! »

Mon cœur se remit à battre et mon cerveau à fonctionner. Je n'étais pas Louve, je devais écouter le Sénateur Graxo, mon père. Je lâchai brusquement le cou de mon violeur, le souffle court, la mâchoire serrée, les yeux mi-clos, tentant de faire taire ma haine.

« Qu'est-ce qui te prend ? »

La voix de mon père était forte, sévère.

« Excuse-toi auprès de Soltz, mon scribe, je te prie ! »

Je considérai un instant l'homme qui m'avait fait tant souffrir... Il avait bien du mal à reprendre son souffle, son visage retrouvant néanmoins peu à peu une couleur plus normale. Il s'inclina devant moi.

« Dame, si j'ai fait quelque chose qui a pu vous offenser, je vous demande pardon.

— Non... C'est moi qui vous présente mes excuses, articulai-je difficilement. Je... »

Je regardai mon père, ma mère, mes frères et sœurs, et je quittai la pièce précipitamment. Je courus sans but un bon moment. Je n'avais pas réfléchi,

encore une fois. Je ne pouvais tenir ma promesse dans cette réalité, cet homme que Louve haïssait tant, n'avait visiblement rien à se reprocher envers Livia. C'était pourtant difficile d'agir comme si rien ne s'était passé. Mes souvenirs étaient là, prégnants, envahissants.

Sauver mon âme s'avérait bien plus complexe que je ne l'avais cru. Que voulait cette femme surnaturelle ? Qu'entendait-elle par Faire les bons choix ? La vengeance n'était pas une option, de toute évidence...



Je ne revins dans ma chambre que tard ce jour-là. Mon père, le Sénateur Graxo, n'avait pas pris de gants pour me dire ce qu'il pensait de ma conduite. En tant qu'aînée de la famille, je ne pouvais agir aussi sottement. Il m'avait sermonnée un bon quart d'heure, puis m'avait infligé un châtiment, plus vexant que réellement douloureux. Non pas que les coups du petit fouet à sept lanières n'eurent pas brûlé ma peau, mais mon Maître m'avait punie de façon bien plus brutale tout au long de ma vie à ses côtés. Ici, j'avais été traitée comme une gamine qui ne savait pas se tenir, se contrôler. Pourtant, je n'étais pas une gamine et je n'avais jamais eu cette insouciance.

Iris s'inclina profondément lorsque j'entrai dans la pièce. Cela m'agaça et je m'en pris à elle.

« Laisse-moi, lui dis-je durement.

— Mais, Maîtresse... Je dois vous soigner. »

Je me retournai vers elle.

« Il n'y a qu'une façon de me soigner. »

J'avançai vers elle, la respiration courte.

« Maîtresse ? S'il vous plaît ! »

Je m'arrêtai à bonne distance, lisant la peur dans son regard.

« Va-t'en, cela vaut mieux. »

Je baissai les yeux et l'esclave s'éclipsa bien vite. Je m'assis lourdement devant la coiffeuse, retirai la robe et tâtai les brûlures sur mon dos. Elles attendraient demain.



J'avais bien compris que cette femme n'était pas Livia. Elle était curieusement attirée par moi, et c'était tout simplement impossible, je n'étais qu'une esclave.

Et pourtant, elle m'intriguait. D'un côté, elle me terrifiait par ses réactions incontrôlées, d'autre part elle m'envoûtait par sa gentillesse envers moi et par la tristesse que je lisais parfois dans son regard.



Allongée dans mon lit, je ne trouvais pas le calme malgré mon épuisement. Mon cerveau était en ébullition : trop de changements pour ma petite tête. J'étais passée en un claquement de doigts du statut d'esclave à celui de maîtresse.

Je sortis de ma chambre et marchai, sans but, empruntant les larges couloirs au sol dallé : tout y était luxueux. De longues tentures soulevées par une légère brise séparaient les pièces, des bassins remplis d'eau de pluie décoraient tout en rafraîchissant l'atmosphère. La résidence de mes parents était un lieu magnifique, bien plus cossu que la demeure du Gouverneur, bien plus raffiné aussi. J'avais le souvenir de m'y être rendue, dans ma première vie : elle appartenait alors à Enexo.

En déambulant dans l'immense villa, je finis, sans trop savoir comment, par arriver aux quartiers des esclaves. Je le longeai, regardant dedans, avec une curiosité un peu malsaine de ma part. Fort nombreux, ils vaquaient encore à leurs occupations, la nuit déjà bien entamée. Certains recousaient une robe élimée ou lavaient une tunique, d'autres engloutissaient une bouillie d'orge insipide.

Je n'avais jamais eu beaucoup de compassion pour les autres esclaves du Gouverneur. Je ne connaissais ni le mot ni le sentiment. Ils me craignaient, je les ignorais, sauf Lilas bien sûr.

Mais ce soir-là, ce fut différent, je sentis que je n'étais plus Louve... et je n'étais pas non plus Livia. J'avais lu la peur dans les yeux de ceux que j'avais rencontrés dans l'après-midi, je savais qu'elle les méprisait. En les regardant ainsi, de l'extérieur, je ressentis de l'empathie pour ces hommes et femmes à la merci de leurs Maîtres, sans aucun avenir. Je finis par m'arrêter près d'un groupe qui discutait, assis à l'entrée du bâtiment : conversations, gestes, éclats de voix, rires... Mon estomac se tordit devant l'affreuse vérité que j'entrevois pour la première fois, Louve n'en ayant jamais été capable. Je ne pouvais plus détacher mes yeux de ces esclaves qui avaient conservé ce que le Gouverneur m'avait arraché. Je commençai à comprendre l'ignominie

de ce qu'il m'avait fait subir en me réduisant à l'état d'animal, en m'interdisant tout contact avec les autres.

J'eus un rire sans joie : pourquoi m'avait-il appelée Louve alors que je n'étais qu'une chienne pour lui ? Et pourtant, je l'avais aimé, d'une manière inconditionnelle, quoi qu'il m'eût imposé, quoi qu'il eût exigé de moi. Le dégoût me saisit, la honte... Comment avais-je pu l'aimer à ce point ?

J'arrivai enfin dans une pièce où un homme – je reconnus le surveillant – sermonnait quelques jeunes esclaves, à peine plus âgés que des enfants. Les Maîtres n'étaient pas contents de leur travail et s'étaient plaints.

Je les observai de loin : la peur se lisait dans leurs yeux, dans leur attitude. Ils restaient la tête baissée, les épaules rentrées, le dos voûté, silencieux, sans un regard pour les autres.

« Qui aurait dû nettoyer ce drap ? »

Une fille avança d'un pas, tremblante, elle savait ce qui l'attendait. Le contremaître fit un geste ; elle enleva sa robe et s'allongea par terre, les mains sur la tête. L'homme saisit un court fouet et cingla son dos : une fois, deux fois, trois fois. Elle cria. Les autres gardaient les yeux baissés. Quatrième coup : la gamine fut secouée de sanglots. J'intervins avant le cinquième, incapable de rester passive plus longtemps. Je fis les quelques pas qui me séparaient du contremaître et arrêtai son bras. Il se retourna, le regard noir de colère, prêt à s'en prendre à moi, mais se ravisa immédiatement en me reconnaissant.

« Dame Livia, dit-il, embarrassé par ma présence autant que par mon geste. Que faites-vous ici ?

— Elle a compris, je crois, Contremaître Loxo, elle a compris. »

L'homme s'inclina de mauvaise grâce, désapprouvant sans doute mon intervention, et ordonna aux autres de rentrer dans leur dortoir. Être ainsi obéie, je pourrais bien vite m'y habituer. Je le laissai sortir à son tour puis m'approchai de la fillette et l'aidai à se relever. Elle me regarda droit dans les yeux un instant.

« Je vous remercie, Maîtresse. »

Elle se redressa et je vis la gratitude dans son regard. Je lui souris en retour, bien décidée à aider les esclaves de cette maison lorsque je le pourrais.

« Va faire soigner ces brûlures. »

Elle s'inclina à nouveau et détala bien vite.

Je rentrai enfin dans ma chambre, trouvant cette fois le sommeil.



Le lendemain, je fus réveillée par Iris. Elle venait pour me préparer, hésitante. Je lui souris gentiment et lui demandai pardon pour mon comportement de la veille. Elle s'étouffa presque en m'entendant.

« Vous ne devez jamais vous excuser auprès d'une esclave, Maîtresse.

— Mais nous sommes seules, c'est différent, Lilas. »

Je n'arrivais pas à l'appeler par son véritable nom, dans cette réalité.

« Je... J'essaie d'agir comme Dame Livia le ferait, mais c'est difficile...

— Je comprends Maîtresse.

— Je ne crois pas. Tu ne sais pas ce que j'étais... »

Je la vis se raidir un peu dans le miroir. J'en avais probablement trop dit.

« Asseyez-vous, je dois vous préparer », reprit-elle néanmoins.

Je m'exécutai docilement, j'aimais être avec elle. Je la laissai me peigner, puis élaborer une coiffure complexe, trop pour moi. J'arrêtai sa main avant l'apparition d'une énième boucle dans mes cheveux.

« Laisse-les détachés s'il te plaît, je ne me reconnais pas ainsi apprêtée. »

Elle inclina la tête et défit quelques circonvolutions.

« Comme ça ?

— Oui, j'aime mieux.

— Je peux ? me demanda-t-elle, après avoir attrapé sur la table l'onguent pour soigner mes brûlures. Il ne faut pas rester ainsi, Maîtresse, cela pourrait s'infecter. »

J'acceptai. Elle avait raison, la douleur était plus intense que je ne l'aurais cru.

Elle me retira ma chemise et étala délicatement la crème sur mes blessures. À cet instant, j'étais bien avec Iris tout près de moi, même si elle ne m'aimait pas. J'étais capable de tout supporter, pourvu que j'aie d'autres moments aussi agréables avec elle.



« Que s'est-il passé hier ? »

C'était Eléa qui me posait, à son tour, cette question alors que nous étions avec le Magister. Je ne sus à nouveau pas quoi répondre.

« Je crois que j’ai perdu la tête, Eléa. »

Elle me sourit.

« Tu es étrange depuis hier, Livia.

— Je... Je suis un peu fatiguée, répondis-je, espérant que ça lui suffirait.

— Je te connais bien, ma sœur. Je sais que quelque chose te tracasse. Ne veux-tu pas m’en parler ?

— Non, je t’assure, ça va. Juste un peu de fatigue avec la préparation des Jeux Tridiens.

— Bien ! Quand vous serez décidées, mesdemoiselles, nous pourrons peut-être commencer à travailler », interrompit sévèrement le Magister.



Le cours fini, je me dirigeai vers la cuisine pour un repas rapide avant la séance d’athlétisme de l’après-midi. J’allais traverser l’atrium quand je vis Eléa en grande conversation avec trois autres Gaels. J’eus immédiatement envie de faire demi-tour, mais elle me héla de loin. Je m’approchai donc, à regret, sourire mécanique sur mes lèvres, pour faire meilleur effet.

« Livia, viens ! »

Je les connaissais – enfin, Livia les connaissait –, mais j’avais du mal à mettre un nom et une personnalité sur ces Gaels.

« Tu te souviens de Jelxo », commença-t-elle en me désignant un garçon de mon âge, grand, à la carrure imposante.

Non, mais j’inclinai la tête en signe d’assentiment.

« Dame Livia. »

Je lui tendis la main comme je l'avais vu faire et il la prit délicatement.

« Et de Drexo, son jeune frère. »

Le garçon, plus chétif, aux yeux un peu trop enfoncés dans leurs orbites, semblait beaucoup moins sûr de lui. Enfin, elle se tourna vers une femme :

« Dame Lurielle, la fille du Légat Provexo. »

J'inclinai à nouveau la tête, elle fit de même, mais elle manquait d'aplomb, je le vis tout de suite. Je n'avais rien à leur dire, je ne savais rien d'eux, j'avais juste envie de partir, mais Eléa entreprit de faire la conversation et je fus bien obligée d'y prendre part. Fuir aurait été grossier. Tentant, mais grossier.

« Vous avez été impressionnante aux entraînements », me dit Jelxo de manière fort courtoise.

Il eut un sourire charmeur. Sans doute n'avait-il pas l'habitude qu'on lui résistât.

« Livia est la meilleure, sans aucun doute, renchérit ma sœur avec un certain orgueil. Elle est championne de course depuis deux ans !

— Vous me flattez. »

À vrai dire, tout cela m'échappait encore, mais c'était agréable d'être ainsi complimentée, agréable et nouveau. J'aimais beaucoup.

« Viendrez-vous à la réception ? demandai-je par politesse.

— Les soirées de votre père sont toujours les plus réussies, Livia. Je ne les manquerais pour rien au monde ! s'empressa de répondre la jeune femme blonde.

— Sauf si tu cours à nouveau après ton esclave et que tu te casses le bras ! » s’esclaffa alors Drexo.

Lurielle le fusilla du regard puis tourna vers moi un visage inquiet. Comme je ne disais rien – bien incapable d’ailleurs –, ma sœur ajouta :

« Vous n’êtes pas très charitable de lui rappeler ce méchant accident de l’année dernière, mon cher. »

Eléa lui prit la main amicalement.

« Rien de tel, cette année. Vous pourrez danser à loisir avec Jelxo. »

La jeune fille s’empourpra et le garçon sembla un peu mal à l’aise. Je souris, j’enviais leur frivolité, leurs préoccupations superficielles. Je n’avais jamais connu ça, j’aurais bien aimé...

Les trois Gaels prirent congé.

« Je ne te reconnais plus, ma sœur.

— Pourquoi ?

— Tu as été tellement... amicale ! Ça ne te ressemble pas !

— J’aurais dû être grossière, c’est ça ?

— Je ne sais pas si tu aurais dû, mais d’habitude, tu prends plaisir à te moquer des autres. Lurielle a sans doute été soulagée de ne pas avoir droit à une de tes piques habituelles ! »

Je haussai les épaules, je n’en avais eu aucune envie.



Après la séance de gymnastique, je retournai dans mes appartements pour me délasser dans un bain préparé par Lilas. Fraîche et parfumée, je retrouvai la jeune femme, la robe rouge que j'avais choisie hier posée sur son bras. J'effleurai de mes doigts le tissu brillant, luxueux, caressant en même temps sa peau. Les battants de la porte de la chambre s'ouvrirent alors en grand, livrant passage à Dame Sulpicia qui entra dans un tourbillon d'étoffes vaporeuses. Son esclave la suivait. Je m'éloignai précipitamment de Lilas comme si nous faisions quelque chose de mal. Ma mère haussa un sourcil de mauvais aloi, puis congédia la jeune femme d'un geste rapide. Je restai seule avec cette femme à l'air hautain.

« Mère », dis-je en m'inclinant.

Elle s'approcha de moi.

« Que s'est-il passé hier, Livia ? »

Je déglutis difficilement. Je ne savais que dire, je n'avais trouvé aucune explication plausible.

« Je vous demande pardon, Mère. »

À ma grande surprise, Dame Sulpicia m'enlaça alors, tendrement. Je restai interdite, les bras le long du corps, ne sachant que faire.

« Tu es bien tendue, ma fille, dit-elle en me regardant à nouveau. Que se passe-t-il ? Est-ce la réception donnée pour les Sellamanes qui te perturbe ?

— Sans doute, Mère », dis-je.

Cela semblait être une bonne explication, même si je ne comprenais pas pourquoi une simple soirée pouvait me mettre dans un tel état.

« Allons, Livia... Nous en avons déjà longuement parlé. Tu dois te marier, tu as dix-sept ans, il est amplement temps ! »

Me marier ? Moi ? Et avec qui par tous les dieux ? J'espérai que ce n'était pas le scribe que j'avais tenté de tuer. Mais à la réflexion, ce devait plutôt être un homme avec du pouvoir comme un sénateur, un légat, un gouverneur.

« Et cette réception est le moment idéal pour présenter ton futur époux. Tu vas devoir te conduire de manière exemplaire, ma fille. Toute la haute société d'Aurestia y sera, tu le sais. C'est essentiel pour la carrière politique de ton père.

— Oui, Mère. »

Incapable de vraiment saisir l'importance de cette union, le dégoût me taraudait, mais je pris sur moi. C'est sans doute ce qu'aurait fait Livia.

Ma mère se leva pour regarder la robe.

« Tu ne peux pas mettre celle-ci, ton dos est zébré de coups. »

Elle secoua la tête, le châtiment infligé par mon père ne semblait pas être à son goût.

« Ça ne ferait pas bon effet. Tu mettras la bleue, elle couvrira tes brûlures. Je compte sur toi, ma fille », ajouta-t-elle avec un long regard appuyé.

Je m'inclinai et elle sortit, son esclave sur ses talons. Je n'avais pas de souvenirs de ma mère, j'avais aimé la douceur de Dame Sulpicia.



Mariage.

Je tournai et retournai cette nouvelle dans mon crâne. Incapable de dormir, je décidai de sortir. De couloirs en atriiums, la villa se révéla

immense.

Je passai devant une porte grande ouverte et m'arrêtai.

« Voyons, dépêchez-vous ! »

Je risquai un œil à l'intérieur et vis mes frères et sœurs faire tourner en bourrique une pauvre esclave qui ne parvenait pas à les mettre au lit.

« Maître Trexo, Maîtresse Latrenia, s'il vous plaît. Il est tard ! »

Elle semblait désespérée. Sans doute serait-elle punie si les deux enfants n'étaient pas couchés à l'heure exigée.

Je fis un pas en direction de la porte et la jeune femme m'aperçut. Elle se liquéfia sur place, puis s'inclina presque jusqu'à terre.

« Maîtresse Livia », balbutia-t-elle, paniquée.

Charogne ! Elle avait donc si peur de moi. Qu'avais-je bien pu lui faire pour lui inspirer cette terreur ? Les deux enfants me remarquèrent alors et m'appelèrent :

« Livia ! Viens ! » cria Trexo, me prenant la main sans façon.

Je me laissai entraîner par le garçon jusqu'à un panier dans lequel se trouvaient des chiots de quelques jours à peine. Ils étaient si petits, si fragiles. Je me baissai pour en caresser un.

« Ils ont tous un nom, maintenant. »

Et il entreprit, aidé de sa sœur, de me les donner, un à un.

« Qui s'en occupe ? demandai-je.

— Oona... Tu nous as dit que ce n'était pas digne d'un patricien gael de prendre soin des animaux. »

J'avais dit ça...

« Oh ! Vous pouvez, vous aussi, de temps en temps. Mais pas ce soir. Il est temps d'aller au lit ! »

Les enfants me sourirent.

« Et la prochaine fois, obéissez à Oona ! Je ne plaisante pas ! »

Ils partirent en courant, vers leur chambre, enfin je l'espérais bien. Cette salle était immense et encombrée de soldats en bois, maquettes, poupées, balles...

Il y en avait partout. Je ne pus m'empêcher de prendre un petit cheval, très joliment sculpté, la gorge un peu nouée. Un jouet comme je n'en avais jamais eu. L'esclave gémit alors. Je me retournai, surprise.

« Maîtresse Livia, s'il vous plaît. Je vais tout ranger, ne me punissez pas ! »

Je reposai doucement l'objet.

J'essayai de lui répondre, mais les mots ne me vinrent pas et je sortis précipitamment, le cœur au bord des lèvres.

Louve ou Livia, j'avais cette dureté, cette brutalité en moi que Solko n'avait fait qu'attiser. La réalité me sauta au visage et je ne pus retenir mes larmes alors que je courais dans les couloirs pour rentrer dans ma chambre. Je ne voulais plus être comme ça.

Le lendemain matin, je ne pus m'empêcher de retourner près de l'immense salle de jeu. J'y jetai un coup d'œil, les enfants n'y étaient pas encore, évidemment. J'avais envie de parler à Oona. Elle nettoyait la pièce, astiquait chaque objet avec soin... Je fis quelques pas et elle remarqua ma présence. Elle se décomposa à nouveau en me voyant et s'affaissa par terre. Je lui dis très vite :

« Vous faites bien votre travail. »

Sa mâchoire se décrocha presque en entendant ces mots. J'eus un sourire triste.

« Je n'ai rien à vous reprocher... Vraiment !

— Merci, Maîtresse Livia. »

Je soupirai, sa réponse avait été mécanique, je la terrifiai probablement toujours.

Je n'aimais pas Livia, je n'aimais pas la femme que j'étais dorénavant.



Les jours qui suivirent furent une succession d'entraînements rigoureux et c'était très bien comme ça. J'évitais ainsi de trop penser aux Sellamanes et au mariage annoncé.

Maître Lenko était un homme jovial et sympathique, mais aussi très exigeant. Pour les derniers jours avant la compétition, il ne me fit aucun cadeau. Chaque jour, je devais courir, sauter, lancer, et ce jusqu'à l'épuisement, repoussant sans cesse mes limites. J'appréciais beaucoup ce corps, en bien meilleure santé que celui de Louve. Douleurs chroniques ou fantômes, Louve était sans doute déjà en sursis, même si elle n'en avait pas eu conscience.

Les entraînements commençaient toujours à quatre, puis mes frères et sœurs s'arrêtaient. Les exercices les plus difficiles s'enchaînaient alors, sans beaucoup de phases de récupération, j'adorais ça. Je ne pensais plus,

j'exécutais les consignes. Un peu plus loin, plus haut, plus rapide, plus longtemps...

Chaque jour, l'excitation montait et j'avais hâte de découvrir ces Jeux Tridiens. En rassemblant les bribes d'information recueillies par-ci, par-là, j'avais réussi à me faire une idée assez précise de cette compétition, réservée aux fils et filles des familles patriciennes. Les athlètes n'y risquaient pas leur vie, mais leur honneur et surtout, le prestige et la puissance de leur nom !

Ces Jeux étaient d'une importance capitale pour les sénateurs, légats et autres politiciens. Des alliances pouvaient s'y sceller ou s'y défaire... Et j'avais compris, de par la position de mon père, que Livia était particulièrement douée. Je me devais donc d'être à la hauteur et j'avais hâte de m'y frotter.



Le jour de la Lune Noire, les Gaels honoraient leurs ancêtres, ceux qui étaient morts au combat pour la grandeur de leur pays. C'était tellement nouveau pour moi.

Maître Lenko me réveilla aux aurores. J'engloutis un repas composé de pain et de fruits, accompagné d'une tisane amère pour faire descendre le tout puis Iris m'habilla – brassière et culotte de cuir brun, sandales.

Un échauffement en règle suivit. Chaque partie de mon corps fut sollicitée et, bientôt, malgré le temps gris et particulièrement frais, je me retrouvai en sueur. Nous y passâmes la matinée entière. Enfin, ce fut en chaise à porteurs que je fus conduite au Tridion, avec Maître Lenko et Iris à pied, à côté.

J'avais beau savoir que ce lieu n'avait rien à voir avec l'arène, il n'en restait pas moins qu'une sourde angoisse s'était invitée. Elle s'intensifia lorsque les larges vantaux s'écartèrent pour nous laisser entrer. Une lumière blanche, aveuglante, se jeta sur moi. Je demeurai bloquée sur le seuil.

Une claque dans le dos me fit trébucher.

« Alors, Livia ! Peur de m'affronter aujourd'hui ? »

Un jeune homme me dépassa avec un clin d'œil et un grand sourire. Mince et élancé, cheveux bruns bouclés, yeux pétillants de malice, il portait lui aussi un pagne de cuir et des sandales tressées, je reconnus Jelxo. Son air complice me mit en confiance et j'entrai à mon tour, bonne dernière, sur un disque de pelouse, ceint par une tribune couverte qui regorgeait déjà d'amateurs. Le diamètre de cet espace était matérialisé par une longue piste avec huit couloirs.

Rassérénée, je pris enfin le temps de regarder mes adversaires. Je les connaissais tous : à côté de Jelxo que j'avais rencontré à la ville, se trouvaient les jumeaux Landrexo et Matixo, au caractère bien, voire, trop trempé, excellents en saut et courses. Je m'attardai sur un jeune homme blond dont je ne pus retrouver le nom, aux yeux enfoncés dans les orbites et au corps musclé. Il semblait totalement concentré sur ses prochaines épreuves. Peu de filles en revanche. Tinelle, massive et à l'intelligence limitée – c'était le sentiment que j'avais en la voyant, à moins que ce ne fût l'opinion de Livia qui transparaissait – et Nuallia, coureuse hors pair.

Un orateur entra, portant toge et bandeau tressé sur le front. Il prit la parole d'une voix forte.

« En ce jour de la Lune Noire, nous honorons nos ancêtres. »

Seul le vent se permit de rompre le silence, longue plainte sifflante. En cet instant solennel, le temps se mit à pleurer.

« Par ces affrontements, vous, Gaels, allez rendre hommage à ceux qui ont protégé notre patrie ! »

Je n'étais pas vraiment Livia et pourtant, cette entrée en matière me serra le cœur.

« Soyez les meilleurs ! Soyez l'élite ! Et préparez-vous à servir la Gaellie si les dieux nous le demandent ! »

L'orateur enfonça ensuite une épée dans le gazon, marquant ainsi le début des Jeux Tridiens.

L'atmosphère lourde devint alors plus festive et les épreuves s'enchaînèrent : sauts, lancers, courses, combats à mains nues.

À l'issue de chaque concours, les vainqueurs furent acclamés, congratulés par leurs adversaires. Je ne brillais guère en lutte, plutôt ironique, mais j'avais un réel espoir de victoire en endurance, sur huit lieues, quarante tours de Tridion.

Alors, juste avant le départ, Maître Lenko vint me donner quelques conseils puis ajouta :

« Méfie-toi des jumeaux, ils font toujours une course stratégique, rappelle-toi il y a deux ans ! »

Je hochai la tête, même si je n'avais en réalité aucun souvenir.

Je détendis mes muscles trapèze, mes épaules en relâchant mes bras.

Mon regard se porta sur les tribunes et croisa celui de mon père : ses attentes étaient immenses et je ne pouvais m'y dérober. Je me devais de

gagner, il comptait sur moi pour affermir sa position. La fête s'effaça alors derrière les enjeux de pouvoir invisibles.

Huit au départ. Un seul vainqueur.

La course commença à une allure confortable, avant d'accélérer sous l'impulsion de Landrexo. Je me calai sur son rythme. Puis ce fut Matixo qui prit la tête, suivi par Nuallia, puis par un quatrième athlète. Je compris que tous s'étaient ligüés contre moi. Chacun avait peu à peu allongé leurs foulées, et, à trente tours de l'arrivée, la cadence était déjà très élevée. L'espace d'une seconde, je me demandai si cette coalition contre moi était due à Livia et à sa personnalité – j'avais pu découvrir à quel point elle pouvait être dure et cruelle – ou à des raisons politiques, bien plus obscures...

J'éloignai ces considérations de mon esprit pour me recentrer sur la course. Je ne devais pas laisser la victoire m'échapper.

Alors, à cinq tours de l'arrivée, je jouai mon va-tout. N'écoutant ni mes douleurs ni ma fatigue, j'allongeai ma foulée et accélérâi brutalement. Je dépassai chacun de mes adversaires un par un, déposant les moins rapides sèchement sur place. Mais parvenue à la hauteur de Nuallia, celle-ci m'emboîta le pas, s'accrocha à mon sillage.

En réaction, les jumeaux qui faisaient la course ensemble augmentèrent à leur tour le rythme.

Entrailles putrides !

Je restai derrière eux, le temps de préparer ma riposte. Puisant dans mes réserves, malgré mes poumons en feu, mes muscles durcis, un atroce point de côté, j'entrepris de grignoter mon retard, foulée après foulée.

Arrivée à leur hauteur, je patinai, incapable de les dépasser. Ils redoublèrent d'efforts, je m'accrochai et Matixo céda soudain. Je me détachai alors avec Landrexo. Nous continuâmes un temps, tous les deux, côte à côte, avec la même foulée, laissant les autres derrière nous.

Au bout de quelques coudées, j'accélérai encore, en vain. Nous rattrapâmes les derniers, Jelxo et Tinelle. Clin d'œil du garçon, mais la jeune femme s'empêtra les pieds de manière opportune et s'affala sur le sol. Je me déportai sur la gauche, ses doigts se refermèrent sur mes sandales. Je gaspillai une énergie considérable à ne pas tomber et repris ma course.

Mais j'avais perdu le rythme et cherchai désespérément un nouveau souffle, avec une seule idée en tête, rattraper Landrexo ! J'allongeai au maximum mes foulées, puisant dans mes ultimes ressources. Je revins à sa hauteur lentement. Il me regarda, un rictus mauvais sur les lèvres, et me décocha un coup discret dans les côtes.

Respiration coupée ! Il accéléra et je le vis s'envoler, incapable de le suivre. Il franchit la ligne avec plusieurs coudées d'avance, sous les acclamations.

J'arrivai à mon tour, et me laissai tomber à terre, épuisée. Épuisée et furieuse.



Épreuves finies, lauriers distribués.

Furieuse ! J'étais toujours furieuse. Non pas d'avoir perdu, mais bien parce qu'il avait triché et quoi ? Rien ? Non, rien du tout ! Landrexo avait été

sacré vainqueur, et voilà tout !

Ces Jeux Tridiens étaient tout aussi violents que ceux d'arène, mais une violence feutrée, cachée. Ils pouvaient faire ou défaire une renommée. Vicieux, fourbes, les coups n'en étaient pas moins douloureux.

Et je venais de tomber de mon piédestal ! Livia, si hautaine, venait d'être touchée là où cela lui faisait le plus mal : son égo. Et pour mon père, le Sénateur Graxo, c'était un terrible affront qui aurait des répercussions sur sa carrière politique.



Je pénétrai dans les thermes, bâtiment qui jouxtait le Tridion, respirai lentement les vapeurs chargées de parfums suaves. À mesure que j'avançais, je découvris, dans les bassins, des couples, des trios ou des groupes. Athlètes, spectateurs, esclaves...

Soupirs d'extase, râles de plaisir, étreintes passionnées.

Je restai un peu interdite, je ne m'étais pas attendue à une orgie de ce genre.

Tinelle me dépassa, entourée de plusieurs femmes qui gloussaient bêtement. Elle me fit un clin d'œil, je détournai le regard, serrant les dents pour ne pas l'agonir d'injures. Ce n'était pas mon intérêt.

Un homme s'approcha, tout sourire, m'effleura le bras, mais je refusai poliment. Je n'avais pas envie, Iris toujours dans mes pensées.

Je finis par trouver un petit bassin inoccupé et me glissai dans l'eau tiède. Le bain m'apaisa, ma colère retomba. Pas celle de mon père...



Lorsque je revins dans ma chambre ce soir-là, un esclave m'attendait. Il m'accompagna dans les appartements de mon père.

Moi qui ne me souvenais pas de mes parents, qui n'avais pas eu d'enfance, j'y reçus un sermon qui me fit très mal.

Il n'avait eu de cesse de me dévaloriser, rien n'avait grâce à ses yeux : mauvaise athlète, mauvaise élève, mauvais caractère, mauvaise fille...

Oui, son amertume était, tout comme la mienne, immense et, oui, je connaissais les enjeux sous-jacents. Mais j'étais son enfant, pas un instrument politique et j'aurais tant aimé un peu de réconfort de sa part. Je n'étais pas Livia et je ne le serais jamais. Elle aurait remporté la course, elle n'aurait pas déçu son père.

Je n'étais plus en colère. Il ne me resta ce soir-là que ma peine et ma honte.



Sellamanes.

J’appréhendais beaucoup cette journée. Je fis une longue marche, seule, pour essayer de me calmer.

Depuis ma défaite, j’étais restée pour ainsi dire cloîtrée dans mes appartements. Mais aujourd’hui, j’allais devoir faire bonne figure.

Lorsque je revins dans ma chambre, Iris s’y trouvait déjà. Elle étalait avec soin une robe blanche sur le lit qu’elle venait de faire.

« Votre bain est prêt, Maîtresse. »

Je me plongeai dedans, température idéale. La jeune femme entreprit de me laver avec une éponge douce, véritable supplice pour moi.

« Vous allez bien, Maîtresse ? me demanda-t-elle. Vous semblez tendue. »

Je haussai les épaules.

« Non, ça ne va pas, Iris. »

La jeune fille tiqua.

« Je vais faire ce qu’on attend de moi, bien sûr. Mais si tu veux tout savoir, je n’en ai pas envie. Pas envie de revoir mes soi-disant amis, pas envie de participer à la cérémonie, pas envie d’assister à des combats immondes, pas envie de rencontrer mon futur époux... »

Iris releva la tête pour me regarder.

« Non, je n’en ai pas du tout envie. Mais je vais jouer mon rôle, comme une bonne patricienne gaelle que je suis, dans cette vie tout au moins. »

C’était peut-être ça, bien agir...

« Vous ne devriez pas dire cela, Maîtresse.

— Pourquoi ?

— Dame Livia adore ces combats. »

Un sourire triste se peignit sur mes lèvres.

« Parce qu'elle n'y a jamais pris part, Iris, juste parce qu'elle ne sait pas ce que ça fait de mourir dans une arène. »

Je vis son expression changer, sans doute en avais-je trop dit, encore une fois.

« Oublie tout ça, Iris, ne m'écoute pas. Je ne suis pas de bonne compagnie, ce matin. »

Je lui pris la main et la sentis trembler légèrement à ce contact. Elle me tendit une serviette et je sortis de l'eau ruisselante. Elle me sécha doucement.

« Asseyez-vous, maintenant, je vais vous apprêter. Le maquillage pour la cérémonie est long à réaliser. »

Elle commença par recouvrir mon visage d'une épaisse couche de poudre blanche, puis déposa sur mes paupières et mes lèvres un fard rouge sombre, assez agressif. Enfin, elle tira mes cheveux en un chignon très strict. Je pris le temps de m'examiner dans le miroir.

« C'est juste pour le temple, rassure-moi.

— Oui, Maîtresse.

— Tant mieux parce que c'est un peu étrange tout de même.

— C'est la tradition, Maîtresse »

Je me levai et effleurai sa bouche de la mienne avant de m'éloigner pour rejoindre mes parents. En chemin, je ne pus m'empêcher de sourire. J'avais bien aimé lui voler ce léger baiser, rayon de soleil de cette journée.



Ce baiser m'avait tant surprise !

Je savais cette femme capable de choses étranges, mais elle m'avait encore une fois prise au dépourvu... Et j'avais beaucoup aimé, plus que je ne l'aurais cru.

Cette Dame Livia me plaisait à vrai dire beaucoup. Elle était tout ce que ma véritable maîtresse n'était pas : douce, gentille avec moi, peu exigeante et parfois si triste.

Cette journée allait être difficile pour elle, je l'avais bien compris, mais je ne pouvais rester à ses côtés comme je l'aurais souhaité.



Ce soir-là, le temps lourd annonçait un orage. La réception donnée par mon père se révéla fort différente de toutes celles auxquelles j'avais assisté. Les convives, debout, un verre de vin agrémenté de miel et d'herbes à la main, discutaient, riaient, buvaient, mangeaient... De la musique accompagnait tout cela. Mais, à mon grand soulagement, je ne vis ni combats organisés ni fornications-spectacles... Un homme m'invita à danser et j'acceptai, un peu hésitante. Heureusement, les pas me revinrent aisément et je m'amusai, sensation nouvelle et si agréable.

La journée avait pourtant été longue et pesante.

J'avais dû faire abstraction des murmures et sourires en coin en ma présence, toujours à cause de cette fichue défaite !

J'avais surtout détesté la cérémonie au temple, interminable. Les prêtresses, drapées de blanc immaculé, y avaient sacrifié une quantité obscène d'animaux dont elles avaient fouillé les entrailles pour lire les augures, tachant ainsi leur robe. Cela m'avait tant dégoûtée ! Puis l'arène. J'avais dû regarder les combats. J'avais dû supporter les cris de liesse du public lorsqu'un guerrier était achevé.

Mais que savaient ces gens de ce que l'on ressent quand on foule le sable gorgé de sang ? Que savaient-ils de la souffrance, de la peur, de la mort ? C'était dans cette même arène que Lilas et moi avions fait face au lion, dans cette même arène que nos vies avaient été brutalement fauchées sous les yeux des dignitaires tranquillement installés dans leur tribune, comme moi aujourd'hui.

Les souvenirs avaient déferlé en moi, réveillant la douleur et la haine. Incapable d'endiguer ces images et ces sentiments étouffants, j'avais prétexté une soudaine migraine pour échapper à cette torture, malgré les reproches silencieux de mon père.

Mon retour, seule, s'était fait en chaise à porteurs. Les esclaves maigres et musclés avaient couru, me ramenant à la villa à travers une multitude de ruelles qu'ils connaissaient comme leur poche. Aurestia était pleine d'une foule calme, vêtue de blanc, venue spécialement pour les Sellamanes. J'avais soulevé le petit rideau qui protégeait mon intimité pour regarder les alentours avec curiosité : j'avais envie de revoir la cité qui m'avait éblouie, il y avait peu. Les édifices, les ponts, les tours... Tout était toujours aussi beau, aussi majestueux. Pourtant, la ville ne me plut pas autant. Je connaissais désormais l'envers du décor et je n'aimais pas.

La soirée battait encore son plein, mais, après ces quelques danses, j'avais préféré m'éloigner un peu. Je m'assis sur le rebord de la fontaine intérieure, plongeai les pieds dans l'eau fraîche. Besoin d'être seule, angoisse de découvrir mon futur époux. Je contemplais le bassin lorsque mon attention fut attirée par l'arrivée d'un dignitaire entouré de plusieurs esclaves. Mon père se leva et se porta au-devant de lui. Je ne le voyais pas encore bien, mais je le reconnus immédiatement à son allure, ses gestes, sa voix... Non, ce ne pouvait être lui ! Non ! Je fermai les yeux, tentant de repousser l'affreuse réalité.

Je les observai : ils discutèrent un peu, se serrèrent fraternellement avant de revenir vers nous.

« Mes amis ! »

La voix de mon père tonna et tout s'arrêta brusquement, musique, danses, conversations...

« Il est temps pour moi de vous annoncer une nouvelle qui me réjouit particulièrement : le mariage prochain de ma fille avec le Gouverneur Solko, des hautes montagnes brumeuses. »

Le nom claqua comme un coup de fouet. C'était lui, c'était bien lui. Je fis un effort pour rester stoïque, visage impassible. Mon père se tourna vers moi, me fixa d'un air sévère.

« Approche, ma fille. »

J'obtempérai, un peu tremblante, m'inclinai devant le gros homme, me forçai à lui sourire.

L'assemblée applaudit poliment. Le Gouverneur m'entraîna et m'aida à m'asseoir à la table principale. Il prit place à mes côtés puis les convives

s'installèrent à leur tour. Et le banquet commença : volailles rôties, légumes salés, fromages, pâtisseries au miel, vins capiteux ou épicés furent servis par une multitude d'esclaves qui se mouvaient avec aisance autour de nous, en un ballet bien réglé. Mon futur époux mit dans mon assiette toutes sortes de nourriture, sans écouter mes protestations. Tout avait mauvais goût... J'observai mon ancien Maître du coin de l'œil : plus gras que dans mon souvenir, le ventre enveloppé d'une large ceinture de cuir, les cheveux attachés en une courte tresse, la barbe broussailleuse, les yeux bleus pétillants. Il babillait sans cesse, ne faisant que peu de cas de mes réponses. Il s'empiffrait, engouffrant des tonnes de nourriture. Il me dégoûtait, le repas s'éternisait. J'eus soudain envie de vomir et sortis précipitamment de table, sous le regard soucieux de ma mère.

Je fis quelques pas à l'extérieur, chancelante, avant de rendre le peu que j'avais avalé. J'entendis quelqu'un s'approcher de moi ; Iris, bien sûr.

« Est-ce que ça va, Maîtresse ? C'est Dame Sulpicia qui m'envoie.

— Oui, répondis-je en m'essuyant la bouche. Dis-lui de ne pas s'inquiéter, je vais y retourner. Il me faut juste quelques instants.

— Qui est-ce pour vous ? »

Je regardai la jeune femme qui semblait avoir tout compris.

« Mon pire cauchemar... » murmurai-je.

Je respirai lentement, profondément pour museler autant que possible ma peur et mon dégoût, puis repris ma place à côté du Gouverneur Solko. Je terminai le repas dans une sorte de brouillard, comme anesthésiée. Je ne pris réellement conscience de ce qui m'arrivait qu'à l'issue de la réception, à mon retour dans ma chambre, épuisée et nauséuse. Devenir l'épouse de mon

Maître, le suivre dans les hautes Montagnes Brumeuses, vivre à nouveau à ses côtés, le voir chaque jour, partager sa couche, jouer une comédie atroce.

Il me semblait que rien n'aurait pu être pire !



Je me retournai dans mon lit, incapable de trouver le sommeil, l'angoisse palpitant dans mon ventre comme une bête assoiffée. La décision s'imposa alors à moi ! Je me levai, et, sans me changer, me glissai hors de la villa des Glycines. Je courus jusqu'aux falaises qui dominaient la mer, agitée, à l'image des sentiments qui bouillonnaient en moi. Un vent chaud soufflait en ce milieu de nuit, la lune était cachée par des nuages menaçants. Je regardai l'eau noire en contrebas pendant un instant, le cœur battant...

Je n'épouserai pas Solko, cela m'était tout simplement impossible, pas cet homme, pas après ce qu'il m'avait fait ! J'avais caressé un temps l'espoir de réussir à changer mon âme, à la rendre plus belle, à rejoindre Lilas. Mais, à la tournure des événements, je comprenais que je n'y parviendrais pas. Je ne fuyais pas, je voulais juste que cette mascarade cesse.

Je fis un pas dans le vide et tombai. Une longue chute avant la délivrance, l'impact : je sentis mon crâne éclater sous le choc, mon sang gicler, mes membres se briser. La douleur me saisit et je me retrouvai au bord de la falaise, en vie, entière. Je m'effondrai, serrai mes bras autour de moi, tentant de juguler l'affreuse souffrance qui persistait ! J'essayai de me relever, à plusieurs reprises, mais mes jambes cédaient sans cesse sous mon poids. J'y

parvins enfin et fis à nouveau un pas dans le vide : chute, impact, dislocation... Et je revins au point de départ, intacte, mais en proie à un calvaire atroce. Je recommençai : je devais mourir, c'était mon droit de renier ce pacte, cette mascarade. Je retournai encore au sommet de la falaise, souffrant le martyre, malgré l'absence de blessures. Je me laissai tomber à genoux. Le vent s'était intensifié, je sentis quelques gouttes sur ma peau.

« Je renonce ! S'il vous plaît ! Je renonce à tout ça ! Je n'y arrive pas !

— Tu ne le peux, petite louve. Ce n'est pas à toi de choisir quand paraître à nouveau devant moi. »

Je scrutai les alentours, mais la nuit était sombre et je ne distinguai personne.

« S'il vous plaît. Je ne peux pas. Laissez Livia revenir et moi, disparaître.

— Tu ne comprends pas. Tu es Louve, mais aussi Livia. Tu vas devoir continuer. »

Je la vis enfin, à côté de moi. L'Être surnaturel. Louve n'en avait pas été capable, ignorante qu'elle était des dieux et des croyances humaines, mais moi, ce soir-là, je reconnus Lakfir, la déesse qui conduisait les âmes à leur dernière demeure. Elle posa la paume de sa main sur mes cheveux, prononça quelques mots tout bas, et l'atroce douleur s'enfuit, me laissant à nouveau respirer.

« Ne recommence pas, petite louve, tu ne peux décider de mourir ! »

Elle s'estompa doucement puis disparut. La pluie se mit alors à tomber dru. Je fus trempée en quelques instants, mais je restai là, au bord de la falaise, essayant de comprendre ce que la déesse venait de me dire.

« Maîtresse ! »

Surprise, je me retournai et vis Iris à quelques mètres de moi, trempée elle aussi.

« Vous devez rentrer, Maîtresse, vous allez attraper la mort ainsi ! »

J'eus un rire sans joie : elle m'était désormais refusée, je ne risquais pas grand-chose, mais je ne voulais pas que la jeune esclave tombât malade à cause de moi. Je la rejoignis donc et l'entraînai vers la villa. Nous rentrâmes et nous fautilâmes dans ma chambre. Là, nous enlevâmes nos vêtements et Lilas entreprit de me sécher, mais je lui pris la serviette des mains et lui intimai l'ordre d'en faire autant. Nous restâmes ainsi quelques instants, frottant corps et cheveux, puis je passai une nouvelle chemise de nuit et elle fit de même.

Je m'allongeai sur le lit, les bras croisés sous ma nuque, et fixai le plafond.

« À qui parliez-vous, Maîtresse ?

— Tu ne vas pas me croire.

— Essayez tout de même.

— Ça va te paraître fou... Tu veux vraiment savoir ? »

Elle acquiesça. Je me redressai et tapotai le matelas à côté de moi.

« Alors, assieds-toi. Je vais tout te dire. »

Je lui expliquai mon histoire, incluant celle de Lilas en partie, du moins ce que j'en connaissais.

« Vous êtes donc Louve ?

— Oui, je me sens surtout Louve, mais Livia est aussi présente en moi. J'ai son savoir... Son mépris aussi.

— Non, Maîtresse, vous n'avez pas son caractère, je vous assure. »

Je lui souris et elle s'allongea sur le lit à côté de moi.

« C'est parce que je ne suis que Louve que tu fais ça ? lui demandai-je.

— Bien sûr. »

Elle se blottit contre moi, un frisson me parcourut et je la serrai dans mes bras.

« Louve. J'aime beaucoup votre nom.

— C'est le Gouverneur qui l'a choisi. »

Je ne pus m'empêcher de penser à ce combat avec la louve noire, là-bas. C'était mon premier souvenir, le premier souvenir de Louve. Avant, il n'y avait rien. Il m'avait fait affronter cet animal, pour passer le temps, j'imagine, ou me tester. Je ne savais pas me battre, j'étais jeune. J'en avais gardé de profondes cicatrices sur le bras, la gorge. Mais c'était aussi mon premier souvenir de Lilas : son regard m'avait retenue un instant, parce que c'était la seule qui me voyait vraiment, moi, la gamine que j'étais, pas une espèce de bête de foire aux dépens de laquelle on s'amusait, dont on se moquait à l'envi... J'avais alors été bien loin d'imaginer l'importance qu'elle prendrait à mes yeux.

« Il est tout de même beau », ajouta-t-elle.

Elle déposa un léger baiser sur ma joue.

« Je suis squilésiennne, vous savez ? »

Non, mais j'aurais dû m'en douter : ses cheveux dorés, ses yeux clairs...

« J'appartenais au Gouverneur Solko.

— Vraiment ?

— Oui. J'ai été vendue au Sénateur quand j'avais environ six ans, et je suis devenue l'esclave personnelle de Dame Livia quelques années plus tard. »

Elle s'arrêta un instant de parler et me regarda.

« Je m'appelais Lilas à cette époque. »

Je me redressai vivement.

« C'est Dame Livia qui a exigé que je change de nom, elle le trouvait trop proche du sien. »

Évidemment, tout Livia, ça.

« Est-ce que votre Lilas était aussi squilésiennne ? »

Je n'en savais rien, à vrai dire. Nous n'avions pas eu beaucoup de temps pour parler et j'avais été si peu curieuse. Je m'en rendais compte maintenant.

« Je ne sais pas, sans doute... »

J'avais mis tellement de temps à me faire à l'idée qu'Iris et Lilas n'étaient pas la même personne, et voilà que maintenant, le doute s'insinuait à nouveau.

« Quand on sera en terres squilésiennes avec le Gouverneur, je serai là pour vous, Maîtresse, vous le savez ?

— Tu resteras ici quand je partirai. Solko est cruel et brutal...

— Maîtresse, interrompit-elle sans façon, je suis votre esclave et ma place est à vos côtés.

— Non, tu n'es pas mon esclave, tu...

— Dans cette vie, je suis votre esclave et j'en suis heureuse », ajouta-t-elle tout bas.

Je laissai ma main caresser sa peau, j'enfouis mon visage dans son cou, fermai les yeux, savourant ce moment.

« Merci, Iris. »



Louve.

J'adorais ce mot, à la fois doux et puissant.

Son histoire était complexe, difficile à croire, en fait. Je me lovai contre elle. Ce qu'elle m'avait raconté du Gouverneur Solko était terrifiant et je comprenais sa peur, mais j'espérais être capable de l'aider de mon mieux.

Lilas. J'avais porté le nom de cette femme, là-bas, dans son autre vie. La coïncidence était vraiment étrange.

Étais-je cette même personne ? Étais-je liée à Louve ?

OceanofPDF.com

Chapitre 5 : Retour

Le Gouverneur entra dans la demeure, mais je ne pus m'empêcher de m'arrêter devant la façade de la grande maison en bois sculpté, aux toits colorés, que je connaissais trop bien. En fait, je ne l'avais pas souvent vue de l'extérieur. J'avais passé la plupart du temps dans la salle principale, ne sortant qu'en de rares occasions : quelques combats dans de petites arènes, une traque ou deux de fugitifs dans les forêts qui couvraient les flancs de la montagne, rien de plus.

Je restai ainsi figée, le cœur battant, la peur au ventre. L'angoisse me paralysait, je n'arrivais pas à faire les quelques pas qui me séparaient de la maison. Iris m'avait accompagnée dans ce voyage sans retour, c'était la seule esclave que j'avais emmenée. Elle s'arrêta derrière moi.

« Vous devez entrer, Maîtresse, je suis là, avec vous. »

Ses paroles me donnèrent enfin le courage d'entrer à mon tour dans la demeure de mon Maître. Je regardai tout de suite le large siège recouvert de fourrures qui trônait sur l'estrade au centre de la pièce ; avec appréhension, je cherchai des yeux une fille ou un garçon assis à côté, enchaîné. Mais il n'y avait personne, aucune trace sur le sol, pas même un anneau assujetti au fauteuil. J'avais, sans m'en rendre compte, retenu ma respiration pendant tout ce temps et j'inspirai enfin. Je laissai ensuite mon regard faire le tour de la grande salle : l'âtre au centre pour réchauffer l'atmosphère, les peaux de bêtes pour protéger des températures tellement rigoureuses, les torches pour éclairer la pièce aveugle, les coffres en bois pour décorer et ranger et... la poutre au fond. Les souvenirs affluèrent : la monotonie des journées, assise à ne rien faire, dévorée par le froid, la violence des mises à mort expéditives

ordonnées par le Maître, la dureté des combats qu'il organisait, la douleur des châtements qu'il m'infligeait...

Je fis encore quelques pas. J'essayai de rester calme, m'obligeant à passer outre ces atroces sensations. Je n'étais pas Louve ici et, d'ailleurs, à bien y regarder, la pièce était curieusement différente de celle que j'avais connue, non pas dans son agencement, mais dans l'atmosphère qui s'en dégageait ; une certaine quiétude, douceur même, y régnait aujourd'hui.

Solko fit un geste circulaire :

« Voici la salle d'où je gouverne ces terres, affirma-t-il fièrement. J'y rends la justice. »

Sommairement, pensai-je.

« J'y reçois les émissaires aussi. Bien sûr, cela n'a rien à voir avec la villa de vos parents, ajouta-t-il d'un air un peu déconfit devant mon manque d'enthousiasme. Le temps est froid ici, les ouvertures sont réduites au maximum. »

Il me regarda.

« Je vais vous montrer votre chambre, Dame Livia. Elle est derrière. »

Il traversa la salle et passa la porte située au fond : un petit couloir en partait et desservait trois pièces. Il pénétra dans l'une d'elles et je le suivis :

« Vos affaires y ont déjà été déposées. »

De taille modeste, elle n'était meublée que d'un grand lit, une table, un fauteuil et un coffre.

« Votre esclave pourra dormir au pied de votre couche.

— Gouverneur, comme il vous plaira, me forçai-je à lui répondre avec déférence.

— Reposez-vous, Dame Livia. Le voyage a été épuisant. »

Il ajouta sur le seuil :

« Je vous envoie Mariène. Elle s'occupe de cette demeure. »

Je fermai la porte derrière lui, soulagée d'être enfin seule, après la promiscuité engendrée par ce long voyage depuis la Gaellie. Pourtant, au cours de celui-ci, j'avais commencé à m'habituer à cet homme, à sa présence. Et, dans quelques jours, notre union serait célébrée ici, sur ses terres. Je m'allongeai sur le lit, fatiguée, repensant à tout ce qui s'était passé depuis l'annonce, depuis que j'avais compris que je ne pourrais pas y échapper.

En fait, tout s'était enchaîné très vite. Il y avait tout d'abord eu une cérémonie d'engagement qui avait fait office de mariage pour ma famille ; cette dernière ne ferait pas le voyage trop éprouvant pour la Squilésie. Puis était venu le départ pour les terres de mon Maître. J'avais donc fait mes adieux aux quelques amis présents – adieux difficiles, car je n'avais aucune idée de ce que nous partagions et je les avais abrégés de manière plutôt impolie –, au Magister Oleef et à l'entraîneur Lenko, à mon frère et mes sœurs, à mes parents... Je les avais à peine connus, mais j'avais eu du mal à les quitter, la gorge serrée, terrifiée par ce qui m'attendait. J'étais partie avec Iris et de nombreuses malles : des vêtements essentiellement, mais aussi des bijoux, des produits de toilette et de maquillage, des livres, du matériel d'écriture... La dot négociée entre mon père et Solko suivrait plus tard, je ne savais pas trop et je m'en fichais, d'ailleurs.

Le voyage avait été pénible ; nous avions cheminé sur de petits sentiers escarpés, longue caravane composée de chariots cahotant difficilement ; j'étais restée dans la voiture du Gouverneur, plus confortable que les autres, en son unique compagnie. L'angoisse m'avait étreinte lorsqu'il m'avait

proposé de monter avec lui, seule, à sa merci ; je n'avais pu refuser, j'avais pris le bras qu'il me tendait et avais grimpé dans l'habitacle couvert, le cœur battant, luttant contre mon envie de m'enfuir. Pourtant, à ma grande surprise, il avait discuté avec moi, de tout et de rien, avec amabilité malgré mon mutisme des premiers jours ; il s'était révélé gentil et prévenant lors de ce voyage, ménageant de nombreuses pauses, faisant préparer des repas chauds, distribuant des fourrures pour nous protéger du froid.

Cet homme était bien différent de celui que Louve avait connu. Iris avait, quant à elle, pris place dans un chariot avec les esclaves du Gouverneur et avait été bien traitée. Les températures s'étaient rafraîchies à mesure que nous nous étions rapprochés des Terres squilésiennes, situées en altitude, au cœur des Montagnes Brumeuses. À présent, il faisait vraiment froid, bien que ce ne fût encore que l'automne.

Les malles avaient été déposées dans la pièce et Iris commençait déjà à ranger mes affaires.

« Tu mettras de l'ordre dans tout cela plus tard, lui dis-je. Tu dois être fatiguée. Allonge-toi avec moi. »

Elle se contenta de me sourire.

« Comment allez-vous, Maîtresse ? Les souvenirs ne sont-ils pas trop pénibles ? »

Elle était devenue étonnamment clairvoyante et lisait désormais en moi comme dans un livre ouvert. Elle savait me réconforter d'un geste, d'un mot. Nous étions très proches : ce n'était pas, comme je le souhaitais ardemment, de l'amour entre nous, mais une intense complicité. C'était déjà ça.

« Ça va, lui répondis-je avec un sourire. Et toi ? »

— J’ai très peu de souvenirs de cet endroit, Maîtresse. »

On frappa alors à la porte.

« Entrez ! » dis-je d’une voix forte, ayant remis de l’ordre dans ma tenue et ma coiffure.

Une femme entra, assez âgée, les cheveux blancs attachés en un chignon strict. Elle avait un visage fin avec de hautes pommettes et des yeux d’un bleu intense comme tous les habitants ou presque de ces terres.

« Je suis Sestane, Dame. Souhaitez-vous un bain ?

— Oh ! Oui, si cela est possible. »

Elle me regarda d’un air las.

« Cela est évidemment possible, sinon je ne vous l’aurais pas proposé. Suivez-moi ! »

Sestane ne semblait pas commode et Livia n’aurait probablement pas toléré cette remarque. Je n’osai pour ma part rien dire, je savais que mon comportement n’était pas celui d’une patricienne gaelle, mais il m’était difficile de m’imposer. Elle nous conduisit dans un bâtiment extérieur, et je reconnus immédiatement les bains où Lilas m’emmenait trois fois par jour. La femme nous y laissa, nous expliquant que l’eau venait d’être chauffée pour moi.

Quand j’étais Louve, elle était toujours froide, voire glacée. Mais aujourd’hui, une épaisse couche de vapeur flottait au-dessus du bassin, envahissait la pièce. Je glissai un pied dedans : température idéale. Je regardai Iris, souriante.

« Quand j’étais esclave auprès du Gouverneur, tu... Lilas m’emmenait souvent ici, pour me laver, me soigner... »

Je la repoussai contre le mur, mon visage tout près du sien.

« On s'est souvent embrassées ici. »

En écho, mes lèvres écrasèrent les siennes. Iris accepta mon baiser, mais repoussa mes mains qui couraient sur sa peau, descendaient sur son ventre. Elle se dégagea.

« J'espère être votre amie, Maîtresse. Mais je ne veux pas être votre amante. Je suis... désolée. »

Je me redressai trop vite.

« Bien sûr. »

Je me retournai, enlevai mes vêtements à la hâte et me glissai dans l'eau tiède, laissant mon corps se réchauffer lentement et mon esprit accepter son refus.

« Je vous ai blessée, Maîtresse, je le vois.

— Mais non. »

Je me forçai à lui sourire.

« Ce bain est délicieux. Je vais y rester un peu pour... »

Je ne pus finir ma phrase alors que les larmes me montaient aux yeux. Je baissai la tête, attendant qu'elle sortît. J'avais eu l'espoir de parvenir à me faire aimer d'Iris. C'était pour cela que je ne m'étais pas enfuie au cours du voyage, malgré de nombreuses occasions, pour cela que j'étais ici... Jamais elle ne m'aurait suivie, et je ne serais jamais partie sans elle. Mais il semblait bien que cet espoir fût vain.

Je me demandai soudain si Lilas avait jamais eu des sentiments pour moi, là-bas, dans cette autre vie qui semblait déjà si lointaine. Peut-être n'avais-je fait qu'imaginer cet amour...

Cette pensée me terrifia.



Quand la jeune esclave revint, j'étais toujours dans le bain. Elle trempa son bras dans l'eau.

« Maîtresse ! Elle est froide ! »

Je m'en fichais bien, je n'avais pas envie d'aller parader avec Solko. Il le fallait pourtant. Je sortis donc du bassin et Iris commença à me frictionner avec une large serviette, mais je la lui pris des mains pour m'essuyer seule.

« Vous êtes fâchée.

— Non, fatiguée, c'est tout. Je ne serai jamais fâchée contre toi, tu le sais, non ? »

Sans me répondre, elle déposa sur mes épaules une lourde fourrure.

« C'est Sestane qui me l'a donnée. »

Elle s'interrompit un instant avant de poursuivre :

« Elle s'est souvenue de moi, quand j'étais petite, de mon véritable nom. Elle m'a dit que ma mère était morte, il y a quelque temps déjà. Une maladie de la poitrine, courante ici, avec ce froid.

— Je suis désolée pour toi, Iris.

— Je ne pensais pas la revoir, de toute façon. »

Elle ménagea un silence.

« Je crois que Sestane ne vous aime pas.

— Et qu'est-ce qu'elle me reproche ? Je viens juste d'arriver.

— L'arrogance bien connue des Gaels. Et elle n'a pas apprécié que vous ayez changé mon nom. »

Je la regardai.

« Moi, je n'aurais jamais changé ton nom. »

Je repris la fourrure et la déposai sur son dos.

« Et tu lui en demanderas une autre, il m'en faut bien deux », terminai-je avec un petit clin d'œil.



Solko m'avait conviée à sa table pour le souper. Je passai une des robes les plus chaudes que j'avais emportées, mais, malgré cela, je grelottais encore ! Je me demandai comment j'avais pu supporter de rester nue par cette température. L'habitude sans doute...

J'entrai dans la vaste pièce où le repas allait être servi. En me voyant, Solko vint à ma rencontre.

« Dame Livia ! »

Il me dévora des yeux.

« Vous êtes vraiment magnifique. Je vais vous présenter », ajouta-t-il.

Il désigna un homme qui avait des traits assez proches des siens.

« Voici, Jenlok, mon frère... »

Celui-ci fit une petite révérence moqueuse, la mienne fut bien plus cérémonieuse.

« ... et Loenia, son épouse.

— Enchantée de vous rencontrer, Dame Livia.

— Moi de même, Dame Loenia. »

Elle esquaissa un fléchissement de genoux, un peu gauche et plutôt comique.

« Et voici Svihlde, ma nièce, la fille de ma défunte sœur. Elle vit désormais ici avec moi. »

Elle s'inclina avec un sourire et j'en fis de même. Elle ne devait pas avoir plus d'une quinzaine d'années. Blonde comme son oncle, potelée, aux yeux de chat, elle portait une robe, patchwork de différentes pièces de fourrure grise, assemblées avec goût.

Nous prîmes place autour de la table et une esclave nous servit plusieurs plats fumants.

Les souvenirs de Louve, dans cette pièce, me submergèrent un instant. Le froid, la peur, la faim. La plupart du temps, le Maître se contentait de me jeter un peu de nourriture au cours de ses repas. C'était tout ce à quoi j'avais droit pour la journée. Heureusement que Lilas m'apportait en cachette du pain ou du fromage subtilisé par-ci par-là.

Ici, il lançait régulièrement des morceaux de viande à quatre grands chiens courants qui se précipitaient dessus, se disputant parfois entre eux. Cela fit rire ma voisine, Svihlde :

« On dirait qu'ils n'ont rien mangé depuis des jours !

— Ils ont été nourris ? demandai-je, étonnée.

— Bien sûr, ils ont eu leur pâtée, me répondit-elle comme si cela allait de soi. Mais ce sont des goinfres ! »

L'un d'eux posa sa tête sur les genoux de la jeune fille qui sourit. Elle lui donna une partie de son assiette, j'en fus stupéfaite. Il engloutit le fromage. Elle le flatta et il lui lécha la main en retour, espérant sans doute un peu plus encore. Ils étaient mieux traités que je ne l'avais été. Tout était si différent !

Le repas fut chaleureux, les mets succulents, ce que je m'empressai de dire.

« La cuisine ne ressemble en rien à celle de Gaellie pourtant, dit Jenlok.

— Vous avez raison, admis-je, elle n'en est pas moins délicieuse.

— Je croyais que les patriciens gael's n'appréciaient que ce qui venait de chez eux. »

Je fus troublée par ses propos peu diplomates. D'ailleurs, Solko intervint rapidement.

« Jenlok, voyons... Tu pourrais épargner tes taquineries de mauvais goût à ma future épouse. Elle n'a pas encore le plaisir de te connaître. »

L'homme ouvrit la bouche pour répondre, mais le Gouverneur lui intima le silence d'un geste péremptoire. Jenlok se tut, et s'assombrit, visiblement vexé par l'attitude de son frère. Il ne prononça plus un mot de tout le repas, qui se termina d'ailleurs tôt, nous étions fatigués de notre voyage.



Je retrouvai Iris dans la chambre. Elle me prépara comme à l'accoutumée pour la nuit, me démaquillant et brossant mes cheveux avec application.

« Maîtresse ? »

Il n'y avait pas de miroir dans cette chambre, je me retournai donc pour la regarder.

« Ce n'est pas moi que vous aimez, Maîtresse, c'est Lilas. Je ne suis pas votre Lilas et vous n'êtes plus Louve.

— Oui, Iris, je sais. Mais te voir ainsi dans les bains. Je... tu es si semblable à elle. Excuse-moi ! »

Je lui pris la main doucement, mais la jeune femme la dégagea et se remit au travail.

« Mais, je t'aimerai toujours Lilas... Iris, toujours ! Je suis à toi, à jamais. Si un jour, tes sentiments...

— Je ne peux pas ! Vous devriez le comprendre, m'interrompit-elle brusquement.

— Mais il n'y a pas à vouloir ou à pouvoir, c'est comme ça, on ne choisit pas !

— Voyons, Maîtresse ! Vous êtes une patricienne gaelle, je suis votre esclave, c'est tout à fait impossible entre nous !

— Alors j'ai le droit d'abuser de toi, mais pas de t'aimer, c'est ça ?

— En fait, c'est plutôt moi qui ne peux pas vous aimer. Si vous ne le savez pas, Dame Livia le sait.

— Mais je me fiche bien de Dame Livia ! m'écriai-je, un peu trop fort.

— Pas moi, Maîtresse. »

Elle s'interrompt un instant avant de poursuivre.

« Vous m'avez dit que la déesse vous avait donné une seconde chance pour changer votre destin. Après, vous partirez, et Dame Livia reprendra sa place dans son corps. Et moi ? Vous aurez disparu. Je devrai tout oublier, rester avec Dame Livia, alors que j'aurai sous les yeux l'image de la seule femme qui m'aura aimée, que j'aurai aimée. »

Elle fit le tour pour me regarder.

« Je n'aime pas Dame Livia, elle... »

Des sanglots secouèrent sa voix et l'empêchèrent de poursuivre. J'avais enfin compris, j'étais toujours aussi lente. Je l'enlaçai tendrement.

« Excuse-moi, je n'ai pensé qu'à moi. »

Avais-je jamais réfléchi à tout ça du point de vue d'Iris ? Non, bien sûr.

« J'ai compris, n'aie crainte Iris, j'ai compris », répétais-je comme pour me convaincre moi-même.

« Je resterai ton amie, seulement ton amie, lui dis-je doucement à l'oreille. Même si ça me fait un mal de chien », terminai-je mentalement.

Elle avait raison, il ne fallait pas, et j'étais heureuse qu'elle m'ait expliqué pourquoi elle ne voulait pas m'aimer. Étrange sensation en vérité.



J'avais donné mon lourd édredon à Iris qui devait dormir par terre, avec pour tout confort une fourrure posée sur le sol dur et froid. Les

couvertures qui restaient n'étaient pas suffisantes et j'eus du mal à trouver le sommeil. Sur ma couche, les yeux grand ouverts, je ne pus m'empêcher de repenser à ma vie en tant que Louve, ici, dans cette même demeure. Heureusement, la fatigue aidant, je finis tout de même par sombrer. Les souvenirs revinrent alors à la charge, et se transformèrent en cauchemars atroces. Je me réveillai en hurlant, en sueur malgré le froid. Iris était assise sur le bord du lit, à côté de moi.

« Maîtresse, vous avez fait un mauvais rêve.

— Oui, répondis-je le souffle court, des frissons parcourant ma peau moite. Rien de plus.

— Je peux...

— Non, l'interrompis-je, recouche-toi. Je vais faire un tour, ça va me faire du bien. »

Je fis quelques pas jusqu'à la grande salle, vide et sombre, pour tenter de reprendre mes esprits. Je respirai lentement, profondément. Bien vite, l'effet des cauchemars se dissipant, je commençai à trembler de froid. Je revins donc rapidement vers la chambre et trouvai Iris dans le couloir, une lourde fourrure à la main. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour me la poser sur les épaules et nos visages se retrouvèrent tout proches. Je sentis son parfum, sa respiration douce, je vis ses yeux verts pétiller, malgré la pénombre. Et, soudain, sans prévenir, elle m'embrassa, puis se recula tout de suite après, avec un air de gamine prise sur le fait. Je passai ma langue sur mes lèvres pour la goûter.

Mon cœur s'était accéléré. Je ne savais que faire. Je mourais d'envie de l'enlacer à mon tour, mais elle venait de m'expliquer qu'elle ne voulait pas de mon amour. Je n'eus pas le loisir de réfléchir davantage, car elle me donna un

second baiser, plus long, plus profond. Elle me prit ensuite la main et m'entraîna vers la chambre dont elle referma la porte à clé. Elle y avait allumé une bougie qui diffusait une faible lueur. La jeune esclave enleva, malgré le froid, sa chemise de nuit et délaça le col de la mienne qu'elle fit glisser lentement sur mes épaules. Elle la laissa tomber au sol.

Je la fixai, ne pouvant détacher mes yeux de son corps parfait qui se découpait dans la pénombre, silhouette noire sur fond doré. J'admirai le galbe de sa poitrine, la rondeur de ses fesses, la ligne de son ventre...

Mes mains effleurèrent sa peau douce et lui demandai :

« Tu es sûre de vouloir faire ça avec moi ? »

— Tu as raison, Louve, on ne peut aller contre ses sentiments.

— Louve ? C'est la première fois que...

— C'est toi, Louve, que j'aime... J'ai décidé de profiter de ma chance, de toi, tant que tu seras là, avec moi, à la place de Dame Livia. Demain est un autre jour », conclut-elle en m'embrassant à pleine bouche.

J'en avais rêvé si longtemps, je n'avais même fait que ça. Louve connaissait le sexe avec les hommes, mais pas le plaisir. En réalité, je n'avais jamais fait l'amour, cet acte librement consenti entre deux partenaires, je n'avais jamais été avec une femme non plus. J'attendais tant de ce moment, je le voulais tellement parfait que l'angoisse me fit perdre mes moyens, mon assurance. Et si... et si je n'arrivais pas à l'aimer ?

Je restai ainsi devant Iris, les bras ballants, incapable de faire quoi que ce soit. Elle prit alors l'initiative. Avec un petit sourire coquin, elle me repoussa sur le lit et je m'y affalai. Elle grimpa dessus et se mit à califourchon sur moi, dominatrice. Elle posa ses mains de part et d'autre de mon visage, se pencha.

Ses seins me frôlèrent, glissèrent sur ma peau. Une onde de plaisir me parcourut. Je sentis le velours des lèvres de mon amante m'effleurer, je m'enivrai de son parfum, de son odeur sucrée, j'entendis son cœur battre trop vite, tout contre le mien.

Les choses devinrent alors simples, évidentes, naturelles. Je voulus la renverser sur le lit, mais elle résista et continua à l'envi ses caresses. Je ne pus retenir un cri rauque. Elle m'avait rendue dépendante, fébrile, esclave de ses courbes, de ses doigts, de sa bouche... Je savourai cette étreinte délicieuse.

« J'avais rêvé de ce moment si souvent », murmurai-je.

Nous étions enlacées, nos respirations à l'unisson, collées l'une à l'autre.

« Merci Lilas, merci pour ce cadeau.

— Tout le plaisir était pour moi, me répondit-elle. Appelle-moi Iris, je préfère.

— Évidemment, pardon.

— Cessez de vous excuser, Maîtresse, vous avez mieux à faire ! » me reprit-elle sur un ton faussement sévère.

J'éclatai de rire, mais elle me fit taire en posant son index sur mes lèvres ; je faisais trop de bruit dans la maison silencieuse. J'attrapai son doigt, l'embrassai, puis laissai ma bouche se refermer autour. Elle frissonna à ce contact. Je cherchai son regard du mien, le trouvai, le retins prisonnier. J'avais tellement envie d'elle, une envie si forte que je dus me contrôler pour ne pas aller trop vite, pour rester douce. Je n'étais pas douce, Louve n'était pas douce. J'avais été élevée dans la brutalité, la bestialité même, et tout en moi respirait cette façon d'être. Livia non plus, je le savais intimement.

Pourtant, je voulais donner du plaisir à Lilas, Iris, quel que soit son nom, la combler, l'aimer de toute mon âme, être à son écoute, à l'écoute de ses réactions et ne surtout pas lui faire mal.

J'embrassai alors délicatement chaque zone de son corps, faisant de mon mieux pour faire monter lentement son désir. Je la sentis se cambrer, tressaillir sous mes caresses, mon regard toujours plongé dans le sien.

Elle était dangereuse. Avec elle, j'oubliais tout, mes vies, mes fêlures, mes souffrances, mon avenir chaotique... Elle sourit, attrapa mes lèvres d'un baiser et je perdis le contact avec ses yeux. Elle était plus que belle, magnifique, sublime.

Je la pris dans mes bras, tendrement, comme pour la bercer. Elle s'offrit à moi, sans retenue, sans crainte, jusqu'à la délivrance.

Encore tremblante, elle m'embrassa et je m'allongeai près d'elle.

« Je ne m'étais pas attendue à ça ! »

Nouveau baiser passionné.

« Je n'aurais pas dû attendre si longtemps avant de suivre mes envies. »

Comblée, j'attrapai l'édredon et nous en couvris : maintenant que l'excitation retombait, le froid s'insinuait en nous et nous nous pelotonnâmes dessous, Iris blottie dans mes bras.

Je passai une bonne partie de la nuit à la regarder, incapable de dormir, un sourire béat sur les lèvres. Je n'avais jamais été aussi heureuse, aussi bien... et ce dans la maison même de mon Maître. J'avais du mal à faire le tri dans tous ces sentiments contradictoires.



La nuit fut douce, si douce. Pourtant, au matin, mon bonheur s'estompa un peu et la peur, cette compagne affectueuse, revint me tarauder. Peur des autres et de leur regard, de leur jugement, peur d'être surprise avec Iris ou de faire un faux pas. En Gaellie, forniquer avec ses esclaves était tout à fait fréquent, voire obligatoire, tout comme avoir des amants du même sexe... pour un homme. Les choses étaient bien différentes pour une femme !

Et ici, en Squilésie, je ne savais pas ce qui était toléré, ce qui ne l'était pas. Il était donc évident que nous devions être très prudentes.

Quand Iris se réveilla, elle m'enlaça et m'embrassa, dissipant immédiatement mes peurs. Elle avait ce pouvoir-là ! Lorsqu'elle me prépara pour la journée, je ne pus m'empêcher de la caresser, de la chatouiller, de chercher sans cesse ses lèvres des miennes, rendant son travail difficile.

« Louve ! S'il te plaît ! » finit-elle par s'énerver. Cela me fit sourire, mais je la laissai terminer tranquillement. Iris se surpassa et parvint à faire de moi une authentique patricienne gaelle, khôl autour des yeux, coiffure alambiquée, parfum ambré. La jeune esclave dut ensuite partir, car Sestane avait bien des tâches à lui confier.

J'étais sur un petit nuage quand je rejoignis le Gouverneur Solko, dans la salle, tôt le matin.

« Vous êtes superbe, Dame Livia.

— Merci, Gouverneur Solko.

— Avez-vous bien dormi ?

— Merveilleusement, oui, merci », répondis-je avec un grand sourire.

J'étais totalement incapable de l'effacer de mon visage.

« Le mariage est dans une semaine, Dame. Sestane vous aidera à vous y préparer. Elle vous expliquera aussi comment vous occuper de cette demeure, quand vous serez mon épouse. »

Je hochai la tête, redescendant brusquement sur terre.

« Pourrai-je... Accepteriez-vous de me rendre un service ? C'est une tâche un peu délicate.

— Bien sûr, si je le peux.

— Je le crois, oui. Voilà. Il s'agit de ma nièce. Elle a presque votre âge, je pense qu'elle vous écoutera plus que moi. Elle a une vision très... romantique de la vie, vous voyez ? Elle refuse d'épouser tous les partis que je lui présente. Elle veut être amoureuse pour se marier !

— Vous ne pouvez l'en blâmer, Gouverneur.

— Oui, bien sûr, mais c'est ma seule héritière pour l'instant – allusion probable à mon rôle –, elle ne peut faire comme elle l'entend. Parlez-lui, expliquez-lui. Elle vous écoutera.

— Je vais essayer.

— Vous n'avez pas fait ce que vous désiriez, ajouta-t-il en me regardant.

— J'ai obéi à mon père.

— C'est cela. Dites-le-lui. »



Svihlde était une gamine. Nous avions presque le même âge, mais elle vivait dans un monde à elle, peuplé des héros des livres qu'elle dévorait et de créatures majestueuses et fantastiques...

« Avez-vous lu Les aventures de Parmindrol, le héros malheureux ? »

Je pris le rouleau qu'elle me tendait et parcourus les premières lignes qui me plurent tout de suite. Je ne connaissais évidemment pas, mais Dame Livia avait-elle lu ce livre ? Peut-être, même si je ne la pensais pas très intéressée par ces âneries romantiques.

« Non. »

Ma réponse laconique sembla décevoir la jeune femme, mais j'avais envie de m'acquitter de cette tâche rapidement, je n'aimais pas beaucoup ce rôle.

« Dommage, soupira-telle. C'est mon oncle qui vous envoie, c'est ça ?

— Oui. »

Elle tourna un regard terne vers moi.

« Je me disais bien aussi que quelqu'un comme vous ne pouvait s'intéresser à quelqu'un comme moi. »

Je fronçai un peu les sourcils. Que voulait-elle dire ?

« Il m'a demandé de...

— ... me faire la leçon », me coupa-t-elle impoliment, avant de mettre la main sur sa bouche et de bafouiller des excuses pour sa grossièreté.

Elle avait un comportement étrange.

« Pardon. Mon oncle me dit de réfléchir avant de parler. »

La phrase que Lilas me serinait. Je souris et ne pus m'empêcher de penser à Iris, pensées plutôt osées en fait. Les yeux bleus de Svihlde pétillèrent un instant, avant de se ternir à nouveau.

« Je vous écoute, Dame Livia », dit-elle en s'asseyant sagement sur un fauteuil.

J'en fis de même, en face d'elle.

« Votre oncle aimerait que vous compreniez que la vie n'est pas toujours comme on le souhaite.

— Oui, j'ai des devoirs, je sais. J'imagine que, vous non plus, vous n'avez pas fait ce que vous vouliez, n'est-ce pas ?

— J'ai obéi à mon père.

— Bien sûr. Vous lui direz que je ferai ce qu'il désire. »

Je me levai, étonnée de l'avoir convaincue si vite, n'ayant rien à ajouter, mais Svihlde m'arrêta.

« S'il vous plaît ! Restez un peu avec moi, je suis si seule ici. Mon oncle est gentil, mais je ne peux évidemment pas parler de tout avec lui, et je n'ai personne d'autre à qui me confier. »

Je sus immédiatement que c'était faux, qu'il y avait une autre personne, une personne qui comptait beaucoup pour elle, mais qu'elle n'avait sans doute pas le droit de voir, un garçon du village peut-être. Je me rassis.

« Si vous le souhaitez, Svihlde. »

La jeune fille était un petit moulin à paroles ; pourtant, elle ne me dit rien pendant quelques secondes, silence un peu embarrassant que je rompis :

« Que vouliez-vous dire tout à l'heure par “Quelqu'un comme vous ne peut pas s'intéresser à quelqu'un comme moi” ? Qu'est-ce que c'est,

quelqu'un comme moi ?

— J'ai entendu tant de choses sur vous avant votre arrivée ! Vous êtes une Dame, une véritable patricienne gaelle, je n'en avais jamais rencontré. Et puis, on m'avait vanté votre beauté. Vous êtes tout à fait éblouissante et vos tatouages sont impressionnants, j'aime beaucoup !

— Tous les Gaels en portent.

— Oui, c'est ce que j'ai compris. On m'a aussi dit que vous êtes une athlète. »

Je haussai les épaules. J'avais apprécié les après-midi d'entraînement avec Lenko, mais pas les Jeux Tridiens qui n'étaient qu'affaire d'ego et de politique ! Et je n'avais toujours pas digéré ma défaite.

« Vous êtes modeste. C'est plutôt rare chez les Gaels », ajouta-t-elle, avant de s'apercevoir à quel point elle venait d'être désobligeante.

Elle rougit et s'empêtra dans ses excuses. C'était la deuxième fois que les gaelles étaient ainsi critiqués ! Je mis fin à son calvaire en lui souriant.

« Je ne vous en veux pas d'être honnête, Svihlde. J'aimerais juste comprendre. Le frère du Gouverneur a dit quelque chose de semblable sur les miens. Pourquoi ?

— Oh ! Vous êtes un grand peuple, vous réglez sur un large territoire, les Terres libres n'ont plus de libres que le nom depuis que vous les avez annexées... pour leur bien, évidemment. Votre culture rayonne tout autour de la Mer Intime. Vous êtes très puissants, et vous le savez ! Ça vous rend un peu... arrogants, sans vous offenser, Dame, ajouta-t-elle très vite.

— Aucune offense. »

Arrogants. Tout était dit.

Je comprenais mieux l'attitude de Livia, élevée dans cette culture.

« Vous avez laissé quelqu'un en Gaellie ? me demanda-t-elle soudain.

— Non. »

« Je l'ai emmenée avec moi », terminai-je mentalement.

« Vous m'avez menti. »

La jeune fille blonde sursauta et secoua la tête.

« Non, Dame. Jamais je ne vous mentirais ! »

Je lui souris et effleurai sa main.

« Vous n'êtes pas seule, ici. Je suis là, pour vous, si vous le désirez. »

Elle s'accrocha alors à mon cou, comme une gamine.

« Merci ! »

Pourquoi ne lui avais-je pas dit que je savais qu'il y avait quelqu'un qui comptait beaucoup pour elle ? J'avais mes secrets, je préférais lui laisser les siens.

« Accepteriez-vous de me prêter un de vos livres ? J'aimerais... »

Je ne m'étais pas attendue à sa réaction. Elle déballa une bonne partie de ses rouleaux et entreprit de m'expliquer les grandes lignes des histoires, décrivant les personnages principaux, les situations, les enjeux, les créatures ou les dieux présents... Cela prit un temps fou, mais sembla lui faire tant plaisir. Je repartis la tête pleine de ces héros et créatures fabuleuses, les bras chargés de romans. Je me demandais si je parviendrais à tout lire.

Je fus ensuite accaparée par Sestane qui vint me chercher dans ma chambre, un pli sévère à la bouche.

« Dame Livia ? Vous avez de nombreuses obligations, si vous voulez bien me suivre. »

Ce n'était pas une invitation, mais bien un ordre, accompagné d'une remontrance. J'obtempérai en silence.

Ce fut d'abord ma garde-robe qui nous préoccupa. Enfin... qui aurait dû me préoccuper, car mon esprit n'arrêtait pas de vagabonder, passant des lèvres d'Iris à ses yeux, du parfum d'Iris à sa peau douce, des cheveux dorés d'Iris à sa toison intime... Je dus me morigéner intérieurement pour reporter mon attention sur les tissus posés sur la table devant moi. Tout ce que j'avais apporté de Gaellie était bien trop léger pour le temps froid des hautes Montagnes Brumeuses, et il me fallait de nouveaux vêtements, chauds. Lorsque j'eus fait mon choix parmi les étoffes de qualités et de couleurs différentes, deux couturières prirent mes mesures pour me confectionner toute une série de robes et de manteaux, dont celle que je porterais pour la cérémonie. Cette robe serait bleu pâle, agrémentée de fourrure rare de zibeline blanche, hors de prix : rien n'était trop beau pour le mariage du Gouverneur.

Je dus ensuite m'occuper du banquet : une cinquantaine de personnes y étaient invitées, mais tous les habitants du village de Riogue, tout proche, seraient aussi associés aux festivités. « Tout le monde ?

— Oui, Dame », répondit Sestane.

La vieille femme grimaça, sans doute pensait-elle que ce commentaire était typique d'une patricienne gaelle. En fait, durant toutes les années où j'étais restée prisonnière de mon Maître, je n'avais jamais remarqué de quelconques villageois lors des nombreuses soirées du Gouverneur,. C'était bien cela qui m'étonnait !

La tâche qui m'incombait me plut énormément : je devais goûter les plats pour choisir mes préférés et éliminer les autres. Les cuisiniers s'affairaient depuis déjà plusieurs semaines et les mets proposés étaient tous fabuleux. J'eus beaucoup de mal à me décider.

Enfin, Sestane me demanda ce que je souhaitais faire pour les esclaves. Avais-je l'intention de les faire profiter des festivités ? Je la regardai. Sestane était une femme libre, je n'arrivais pas à savoir ce qu'elle pensait. Je tentai de garder une voix neutre pour lui répondre ; leur sort était un sujet qui me touchait beaucoup trop.

« Je... »

Je déglutis difficilement.

« J'aimerais que ce soit un jour de fête pour tous, y compris pour les esclaves.

— Que souhaitez-vous exactement ? me demanda-t-elle assez sèchement.

— Je... Le Gouverneur...

— Vous laissez entièrement libre de faire comme vous l'entendez, de gérer cette demeure comme vous le désirez, Dame.

— Bien. »

Je m'éclaircis la voix et repris :

« Ils prépareront le banquet, serviront les invités, s'occuperont de distribuer les plats aux villageois. Enfin, comme d'habitude. »

Je vis Sestane se lever.

« Asseyez-vous, je n'ai pas fini ! »

Elle me regarda, étonnée par mon ton et se rassit avec lenteur.

« Vous ferez en sorte qu'ils aient également un repas amélioré. »

Je réfléchissais le plus vite possible : qu'est-ce qui m'aurait fait plaisir, il y avait encore peu, qu'est-ce qui aurait fait plaisir à Louve ? Manger, boire, dormir... Des choses très simples en fait.

« Du temps pour faire le rangement, le lendemain », rajoutai-je.

Elle haussa un sourcil réprobateur, mais je poursuivis :

« Je veux qu'ils puissent se reposer après la réception.

— Mais, Dame, ce sont des esclaves, ils...

— Des êtres humains, oui. Ils travailleront puis se reposeront.

— C'est impossible ! La salle principale ne peut être en désordre quand le Gouverneur y retournera.

— Je lui expliquerai, n'ayez crainte. »

Sa bouche se pinça, trahissant sa contrariété, mais elle n'ajouta rien.

« Puis-je, Dame Livia ? » me demanda-t-elle trop cérémonieusement.

Je hochai la tête pour l'autoriser à partir. Je n'avais pas eu d'autres idées sur le coup, mais j'avais la ferme intention de rendre la vie des esclaves un peu plus... agréable n'était pas le mot qui convenait évidemment, juste un peu moins dure.



Je fus plus que contente de retrouver le calme de ma chambre après un repas animé essentiellement par Svihlde qui n'avait pas arrêté de

jacasser, de rire... Solko avait semblé heureux de la voir se comporter ainsi, moi aussi d'ailleurs. Jenlok et son épouse avaient, quant à eux, regagné, dans la matinée, leur demeure, peu éloignée.

Iris m'attendait, et, seules dans la petite pièce, nous ne parlâmes pas. Je l'enlaçai, la serrai fort sur mon cœur qui battait la chamade. J'avais pensé à elle toute la journée, j'avais tellement envie d'elle ! Je l'embrassai avec passion.

« Eh ! Doucement, Louve ! finit-elle par me dire en me repoussant, hors d'haleine. Laisse-moi respirer quand même. »

La pause que je lui accordai fut courte. Je passai à nouveau mes bras par-dessus ses épaules, l'enveloppai tendrement, glissai ma main dans ses cheveux...

Nous ne dormîmes pas. Malgré la température, la nuit fut torride. Nous mélangeâmes nos corps, nos doigts, nos langues, cherchant toutes deux le plaisir de l'autre. J'eus peur de me consumer entièrement sur ce lit, tant les caresses d'Iris furent merveilleuses.



« *Tu as peur ?*

— De quoi ?

— Du mariage.

— Non !

— Tu es courageuse.

— Non ! »

J'étais allongée tout contre Louve qui me tenait dans ses bras. J'aimais être ainsi blottie contre elle : sa chaleur repoussait un peu le froid terrible des hautes Montagnes Brumeuses.

C'était notre troisième nuit. Je les comptais en fait. Combien en aurions-nous avant qu'elle ne soit rappelée par la déesse ?

Dame Livia... Louve tourna son visage vers moi.

« Non, Iris, bien au contraire. J'ai toujours fait ce qu'on exigeait de moi, toujours. »

Elle resserra son étreinte.

« Là, si j'étais courageuse, tu vois... j'irais tout expliquer au Gouverneur et je refuserais de me marier avec lui.

— Je n'appellerais pas ça du courage, moi, mais du suicide. »

Elle continua sans faire cas de mon intervention.

« Nous partirions ensemble. Plus de Maître et d'esclave, juste nous deux. Tu serais d'accord ?

— Oui.

— On s'installerait dans une petite maison, on cultiverait un jardin, on... »

Soudain, sa voix se brisa et des larmes coulèrent sur ses joues.

« Mais... je ne suis qu'en sursis ici.

— Ne sois pas triste, tu vas rejoindre Lilas après.

— Oui, peut-être.

— Pourquoi peut-être ? C'est sûr, tu agis bien ! »

Elle secoua la tête.

« J'ai été égoïste envers toi. Tu avais raison. Dans peu de temps, je te quitterai, je t'abandonnerai. Je n'avais pas le droit de te demander ça.

— Non. »

Elle voulut s'éloigner de moi, mais je la retins.

« Non, tu n'en avais pas le droit, c'est vrai, mais moi, j'ai le droit d'écouter mes sentiments pour toi. C'est ma décision, Louve, la mienne ! »

Je pris son visage dans mes mains et l'embrassai. Elle se serra tout contre moi, effleura ma peau du bout des doigts, contact doux et tendre. Elle caressa mon ventre, s'insinua entre mes cuisses, et je me cambrai lorsqu'elle me pénétra, intimement, profondément. Elle sut me guider jusqu'au plaisir, celui qui fait tout oublier, puis je l'étreignis à mon tour, dans une sorte d'urgence brutale et passionnée. Tout cela durerait si peu de temps.



Les jours qui suivirent se ressemblèrent beaucoup et furent bien occupés. Iris devait travailler avec les autres esclaves de la maison du Gouverneur à la préparation de la réception pour le mariage ainsi qu'aux tâches ménagères habituelles ; Sestane ne lui laissait guère de temps. Je dus quant à moi subir la vieille femme et ses remarques parfois désobligeantes, lors de l'organisation des festivités. Svihlde me harcelait pour savoir si j'avais aimé ses livres – je n'en avais pas commencé un seul, j'avais mieux à faire le soir ! Je ne voyais le Gouverneur qu'au souper.

Mais les nuits... Les nuits étaient à nous. Elles étaient... Aucun mot n'est assez fort pour décrire ce que je ressentais durant nos étreintes. Je les

attendais avec impatience, j'en rêvais dans la journée. Nuit après nuit, ma dépendance augmentait, devenant infernale, excessive, mais tellement jouissive !



Et puis, un soir, quelques jours avant le mariage, alors que j'allais me retirer après le repas, impatiente de retrouver Iris après une journée complète sans elle, le Gouverneur me demanda de rester un instant avec lui.

Je le suivis de mauvaise grâce dans sa chambre, bien plus vaste que celle que j'occupais de manière provisoire. Cette pensée me fit l'effet d'une douche froide. Dans quelques jours, je quitterais Iris pour passer mes nuits avec lui, partager sa couche.

Quelques sièges étaient disposés autour d'une table ronde. Il s'assit sur l'un d'eux et me fit signe de prendre place en face de lui.

« J'espère que vous vous sentez bien ici, Dame Livia, commença-t-il lentement.

— Oui, Gouverneur, merci.

— Je... Je voulais vous dire que... »

Il s'interrompit.

« C'est tellement difficile ! J'ai perdu ma femme il y a maintenant trois ans. Je l'aimais tant, je l'adorais. Elle a fait de moi l'homme que je suis aujourd'hui. Sans elle, tout aurait pu être bien différent. »

Sans aucun doute ! Je ne lui avais jamais connu d'épouse.

« Je sais que cette situation est pénible pour vous. Vous marier avec quelqu'un de mon âge, venir en Squilésie, quitter votre famille, vos amis, votre pays... Je comprends parfaitement. Mais cette union est pour moi une façon de renforcer mes liens avec votre père, le Sénateur, et par là même avec la Gaellie. Et puis... Ma femme et moi n'avons jamais eu d'enfants et j'aimerais vraiment... »

Je voyais bien ce qu'il voulait dire. Mais je craignais de ne pas en être capable, pas avec lui tout du moins. Lorsque j'étais son esclave, il avait souvent abusé de moi, sans précaution aucune, et je n'étais jamais tombée enceinte. Il me prit la main tendrement.

« Je souhaitais vous donner ça, me dit-il en me tendant un joli médaillon. Il appartenait à ma femme, la douce Nalla. »

Il se leva pour me le passer autour du cou. Je regardai le bijou, le saisis entre mes doigts.

« Merci Gouverneur.

— Pourriez-vous m'appeler par mon nom, Dame Livia ?

— Bien sûr, Gouverneur... Pardon, Solko. »

Ma voix n'était pas très assurée, malgré tous mes efforts.

« Tout ira bien. Je veux que vous soyez heureuse ici, dans ma demeure, Dame Livia. »

Quelle ironie ! Cet homme, qui m'avait traitée pire qu'un chien, souhaitait mon bonheur dans cette nouvelle vie. Je ne savais pas si je devais en rire ou en pleurer. Je le quittai et m'empressai de rejoindre Iris dans notre chambre. Je la pris dans mes bras, essayant de ne pas penser aux lendemains.



« **Dame Livia ?** »

Je relevai la tête du document que Sestane m'avait demandé de vérifier. Svihlde se trouvait devant moi, ses joues empourprées par la timidité.

« Entre, assieds-toi. »

La jeune fille prit place dans un des fauteuils de la chambre, massif et garni de fourrure pour le rendre plus accueillant.

« Oui ? »

Svihlde se tritura un instant les doigts avant d'oser :

« Vous avez lu le roman que je vous ai prêté ? »

Je secouai la tête. J'en avais bien envie, mais les journées étaient bien occupées et mes nuits ne laissaient guère de place à la lecture.

« Non, pas encore. »

Devant son air déçu, j'ajoutai vivement :

« Dès que le mariage aura été célébré, j'aurai plus de temps et je le lirai, c'est promis.

— Merci. »

Elle resta assise.

« Dame Livia ? »

Je l'encourageai à continuer d'un sourire.

« Mon oncle va me présenter mon futur mari. »

Le Gouverneur n'avait pas tardé.

« Après votre mariage, il va l'inviter. C'est un vieil homme, avec des terres, une alliance pour mon oncle. J'irai vivre chez lui... »

Soudain, elle s'effondra en pleurs.

« Je ne peux pas, Dame Livia ! Je ne veux pas... »

Je la pris dans mes bras, essayai de la calmer. Que lui dire ?

« Laissez-lui une chance. Peut-être l'apprécierez-vous ? »

Je n'avais pas pu dire aimer, je savais qu'elle ne l'aimerait jamais.

« Peut-être, mais cela m'est impossible. Je dois rester.

— Qu'est-ce qui vous retient ici ? Votre oncle ? »

Elle releva la tête, les yeux rougis.

« Non... Je... Un garçon. »

Je l'avais compris dès le début.

« Du village ?

— Oui. On se voit peu, mais je le connais depuis longtemps. Il est gentil et si beau ! »

Son regard pétilla soudain.

« Mais...

— Mais ?

— Ce n'est qu'un paysan. Mon oncle n'acceptera jamais.

— Non, évidemment.

— Mais si j'étais restée ici, j'aurais pu continuer à le voir ?

— En faire votre amant ? »

Elle fronça les sourcils, comme si j'avais dit un gros mot.

« Non, ce n'est pas bien.

— Alors quoi ? Le retrouver de temps en temps et ne rien pouvoir faire avec lui, ne rien pouvoir construire... »

Elle me fixa.

« C'est encore pire, croyez-moi, Svihlde. Si vous ne pouvez pas être avec lui, ne vaut-il pas mieux ne plus jamais le revoir, et lui laisser faire sa vie de son côté ? »

Elle baissa la tête comme si je venais de lui enfoncer un couteau dans le cœur.

« Vous êtes cruelle, Dame Livia. J'attendais du réconfort de votre part... »

Je lui pris le visage dans mes mains et le releva vers moi.

« Je suis cruelle, oui, mais la vie est cruelle, Svihlde. Il est temps que vous grandissiez ! Vous n'êtes pas libre, vous n'avez pas le droit de choisir vos amours, c'est ainsi. »

Elle se dégagea puis se leva de manière un peu raide.

« Bien, j'ai compris. Je ne vous importunerai plus, Dame Livia. »

Je la rappelai, mais elle ne se retourna pas et quitta la chambre.

Je venais de la blesser.

Pourtant, sa dernière phrase tourna en boucle le reste de la journée dans ma tête. Et je retournai la voir dans la soirée, après un repas triste à mourir.

J'ouvris la porte après avoir frappé plusieurs fois sans réponse. Les sanglots que j'entendais indiquaient néanmoins bien sa présence. Je la trouvai

sur le lit, le visage inondé de larmes qu'elle s'était efforcée de cacher durant le souper.

« Dame Livia, laissez-moi tranquille ! »

Je ne l'écoutai pas et la pris dans mes bras. Elle résista un instant puis s'effondra. Je ne dis rien et la laissai pleurer : j'avais découvert depuis peu à quel point cela était libérateur après en avoir eu l'interdiction si longtemps.

Quand je sentis qu'elle se calmait enfin, je tentais de m'expliquer.

« Je t'ai blessée, Svihlde, je le comprends bien et je te demande pardon. Ce n'était pas mon intention. Mais je sais de quoi je parle. »

Je la fixai.

« Je sais à quel point il est difficile de vivre auprès d'une personne qu'on aime sans jamais pouvoir lui parler ou toucher sa main... sans jamais pouvoir caresser sa joue ou lui sourire... »

Svihlde quitta mes bras. Je sentis son regard inquisiteur sur moi, mais gardai la tête baissée.

« Pourquoi ?

— Parce ce que je n'en avais pas le droit. »

Je haussai les épaules, je ne pouvais rien lui dire, bien difficile à croire de toute façon.

« Peu importe, Svihlde. Mais mon cœur s'est peu à peu asséché, il est devenu froid, vide, mort... Je ne veux pas que ça t'arrive. Tu es une jeune fille douce, drôle, gentille, serviable, jolie... »

Je relevai enfin la tête.

« Je ne veux pas que tu deviennes aigrie et cruelle comme moi. Ne t'accroche pas à une chimère, à un rêve impossible, oublie ce garçon que ton oncle n'acceptera jamais. La vie mettra encore de belles choses sur ta route.

— Je comprends, Dame Livia. »

Elle essuya ses larmes d'un revers de main, renifla un peu.

« Je ne sais pas si j'en serai capable.

— Je verrai avec le gouverneur pour ce mariage. Peut-être arriverai-je à le convaincre de l'annuler...

— Merci... Merci de tout cœur. »

Je la serrai à nouveau tout contre moi.

En sortant de la chambre, je me mis à rire, comme une folle ! Ce discours était autant pour elle que pour moi : la vie était cruelle et elle m'avait trahie si souvent !

Je n'en attendais en réalité plus rien. Pour me racheter aux yeux de la déesse, j'imaginais devoir être une bonne épouse, une épouse aimante, et, à l'instar de Svihlde, je ne savais pas si j'allais être capable de rester tout proche d'Iris sans jamais pouvoir la toucher.



La veille du mariage fut une journée bien remplie. J'avais passé pas mal de temps debout, les couturières s'activant sur mes diverses tenues pour les ultimes retouches. J'avais également mis la dernière main, avec Sestane, à l'organisation du banquet. Je rentrai enfin dans ma chambre,

fatiguée. La longue robe que j'allais porter pour la cérémonie était disposée sur le lit, un grand corbeau posé dessus, contraste saisissant de couleurs. Je cherchai autour de moi, mais ne pus trouver comment il était entré.

« Petite humaine ? »

C'était l'oiseau. La voix grave, caverneuse, se répercuta dans mon crâne, je me figeai.

« Penses-tu mériter ce bonheur, petite humaine ?

— Je... Je ne sais pas », répondis-je au corbeau qui croassa alors bruyamment, le bec grand ouvert et la robe se couvrit lentement de longues éclaboussures de sang rouge sombre.

Il sembla me sourire.

« Tout sera fini demain.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

L'oiseau tourna la tête à gauche, à droite, de manière saccadée, il cria à nouveau. Je fermai les yeux puis les rouvris. Mais il était toujours là, se dandinant sur ses courtes pattes.

Je regardai la robe souillée de sang, ce sang que j'avais fait couler.

« Demain, je vais payer pour ce que j'ai fait, c'est ça ? »

Pas de réponse.

« Je vais mourir, hein ? »

Mourir, déjà ? Laisser Iris, et ne jamais revoir Lilas, à coup sûr. La colère m'étouffa soudain.

« Pourquoi est-ce que je ne mérite pas ma seconde chance ? demandai-je, hargneuse, pourquoi ? Tout le monde...

— Non, pas tout le monde, m’interrompit-il brutalement. Et sûrement pas toi ! Dois-je te rappeler les crimes que tu as commis, ici même ? »

Non... bien sûr que non, il n’en avait pas besoin.

« Mais pourquoi me prévenir ? Emmenez-moi tout de suite et ce sera fini ! »

Un juron punctua ma réponse.

« Et tu partirais comme ça, sans dire au revoir à tes amis ? À celle que tu aimes ? »

Le corbeau secoua la tête, désabusé.

« Vraiment, petite humaine, tu ne mérites pas cette seconde chance que t’a donnée Lakfir, et que je désapprouve grandement. »

Il me fixa encore un instant puis s’envola dans un bruissement de plumes et s’évapora, de fines volutes noires subsistant un temps dans l’air.

Je m’affaissai lentement contre le lit, sur le sol froid de la chambre, anéantie, et demeurai ainsi prostrée, perdue.

La colère retombée, la peur s’immisça en moi. Pas la peur de mourir, je savais bien que cela devait se terminer un jour, même si j’avais espéré rester un peu plus, mais la peur d’attirer la mort ici. La peur d’être responsable d’une tragédie à venir.

Je finis par entendre les cris d’Iris, par la sentir me secouer. Et je revins à l’implacable réalité.

« Louve ! Réponds-moi ! »

Un masque d’inquiétude sur le visage, elle s’époumonait depuis un bon moment, me sembla-t-il.

« Ça va, Louve ? »

Je me redressai lentement.

« Louve ? »

Je regardai la robe, à nouveau intacte. Mais je n'avais pas imaginée corbeau.

« Ça va, Iris, ne t'inquiète pas », mentis-je.

J'attrapai sa main, la faisant sursauter, et la posai sur mon cœur, comme j'en avais l'habitude. Je n'osai rien lui dire. L'oiseau avait dit vrai, je le sentais, sans pouvoir l'expliquer. Demain, je mourrai donc. Ce n'était pas, à mon sens, ce qu'avait prévu l'Être surnaturel. Le corbeau désapprouvait ce pacte et j'étais prise au milieu de leur querelle.

Un froid glacial, qui n'avait rien à voir avec la température extérieure, étreignit mon cœur.

La mort dans l'âme, la décision s'imposa à moi. Demain, je partirai.



J'étais bien avec Louve. J'avais enfin osé franchir le pas, accepter son amour, malgré les interdits et ma peur. Combien de temps cela durerait-il ? Moins d'un an, bien sûr... Mais il pouvait se passer tellement de choses en un an !

À commencer par son mariage qui l'éloignerait inévitablement de moi. À peine trouvée, je la perdais déjà un peu. Mais nous savions tout cela, elle et

moi, et nous nous devions de l'accepter. Nous n'étions, ni l'une ni l'autre, totalement maîtresses de nos destins.

OceanofPDF.com

Chapitre 6 : Trahisons

La maison du Gouverneur était parfaitement silencieuse à cette heure tardive. Iris se déshabilla devant moi, mais je n'eus pas envie d'elle ce soir. Le corbeau m'avait d'ores et déjà tout pris.

« Viens. »

Elle tapota le lit à côté d'elle pour m'inciter à la rejoindre. Je me contentai de baisser la tête. Comme je ne bougeais pas, elle me couvrit d'une fourrure, et s'approcha de moi. Elle releva mon visage d'un doigt sous le menton et m'embrassa. Je lui rendis à peine son baiser, je me sentais si mal.

« Dis-moi ce qui ne va pas, Louve. Tu es si distante ce soir. »

Je soupirai. Je devais tout lui dire : le corbeau, l'avertissement, ma mort... Ce que je fis sans la regarder.

Je ne relevai les yeux que lorsque j'eus fini, appréhendant sa réaction.

Son expression était neutre, indéchiffrable.

« Donc, comme ça, demain, tu vas mourir ? »

Je hochai la tête.

« Et pourquoi en es-tu aussi sûre ? D'où vient ce corbeau ? Qui l'a envoyé ? Tu le sais, toi ? Et s'il mentait ? »

Que de questions ! Elle avait raison, bien sûr, mais...

« Il a dit vrai, je le sais.

— Tu es un oracle maintenant ? s'emporta-t-elle soudain.

— Je ne peux t'expliquer, je le sais, c'est tout ! »

Elle me serra dans ses bras, radoucie.

« Alors, on part cette nuit ! »

Je la repoussai, l'arrachai de moi.

« Non, Iris. Tu ne viens pas ! Je ne veux pas que tu meures !

— Et moi ? T'es-tu seulement demandé ce que, moi, je voulais ? »

Elle avait accentué le pronom et son ton était cassant.

« Cesse de ne penser qu'à toi ! Nous sommes deux maintenant, non ? »

Elle se recula.

« Je te rappelle que c'est toi qui as insisté pour qu'on soit ensemble. Et maintenant que tu m'es indispensable, tu voudrais... »

Sa voix se brisa.

« Tu ne peux pas me faire ça, Louve. Je t'aime ! J'accepte mon destin si je suis avec toi. Je préfère mourir plutôt que d'être sans toi. Tu devrais comprendre ça, non ? »

Je comprenais.

Mais être responsable de son trépas me serait par trop insupportable, c'était tout simplement impossible et très égoïste, elle avait raison. Je voulus la prendre dans mes bras, mais elle se dégagea avec colère. La jeune femme ne se résignerait pas si vite. Alors, je fus lâche :

« D'accord, lui dis-je. Tu as gagné. Nous partirons ensemble, au petit jour. »

Je venais de lui mentir : je n'avais aucunement l'intention de l'emmener, mais je n'avais pas envie de me quereller avec elle, pas cette dernière nuit à ses côtés. Elle ne comprenait pas : je ne fuyais pas la mort, j'allais au-devant

d'elle, pour qu'elle ne pénètre pas dans cette demeure et qu'elle m'attrape ailleurs, loin d'elle, loin de mon seul amour !

« Je t'aime, Iris », lui dis-je alors que nous étions pelotonnées sous l'édredon.

Nous ne fîmes pas l'amour ce soir-là, j'en étais incapable, tout comme dormir. Je regardai Iris longtemps, dans la pénombre de la chambre puis, au beau milieu de la nuit, je me levai, pris mes affaires et sortis sans un bruit. Dieux ! Avais-je déjà fait quelque chose d'aussi difficile ?



J'avais préparé une lettre pour Solko dans laquelle je lui expliquais que je partais pour protéger sa maison, non pour fuir le mariage. Je lui demandais également de s'occuper avec bienveillance de mon esclave Iris que je considérais comme une sœur. J'implorais évidemment son pardon et lui disais de prendre une autre épouse. Je déposai cette lettre cachetée sur le siège qui trônait dans la salle avec le médaillon de Nalla que je ne pouvais garder et quittai la demeure du Gouverneur une seconde fois.

Je courus longtemps pour m'éloigner au maximum de la maison et ne pus retenir mes larmes : je venais de trahir la seule femme qui faisait battre mon cœur. J'étais persuadée d'agir pour son bien, mais je savais qu'Iris ne me le pardonnerait pas. Était-ce un « bon choix » ? Je n'en étais même plus si sûre.

J'avais parcouru plusieurs dizaines de lieues et le jour commençait tout juste à poindre, lorsque j'eus une étrange impression.

Les sens de Louve furent immédiatement aux aguets. La forêt bruissait de mille frémissements, chuchotements, froissements... J'étais partie gibier, je redevins chasseur, louve. Je décidai de me rapprocher de cette agitation et finis par voir un groupe d'hommes. Ils n'avaient fait aucun feu, parlaient très peu, surveillaient leurs gestes et leurs déplacements. Seule Louve avait pu les sentir.

C'étaient des soldats, portant des armes de belle facture. Cheveux et peau sombres, des Gaels à n'en pas douter. Que faisaient-ils donc ici, sur les terres du Gouverneur Solko ? Nos peuples étaient alliés.

Je me glissai dans l'ombre des arbres pour m'approcher un peu plus. Les soldats quittaient le campement, chargeant deux chariots avec les tentes qui venaient d'être démontées, les vivres et les armes qu'ils transportaient. Ils semblaient constituer l'arrière-garde d'un groupe plus important. Mais où allaient-ils ?

Il ne me fallut pas longtemps pour découvrir une profusion d'autres traces. J'évaluai leur nombre à une vingtaine d'hommes, peut-être trente. Équipés légèrement, ils se déplaçaient vite. Je suivis un peu leur piste qui me menait vers l'Est et la demeure du Gouverneur. Et si la mort ne venait pas pour moi ?

Charogne !

L'angoisse m'étreignit : j'avais laissé Iris là-bas, seule.

Sans plus attendre, je revins sur mes pas, courant à en perdre haleine, aiguillonnée par la peur. Qu'avais-je fait ? Je filai sur le terrain escarpé, j'évitai tant bien que mal les branches, les fougères qui recouvraient le sol, essayant de garder le rythme. Lorsque j'atteignis l'orée de la forêt, je sus que j'avais raison. Volutes noires, flammes, hurlements s'élevaient de Riogue,

dernière étape avant la maison du Gouverneur. Le désespoir s'empara de moi et je restai un instant, tétanisée par l'angoisse.

« Allez, Louve, c'est pas le moment de flancher ! » me secouai-je.

Je repris ma course effrénée jusqu'au village que j'atteignis en peu de temps. L'odeur âcre des lourdes fumées me saisit à la gorge dès les abords. J'avançai lentement dans la boue qui recouvrait la rue principale, regardant avec tristesse les bâtiments en proie aux flammes : les maisons en bois aux toits pointus, les ateliers d'artisanat, les jolies boutiques... Les habitants de Riogue m'avaient si gentiment accueillie, quelques jours auparavant, lors d'une visite que j'avais effectuée avec Sestane pour les préparatifs du mariage. Leurs corps gisaient maintenant à même le sol, baignant dans leur sang. Hommes, femmes, enfants... Ils avaient tous été massacrés.

Je remarquai un soldat gael qui sortait d'une maison calcinée, mais encore debout. Il se reculottait de manière indécente, un sourire sur ses lèvres épaisses. La haine monta en moi et je me jetai sur lui, l'entraînant dans ma chute. Il tomba sans grâce par terre et j'en profitai pour lui maintenir le visage dans la boue. L'homme tenta de se redresser, de me renverser, mais je ne le lâchai pas ! Il étouffait, incapable de respirer, et son corps fut encore agité un instant de soubresauts avant de s'immobiliser définitivement. Je grimaçai et me relevai, dégoûtée par tout ça. Le soldat était isolé, les autres étaient déjà partis en direction du Gouverneur. J'avais quitté la demeure de Solko sans emporter d'arme, j'attrapai donc celle qui gisait dans la boue. Je devais me dépêcher.

Pourtant, ma progression fut rapidement stoppée par une dizaine de villageois. Blessés, sales, menaçants, couteaux ou haches en main, ils s'avançaient vers moi. Sans doute me prenaient-ils pour un de leurs

agresseurs. Ils se rapprochèrent peu à peu, cherchant à m'encercler. Ils voulaient leur vengeance, mais je n'avais pas l'intention de les affronter, vraiment pas !

« Arrêtez ! »

Les hommes se retournèrent et un vieillard chenu me rejoignit dans le cercle. C'était l'un de trois Anciens avec qui j'avais préparé les festivités.

« Dame Livia... Mais que faites-vous ici ?

— Maître Loermel, vous êtes en vie ! »

Je m'inclinai devant lui, il en fit de même. Les villageois s'observèrent, déconcertés.

« Je vous présente mes excuses, Dame Livia, pour cet accueil indigne », ajouta-t-il en lançant un regard noir aux habitants qui se dispersèrent bien vite, penauds.

J'étais soulagée de ne pas avoir à me battre contre eux.

« Ce n'est rien.

— Vous n'êtes pas avec le Gouverneur ?

— Non, j'avais besoin d'un peu de solitude avant... »

Le vieil homme ne fit aucun commentaire sur cet évident bobard.

« Où sont partis les soldats ?

— Vers la demeure du Gouverneur, mais vous n'avez pas l'intention d'aller là-bas ? me demanda-t-il, incrédule.

— Si, lui répondis-je doucement.

— C'est trop dangereux, voyons, Dame Livia.

— Je le dois, vraiment. »

À mon ton, le vieil homme n'insista pas. Je le laissai, désarmé derrière moi, et pris résolument le chemin de la maison de mon Maître.



En ce jour de mariage, les festivités avaient rendu la sécurité un peu plus lâche ; j'avais tenu à ce que tout le monde y fût associé, au moins en partie. Et les Gaels en avaient profité ! Mais pourquoi attaquer le Gouverneur Solko, leur allié ? Cette question me taraudait depuis le début.

Les soldats avaient incendié les abords de la demeure et les bâtiments annexes : écuries, bains, greniers à grains, enclos à bétail... Puis ils avaient pénétré dans la résidence : les portes éventrées témoignaient de la violence de l'assaut.

Je repérai plusieurs hommes postés en sentinelles, en ciblaï un. Je m'en approchai par-derrière, sans un bruit, plaquai vivement mes mains autour de sa tête et la fis tourner d'un coup sec. J'entendis le craquement caractéristique des os qui se brisent, puis accompagnai le cadavre dans sa chute et le cachai. J'entrai dans la maison, par le niveau inférieur, l'épée prête à tailler ou embrocher. Je pus ainsi gagner discrètement l'étage où se trouvaient la grande salle et les chambres. Je me déplaçai vite, éliminant un à un les agresseurs sur mon chemin. À part les soldats, je ne rencontrai âme qui vive, aucun habitant de la demeure plongée dans un calme étrange. Où étaient-ils ? Peut-être avaient-ils réussi à fuir ?

Je continuai ma progression en direction des chambres et, j'espérais, Iris. Dans ce silence inquiétant, j'entendis soudain, derrière une lourde porte de

bois, des chuchotements, des respirations, des sanglots étouffés. Je l'entrouvris, jetai un œil prudent à l'intérieur : rien. Je franchis alors le seuil et eus tout juste le temps de m'écarter pour éviter une poêle en fonte qui s'abattit avec fracas par terre, entraînant la personne qui la brandissait ainsi. Je repoussai l'agresseur contre le mur, prête à l'écharper et m'arrêtai au milieu de mon geste :

« Sestane ! »

Je me reculai vivement pour esquiver un autre coup.

« Oh ! C'est moi, Livia ! » ajoutai-je en levant les mains devant moi en signe d'apaisement.

La vieille femme s'affaissa alors, livide.

« Qu'est-ce que vous faites là ? » lui demandai-je, en baissant la voix.

J'espérais que ce raffut n'ameuterait pas toutes les sentinelles du coin.

« Nous... Nous avons tout juste eu le temps de nous réfugier ici, pendant l'attaque gaelle », hoqueta-t-elle avec difficulté.

Nous ?

Une dizaine de silhouettes sortirent alors de leur cachette, tremblantes de peur : des serviteurs, des esclaves, mais pas d'Iris.

« Mais que se passe-t-il ? Pourquoi s'en prendre à nous ? Et ces hommes vous cherchent, Dame Livia, c'est vous qu'ils veulent !

— Je ne sais pas. »

Je haussai un peu la voix pour m'adresser à toutes les personnes présentes :

« Quittez la maison par la porte inférieure. Vous trouverez des cadavres. Prenez leurs armes et aucun mot ! Dépêchez-vous !

— Mais... et vous Dame ? »

La vieille femme me sembla soudain bien petite, bien fatiguée.

« Ne vous inquiétez pas. J'ai encore une chose à faire et je vous rejoins. Partez, et pas de bruit ! » répétai-je.

Un domestique aida Sestane à se relever. Le groupe se sauva et disparut au détour d'un couloir.

Je repris ma progression, j'arrivai sans encombre à l'escalier de service dont je gravis une à une les marches. Au sommet, je jetai un œil dans le petit corridor qui desservait les chambres. Il y avait deux hommes qui faisaient le guet. Je devais tirer parti de l'effet de surprise : je m'engouffrai dans le couloir et courus sur quelques mètres pour finir en glissade, passant entre les jambes du Gael le plus proche de moi, l'épée levée. Je déchirai son abdomen et l'ouvris littéralement en deux avant qu'il n'ait eu le temps de réagir. J'évitai ensuite l'attaque du second d'une roulade puis me jetai sur lui et tailladai méchamment ses mollets. Il cria, un peu trop fort à mon goût. Je m'écartai vivement du soldat alors que son glaive fendait l'air puis tentai à nouveau de le frapper.

Mais il défendait chèrement sa peau et, malgré sa souffrance, il porta un coup précis que j'esquivai de justesse puis une seconde. Je reculai, pas assez vite, et la lame mordit mon bras. Je grimaçai en jetant un œil sur la blessure, puis reportai mon regard sur l'homme. Il était essoufflé, fatigué. J'en profitai pour placer une attaque qui le força à baisser sa garde, pivotai et fit tourner mon épée : elle trancha la tête du soldat qui roula sur le sol, mais son corps

resta un instant debout, de manière assez grotesque avant de s'affaïsser enfin lentement. Sans reprendre haleine, je poussai la porte de la chambre.

Elle avait été entièrement retournée : les meubles étaient renversés, les draps arrachés, le coffre éventré... Il me fallut un peu de temps pour voir, dans ce capharnaüm, Iris. Elle gisait près du lit, sa robe couverte de sang. Je fis quelques pas hésitants. L'image de Lilas mourante dans l'arène se superposa un bref instant. Je n'avais pas sauvé la jeune esclave ce jour-là, je venais de l'abandonner encore aujourd'hui.

Je traversai enfin la chambre à grandes enjambées et m'agenouillai près d'elle. Je passai mon bras sous ses épaules, l'attirai contre moi tendrement. Je voulus embrasser ses lèvres exsangues, mais ses yeux papillonnèrent alors, interrompant mon geste.

« Louve ? » articula-t-elle d'une voix faible.

Son pâle sourire se transforma trop vite en une affreuse grimace lorsqu'elle toussa bruyamment. Elle reprit son souffle avec difficulté.

« Non, non, ne parle pas. Je vais te sortir de là, on va partir ensemble... »

Je ne pus terminer. À qui est-ce que je mentais ainsi ?

« C'est trop tard, Louve. Tu aurais dû m'écouter...

— Oui.

— Pourquoi n'en as-tu fait qu'à ta tête, Louve ? Pourquoi ? »

Je ne répondis rien, la tête basse. Elle avait raison. Le corbeau m'avait annoncé une mort, la sienne, pas la mienne.

Iris leva son bras, passa sa main couverte de sang sur ma joue.

« Je t'aime. Je t'attendrai dans le monde d'après. »

Nouvelle quinte de toux.

« Je veux que tu m'y rejoignes. Promets-moi de ne pas me venger. Promets-moi de vivre et de faire les bons choix tant que tu seras ici. »

Je la regardai, la gorge serrée.

« Promets-le-moi, réitéra-t-elle.

— Je te le promets, Iris. »

Le pire des serments, laisser sa mort impunie, rester sans elle...

« C'est bien, Louve. »

Elle me serra convulsivement un instant, puis sa tête retomba.

« Moi aussi, je t'aime, Iris », murmurai-je alors qu'elle ne m'entendait déjà plus.

Je la gardai encore un peu, tout contre moi, la berçant avec tendresse. Je n'arrivais pas à y croire. Elle était morte par ma faute. Les larmes ne vinrent pas, seul le froid. Il s'insinua à nouveau en moi, il pénétra par le trou béant dans ma poitrine, m'envahit complètement, me dévora. Je voulus hurler, mais aucun son ne sortit de ma bouche grande ouverte.

Rien... Il n'y avait plus rien en moi. Rien que ce froid atroce qui avait pris possession de mon corps, qui avait figé mon cœur, qui l'avait durci comme de la pierre.

Je lui fermai délicatement les yeux et la portai sur le lit. Je l'y allongeai et la recouvris d'un grand drap. La haine m'envahit peu à peu, je serrai les dents, non ! Je devais lutter contre mon instinct animal qui criait vengeance. Promets-moi de ne pas venger ma mort et de faire tout ton possible pour me rejoindre. Les mots d'Iris résonnèrent dans mon crâne, entêtants.

Je tentais encore de repousser la louve tapie en moi. Je voulais l'écouter, respecter mon serment. Je serrai les poings et mes griffes me manquèrent soudain ! Ma volonté céda brutalement, et je ne pus endiguer plus longtemps mes sentiments : ils me submergèrent, balayant la promesse que je venais de faire à la jeune femme, l'ensevelissant sous la haine étouffante que j'éprouvais pour ces hommes. J'allais tuer ceux qui m'avaient pris ma raison de vivre, mon seul amour... Et trahir encore une fois Iris !

Avec une froide détermination, je ressortis de la pièce et me dirigeai vers la grande salle. J'y pénétrai, tous mes sens aux aguets : je remarquai immédiatement le Gouverneur et Svihlde, devant le trône, surveillés par deux Gaels. Le malheureux Solko était dans un sale état : nu, à genoux, entravé par de lourdes chaînes, la tête basse, son entrejambe pendant lamentablement. Le voir ainsi me gêna, j'avais appris à l'estimer. La jeune fille n'avait pas été épargnée non plus, comme en témoignaient sa robe déchirée et le sang qui perlait sur sa joue. Elle était totalement paniquée, roulait de grands yeux effrayés, sanglotait. J'aurais aimé pouvoir la calmer, la reconforter...

Mais pourquoi ne s'étaient-ils pas échappés comme je l'avais espéré ? Je jurai intérieurement. Je ne remarquai Jenlok qu'après, en retrait, dans l'ombre, sa longue épée en main. Il semblait un peu perdu, comme s'il était dépassé par l'ampleur de ce qu'il venait de faire à son propre frère. Je fis le tour de la salle des yeux et vis cinq autres soldats répartis tout autour.

« La voilà enfin ! »

Je me tournai pour voir l'homme qui venait de parler avec emphase. Il avança vers le centre de la salle, lentement, les bras largement ouverts, comme pour m'accueillir. Je le reconnus : Enexo ! Je plissai les yeux, c'était donc lui le responsable, encore et toujours... Il avait les cheveux plus longs

que dans mon souvenir, les traits tirés. En lieu et place de son tatouage – mon tatouage ! – se trouvait une immonde boursouflure qui le rendait presque difforme. C'était tellement différent de ce que j'avais vu de lui dans ma précédente vie ! Il s'arrêta au centre de la salle : sa tunique bleue était serrée à la taille par une large ceinture de cuir brun, un manteau épais couvrait ses épaules et ses pieds étaient protégés du froid par de hautes bottes fourrées.

Il me détailla :

« Mais est-ce une tenue pour son mariage ? » s'esclaffa-t-il.

Je n'aimais pas son ton, son air moqueur, mais je me contentais de lui sourire en retour.

« Vous avez raison, mon oncle... »

Je marquai une pause avant de continuer.

« ... je ne suis pas présentable. »

Je retirai complètement ma robe déchirée, tachée de sang ; Louve n'en avait jamais porté.

« Cela vous convient-il mieux ? »

Enexo haussa un sourcil, mi-étonné, mi-amusé.

« Vous ne manquez pas d'aplomb, ma nièce ! Mais... êtes-vous vraiment Livia ? »

Il ménagea un silence avant de reprendre.

« L'oracle de la magnifique cité de Boeri m'a dit que vous n'étiez pas celle que vous prétendiez être, de me méfier de vous. Je vois qu'elle avait raison. Dame Livia ne se comporterait pas ainsi ! Elle n'aurait pu me reconnaître. »

La haine que j'éprouvai pour cet homme était atroce ! Je passai à l'attaque sans répondre et trois soldats s'interposèrent vivement, les autres restèrent en retrait. L'un d'eux fendit l'air de son glaive, une fois, deux fois. J'esquivai et pris appui sur lui pour exécuter un saut périlleux. Je retombai dans son dos, un genou en terre, et poussai, d'un geste rapide, mon épée en arrière pour le transpercer. J'enchaînai immédiatement avec une attaque sur le côté et tranchai la main qui tenait le sabre du second guerrier. J'évitai à grand-peine la masse du troisième en roulant au sol. Je me relevai d'un bond et me jetai sur lui. Je serrai sa gorge avec mon bras gauche replié et le transperçai de ma lame. Il hurla de douleur et s'effondra lourdement. Le Gael que je venais de mutiler se rua alors sur moi et j'esquivai le coup maladroit porté de son autre main. Emporté par son élan, il trébucha et je l'achevai au sol en plantant mon épée dans son dos, lui faisant faire un quart de tour pour m'assurer de son trépas.

Le combat m'avait entraînée vers le fond de la salle, près de la terrible poutre. C'est là que je vis, accrochées au mur, poussiéreuses, les larges griffes d'Astellie que j'utilisais lorsque j'étais l'esclave du Gouverneur. Je les fixai un instant, y portant attention pour la première fois.

Ces armes redoutables, extensions de mes doigts pendant si longtemps n'étaient rien d'autre que trois lames d'acier tranchant recourbées en un simulacre de griffes animales. Plutôt pathétique à bien y regarder ! Pourtant, elles me manquaient, là, à cet instant même, j'en avais besoin !

J'enfilai mes mains dedans et les refermai lentement sur les poignées. Avec ces griffes, j'achevai ma transformation. J'étais désormais redevenu Louve, rien que Louve. La bête avait repris le dessus, comme ça, naturellement.

« Qui es-tu ? »

Je ne lui répondis pas et demandai à mon tour :

« Pourquoi avez-vous attaqué la maison du Gouverneur ? Pourquoi aujourd'hui ? »

— Tu n'es pas Livia, c'est certain », continua-t-il sans tenir compte de ma question.

Dialogue de sourds.

« Elle ne se battrait pas comme ça... Tu ressembles à cette esclave que Solko avait à ses pieds quand je l'ai rencontré pour la première fois. »

Il baissa les yeux sur le Gouverneur et lui décocha un coup de pied dans les côtes.

« Rappelez-vous, cette petite chose que vous traitiez comme une chienne... Elle utilisait aussi ces superbes griffes d'Astellie. »

Il me regarda en souriant.

« J'avais bien aimé ses gâteries. Elle était belle, sauvage, soumise, absolument parfaite ! »

Je serrai les mâchoires, il soupira.

« Et puis votre idiote d'épouse... »

Solko réagit à ces paroles, mais fut giflé violemment et il baissa à nouveau la tête.

« Votre idiote d'épouse, disais-je, vous a convaincu de la relâcher. Bien dommage. »

J'aurais bien aimé connaître cette femme qui avait su faire changer le Gouverneur.

« Pourquoi avoir attaqué la maison du Gouverneur, hein ? »

Je voulais une réponse avant de mettre fin à sa misérable vie. Il resta un instant comme absent, puis me regarda.

« Ah oui, pourquoi ? Dis-lui pourquoi, toi, reprit-il en frappant le Gouverneur à genoux à ses pieds. Dis-lui ! » aboya-t-il soudain comme un dément.

Le Squilésien leva difficilement la tête vers moi et j'y lus la détresse. Il était pourtant lui aussi un peu responsable de tout ça ! Nouveau coup de pied. Solko gémit misérablement et commença le récit des événements qui avaient eu lieu dix ans auparavant.

Il s'était rendu en Gaellie pour tenter de négocier quelques accords marchands avec le brillant et retors Sénateur Graxo ; il y avait rencontré son frère cadet, Enexo, qui n'était encore qu'un simple magistrat. Ce n'était pas assez pour l'ambitieux jeune homme qui convoitait la position de son aîné. Enexo

avait alors proposé un pacte au Gouverneur, qui, avide de pouvoir, de richesse, s'était laissé séduire par le plan du Gael : tuer Graxo, faire passer ce meurtre pour une attaque de vils maraudeurs, prendre sa place et faire de la Squilésie un partenaire privilégié de la Gaellie.

« Mais, au dernier moment, sur les conseils de Nalla, j'ai renoncé, et j'ai choisi de faire alliance avec le Sénateur Graxo. »

C'était donc là que la réalité de Louve et celle de Livia s'étaient séparées. Pour Louve, Solko n'avait pas renoncé et Enexo avait réussi à prendre la place de son frère. Le Gouverneur avait emmené la fille aînée du Sénateur chez lui, en guise de trophée.

« Dis-le ! s'emporta le Gael comme Solko s'était tu.

— Je vous ai trahi, seigneur Enexo. »

J'éclatai de rire.

« C'est ironique ce jeu de miroir, non ? Ironique de se rendre compte que vous avez bien mal placé votre confiance, vous qui n'êtes que duplicité et mensonge. »

Je me rappelai avec quelle désinvolture il avait poignardé l'homme au catogan. Mais ma remarque mit mon oncle dans une rage folle. Il frappa Solko à grands coups de pied et de poing. Maladroit, il se blessa la main, la secoua en tous sens, proféra une bordée de jurons fleuris.

Ridicule.

« Ton père va payer pour tout ça ! » reprit-il enfin, essoufflé.

Il sourit méchamment et sembla retrouver son calme.

« Vous n'avez pas terminé votre histoire.

— C'est vrai, Gouverneur. Finissez ! »

Le Squilésien essuya le sang qui coulait de son arcade sourcilière ouverte. La pauvre Svihlde tremblait de tout son être.

« J'ai tout raconté au Sénateur Graxo qui vous a exilé en Némédie, acheva Solko.

— Et il m'a retiré mon tatouage... Il m'a arraché mon appartenance à l'empire ! J'ai eu tellement mal ! »

J'imaginai, sans peine, la douleur physique, mais aussi, et surtout, la blessure d'amour-propre : mon père lui avait ôté ce qu'il avait de plus cher,

ce qui comptait le plus pour cet homme à l'orgueil démesuré ! Il se tourna vers moi.

« Et il te l'a offert ! Il t'a donné mon tatouage, ma marque ! Il m'a effacé de sa vie ! »

Il se tut un instant avant de reprendre, toujours agité.

« Et puis cet exil dans ce pays arriéré, infesté de moustiques gros comme la main ! Une chaleur insupportable, des tempêtes, des orages, des pluies continuelles ! Cela fait dix ans que j'y croupis ! »

Il me fixa, soudain plus calme.

« Mais c'est fini ! Et grâce à toi, ma petite nièce, il ne se moquera plus de moi, désormais ! »

Il se tourna vers la jeune Squilésienne et la releva en la saisissant par les cheveux. Svihlde sanglota, porta ses mains à sa tête et se mit debout tant bien que mal. Enexo posa deux doigts sous son menton pour la forcer à le regarder.

« Et le Gouverneur cessera de me prendre pour un idiot lorsque je m'occuperai de sa nièce potelée ! »

Il la gifla violemment et elle tomba à genoux, le visage inondé de larmes.

Je raffermis ma prise sur les griffes et avançai résolument vers cet homme immonde, responsable de tout.

« N'approche pas plus ! glapit-il. Sinon, ils meurent !

— Bien sûr que non, dis-je avec un aplomb que je n'avais pas. Vous désirez trop votre vengeance !

— Ils mourront, et toi avec !

— Moi, vous m’avez déjà tuée ! »

Enexo haussa un sourcil d’incompréhension et je me jetai sur lui, sans prévenir. Je lacérai l’épaule du Gael qui hurla autant de surprise que de douleur. Je l’entraînai dans ma chute et tentai de le frapper à nouveau. Les soldats gael présents se ruèrent sur moi, m’attrapèrent par les bras et les cheveux, et m’envoyèrent valser au centre de la salle avec brutalité. Je m’écrasai lamentablement et eus besoin d’un instant pour reprendre mes esprits. Je regardai brièvement les prisonniers avec appréhension. Enexo n’avait heureusement pas mis sa menace à exécution !

Les quatre hommes se placèrent en face de moi, formant un mur pour protéger le Gael.

« Oh, oui ! jubila Enexo, avec ce même regard de dément que je lui avais vu avant. Oh, j’ai une idée absolument merveilleuse ! Il me la faut vivante ! »

Rire hystérique.

« Je veux cette fille en vie ! » répéta-t-il plus fort.

Je me mis à tourner autour des combattants, j’exécutai ma danse de mort : pénétrer leur garde, glisser des attaques avec mes griffes, me baisser, rouler au sol, bondir pour éviter une lance, une épée, une hache... Un des soldats me toucha au bras, mais je parvins à l’éventrer et le laissai agoniser pour m’agripper immédiatement au dos d’un autre, plaçant mes jambes de part et d’autre de son torse, comme un parasite fatal. Je lui ouvris la gorge avec une de mes griffes et il s’effondra. Dans la foulée, un troisième garde tenta de m’embrocher avec sa lance : je roulai sur le sol une fraction de seconde avant qu’il ne frappât, je dus recommencer pour éviter une deuxième attaque, puis une troisième. Et j’agrippai vivement la hampe, m’en servis pour me relever, atteindre l’homme et le transpercer brutalement. Son sang tiède gicla sur moi

et je pivotai sans attendre pour faire face au dernier soldat, un masque de haine sur le visage.

« Bravo ! cria Enexo. J'adore ta façon de te battre, petite Livia ! Féroce, sauvage, téméraire ! »

Avec ces griffes, j'étais rapide, précise, j'allais au contact, ce qui décontenançait beaucoup le guerrier. Louve avait toujours eu le besoin de ces combats, de la liberté qu'elle ressentait à ces moments-là. Louve aimait ça, mais je n'étais plus vraiment Louve.

L'homme, tout en muscles, fit de grands moulinets avec sa hache, à deux mains, que j'évitai à plusieurs reprises, sentant le souffle de l'arme au-dessus de ma tête. Je répliquai à coups de griffes, mais le Gael lança son pied dans ma mâchoire. Le choc ébranla mon cerveau et je mis un genou à terre, sonnée. Il se baissa, sa large main se referma sur mon cou. Il me souleva dans les airs, m'étrangla. Je me débattis comme une folle ! Ma seule chance était de vite me libérer, sinon...

Je commençai à suffoquer, mais, en tirant sur mes bras au maximum, je parvins à lacérer son visage de mes griffes, lui crevant un œil. Il me lâcha et tomba à genoux, sa figure ensanglantée dans ses mains. Je l'achevai, sans pitié aucune, et me redressai lentement, le souffle court.

Je me rapprochai d'Enexo, menaçante. Je pressentis plus que je n'entendis le poignard vrombir dans mon dos. Je me retournai vivement et eus tout juste le temps d'éviter la lame... mais pas le coup porté avec la garde de l'épée par mon oncle.

Charogne !



La déferlante d'eau glacée me frappa de plein fouet et m'arracha de l'inconscience. Saisie, grelottante, il me fallut un bon moment pour comprendre où j'étais : à fond de cale, au bord de la nausée à cause des odeurs de moisi, de poissons séchés et d'urine qui se mêlaient à celle, plus franche encore, de l'iode salin, mélange pestilentiel. Les vagues se succédèrent, me submergèrent un instant... et je parvins enfin à reprendre mon souffle, transie. J'étais incapable de bouger, enchaînée à une lourde poutre, à genoux, les fers aux pieds, les bras de part et d'autre de ma tête, repliés, coudes vers le haut, poignets entravés. Et la douleur se jeta sur moi.

La douleur de cette atroce position, la douleur d'avoir perdu Iris pour la seconde fois, et ce, par ma faute.

La douleur et le froid.

Le froid dû à cette eau glaciale qui me submergeait à un rythme effréné, le froid interne, celui qui s'était insinué après le départ du corbeau, celui qui avait gelé mon cœur après la mort de celle que j'aimais plus que tout.

Sur quelle mer voguions-nous ?

Une furieuse tempête ballottait le bateau comme une vulgaire coquille de noix sans défense, roulis et tangages monstrueux, j'avais l'estomac au bord des lèvres. Pourtant, en dépit des flots démontés et des rafales tourbillonnantes et rugissantes qui mettaient la pauvre coque du navire à rude épreuve, gémissante et grinçante, je tentai d'ordonner mes pensées. J'avais dû rester inconsciente vraiment longtemps pour me retrouver ainsi en pleine mer. Je fis appel aux connaissances de Livia en matière de géographie : Enexo

avait parlé de Némédie. Nous avions dû embarquer à Dantuol, le seul port d'envergure de la Squilésie. De là, il faudrait encore quelques jours pour traverser la Mer Intime et atteindre cette contrée. Et après ?



Lorsque je me réveillai le lendemain, le bateau voguait sur une mer plus calme. Une trappe s'ouvrit au-dessus de moi, et un homme tenant une gamelle et une outre d'eau, descendit prudemment les marches abruptes. Il se planta devant moi, un sourire révélant des chicots noirâtres. L'odeur dans la cale était intolérable, mais celle du marin était presque pire.

Il posa l'assiette par terre, puis m'aida à boire plusieurs gorgées qui apaisèrent un peu ma soif.

« Merci », lui dis-je.

Il ne répondit pas, prit un peu de soupe claire dans une cuillère en bois et la plaça devant ma bouche que j'ouvris docilement. J'avalai le liquide tiède et il recommença. Il me donna ainsi la becquée puis je mangeai le pain, morceau par morceau. Le matelot était gentil et n'essaya pas de profiter de mon état. Je lui en fus reconnaissante. Quand j'eus fini, il me sourit, son visage tout près du mien. Son haleine me fit chavirer le cœur.

« T'es la nièce du capitaine ?

— Le capitaine ?

— Enexo, le Gael.

— Je crois, oui », coassai-je.

Je n'avais pas parlé depuis un bon moment et je dus m'éclaircir la voix avant de poursuivre.

« Où va-t-on ?

— Port Lorenecco.

— Némédie ? »

Il hocha la tête, me gratifia d'un Ouais !, récupéra la gamelle, la cuillère en bois, l'outre et quitta la cale.



Le marin revint une fois par jour pour me nourrir, me donner à boire, juste quelques gorgées, c'était peu. Il n'avait pas grand-chose à me dire, mais restait gentil. Je finis, après quelques jours, par lui demander :

« Cette position est très douloureuse. Est-ce que vous pourriez m'aider à en changer ? »

L'homme sembla hésiter.

« S'il vous plaît... Je ne sens plus mes membres.

— C'est que j'ai pas trop le droit...

— Vous n'auriez plus à me donner la becquée.

— Ça m'dérange pas... T'es plutôt agréable à regarder. »

Il ne dit rien d'autre et s'en alla. Je serrai les dents. La position devenait vraiment intenable, le sang ne circulait plus.

Bien vite pourtant, la trappe s'ouvrit à nouveau, laissant passer un rayon de soleil qui m'aveugla après être restée longtemps dans les ténèbres. C'était la première fois que j'avais deux visites le même jour. Je fus étonnée de voir revenir le marin. Sans rien dire, il fit jouer une grosse clé dans la serrure de mes fers et libéra mes bras. Il me fallut pas mal de temps pour parvenir à les ramener devant moi, à les déplier. Je grimaçai. L'homme détacha également mes pieds et je pus enfin m'asseoir sur les fesses.

« Merci ! »

Il referma à nouveau les fers sur mes poignets et mes chevilles meurtris, passa les chaînes derrière la poutre, me laissant dans une position plus confortable.

« Votre nom ? »

— Gilgas.

— Merci, Gilgas. Vous êtes némédien ?

— Ouais ! »

Il allait remonter, mais je lui posai une autre question :

« Savez-vous si le Gouverneur Solko et sa nièce sont toujours vivants ? »

— J'connais pas, dit-il en revenant vers moi, mais il y a deux Squilésiens dans la cabine du capitaine. Un gros homme âgé, entravé, et une gamine potelée qu'on entend parfois crier. Je crois bien qu'elle est...

— Ça va, merci, l'interrompis-je. Je préfère ne pas tout savoir, c'est une amie », ajoutai-je doucement.

Je n'avais pas envie de connaître les détails de son calvaire. De nous trois, c'était elle qui méritait le moins d'être ici, prisonnière de ce dégénéré d'Enexo.

« Ouais... En tout cas, ils sont vivants !

— Merci. »

Sourire en partie édenté du marin.



Je somnolais dans cette cale surchauffée lorsque la trappe s'ouvrit. J'entendis des pas descendre prudemment les marches, plusieurs personnes. Ce n'était donc pas le marin. Mon cœur s'accéléra. Les silhouettes s'approchèrent de moi et je me raidis en reconnaissant Enexo, accompagné de deux soldats qui me libérèrent. Sans ménagement, ils m'entraînèrent à l'air libre pour la première fois du voyage. Le soleil m'aveugla. Je respirai à fond, tentai d'évacuer la pestilence de la cale.

Un des gardes me donna un coup derrière les jambes et je tombai brutalement à genoux sur le pont. La douleur irradiia dans tout mon être.

Au bout d'un moment, je finis par distinguer des yeux noirs, emplis de haine, piqués dans des visages sales et émaciés. Je ne compris tout d'abord pas pourquoi. Mais j'aperçus ensuite, pendu par les pieds au mât, les mains liées dans le dos, un corps atrocement mutilé, une mare rouge sombre sur le pont. Je reconnus, avec effroi, Gilgas. Je baissai la tête, mais Enexo m'empoigna par les cheveux et me força à le regarder à nouveau.

« Tu vois ? Tu vois ce qui arrive à ceux qui veulent t'aider Livia ? »

Je tentai de me dégager, mais il me gifla du revers de la main. Mon visage pivota brutalement, sa chevalière griffa ma joue, du sang perla. Le Gael se

redressa, regarda les marins attroupés devant lui.

« Lui, dit-il en montrant le corps du doigt. Il a aidé cette esclave ! Il ne faut pas, jamais, jamais ! » éructa-t-il de manière un peu ridicule.

Cela ne fit pourtant sourire personne.

« Ni ces deux-là ! »

Il se tourna et je suivis son regard. Svihlde et son oncle étaient là, les mains liées, debout devant la porte de sa cabine. Je fus à la fois soulagée de les voir vivants et désespérée par leur état pitoyable.

« Ne les aidez pas ou vous finirez comme cet imbécile ! » termina-t-il en désignant le pauvre Gilgas.

Les soldats m'attrapèrent alors par les cheveux pour me redresser et tout dérapa : les matelots, ivres de rage et de terreur, se ruèrent sur moi et me rouèrent de coups, hurlant leur haine. Je tombai et me recroquevillai pour me protéger tant bien que mal de leurs pieds et de leurs poings qui frappaient sans relâche. Mes deux gardiens eurent toutes les peines du monde à les repousser.

Ils m'entraînèrent enfin dans la cale, à l'abri de leur vindicte et m'entravèrent à nouveau dans cette position atroce avant de sortir, me livrant aux ténèbres.



Le voyage se termina enfin après une dernière journée de navigation.
Le navire jeta l'ancre dans la matinée. On ne me sortit de la cale que pour

m'enchaîner à nouveau dans un chariot grillagé, bringuebalant sur un sentier caillouteux. Alors que nous progressions, je remarquai, sur la gauche, le port et ses activités : des bateaux de pêche grouillaient près des embarcadères, tandis que des caisses de poissons s'épandaient à même le sol, en plein soleil. Une foule bigarrée et bruyante se pressait sur le quai.

Mais il était impossible de résumer Port Lorenecco, une des plus grandes villes némédiennes, à son bord de mer, car elle s'étendait largement à l'intérieur des terres. Les petites constructions simples faisaient peu à peu place à des maisons plus cossues. Mais le chariot prit une autre route, en direction de l'ouest et je n'eus pas le loisir d'en voir plus.

Un soleil de plomb et une chaleur étouffante que l'air marin ne suffisait pas à tempérer rendirent le court trajet extrêmement pénible. Nous arrivâmes enfin à un vaste ensemble de bâtiments, l'Algrada. Il était composé d'une imposante villa, très proche par son esthétique de celle du Sénateur, sans doute le lieu de résidence d'Enexo. Aux abords, répartis en arc de cercle, se trouvaient de nombreuses constructions annexes : greniers à céréales, enclos aux esclaves, dortoirs des domestiques, écuries – magnifiquement décorées –, prisons et un édifice ovale en pierre, à l'aspect martial, en partie couvert, agrémenté de colonnes.

« Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à un des soldats assis à l'avant.

— Des arènes ! »

Des arènes. Je ricanai. Enexo avait vraiment reconstitué sa petite Gaellie personnelle, ici.

« Tu riras moins quand tu devras y combattre ! » répliqua l'homme, agacé par ma réaction.

Je haussai les épaules avec fatalisme.

Le chariot cahota encore quelques minutes avant de s'arrêter devant la prison, bâtiment en pierre, de forme carrée, d'aspect rébarbatif. Ils m'y firent entrer, descendre une série de marches, puis me conduisirent dans un cachot sombre et humide. De la paille moisie en recouvrait le sol. Ils prirent leur temps pour m'enchaîner dans cette position que j'avais endurée à fond de cale, puis sortirent, sans un mot. Le lourd vantail métallique se referma sur moi, me laissant seule avec mes douleurs, mes angoisses, mes remords... La mort de Gilgas m'avait bouleversée. Je le connaissais à peine, mais il avait subi ce sort atroce à cause de moi et de la haine démesurée qu'Enexo éprouvait pour moi. J'étais désespérée.

La faucheuse rôdait sans cesse autour de moi, elle se repaissait des gens que je côtoyais, de ceux que j'aimais.

Tu me manques tant, Lilas.



Je ne restai pas longtemps dans cette geôle. Le lendemain, deux esclaves me tirèrent du cachot et m'entraînèrent à l'air libre : la chaleur se rua sur moi. Ils m'avaient bien évidemment entravé les mains et les pieds, ce qui rendait ma démarche difficile, et probablement comique pour les observateurs. Nous traversâmes le beau jardin qui s'étendait autour de l'imposante villa dans laquelle nous pénétrâmes par une porte située à l'arrière. Nous parcourûmes quelques longs couloirs avant d'arriver dans une large pièce à la décoration raffinée. Ils me poussèrent pour que j'avance jusqu'à un siège, placé au fond. Enexo s'y trouvait et me détailla.

« Ma nièce... »

Je déglutis bruyamment, trahissant mon appréhension. Il se leva et prit un collier que lui tendait un esclave à côté du trône. Une lourde chaîne était passée dans l'anneau qui ornait l'épais cercle de métal. Non ! Il ne ferait pas de moi son animal, je refusais ! Il tenta de le placer autour de mon cou, mais je me dégageai. Il me fixa d'un air dur, sévère.

« À genoux ! »

Je le regardai sans bouger, une lueur de défi dans les yeux, la mâchoire serrée. Un sourire fielleux étira alors ses lèvres, l'angoisse vrilla mon ventre. Claquement de doigts, et un esclave entra, traversa l'atrium, tenant Svihlde, seulement vêtue de quelques étoffes révélant son corps plus qu'elles ne le cachaient. Enexo l'agrippa par le bras, l'attira brutalement à lui et la gifla avec une telle violence qu'elle s'effondra. Elle posa une main un peu tremblante sur sa joue marquée et se remit docilement debout. Je fronçai les sourcils.

« Voilà, dit-il. Soit tu m'obéis, soit je fais du mal à cette petite chose fragile. »

Je regardai Svihlde. Faire les bons choix. J'avais été assez stupide pour laisser mourir Iris, je ne ferais pas la même erreur avec Svihlde. Je serrai les poings et m'exécutai lentement. Mon oncle sourit, il avait gagné. Il referma le collier d'acier autour de mon cou, prit la chaîne dans sa main et s'assit sur le siège, visiblement content de lui.

Ainsi c'était bien cela mon destin.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com



EPILOGUE

OceanofPDF.com

Épilogue

Le voile se déchira un instant pour me laisser passer. Je pénétrai dans la Cité de Lumière et fis quelques pas, mes pieds sur l'herbe verte. Je levai le visage pour sentir la caresse du soleil sur ma peau.

Étrange sensation. Dans ce corps, j'étais désormais Lilas et Iris. Chaque partie de ma personnalité s'imprégnait de l'autre. Sensation si agréable, impression d'être entière.

Je ne pus m'empêcher de songer à Louve, restée là-bas. Mais pourquoi ne m'avait-elle pas écoutée ? Si elle avait été présente pendant l'attaque, tout aurait été différent.

Têtue, impétueuse, irréfléchie... Changerait-elle un jour ?

Je soupirai : je ne pouvais plus qu'attendre et espérer... Espérer la voir, un jour, venir me rejoindre.

Je ne peux pas rester ici sans toi... pas sans toi.

OceanofPDF.com

**Alors, qu'avez-vous pensé de ce 1^{er} tome
des « Griffes d'Astellie » ?**

Les commentaires sont non seulement importants pour la réussite d'un livre, mais ils me permettent aussi de savoir comment améliorer mes récits.

Qu'avez-vous apprécié ? Quels sont les points forts du livre, les passages ou les personnages que vous avez préférés ?

Je vous serais extrêmement reconnaissante de me donner votre ressenti dans un commentaire.

Pour continuer à me suivre,
abonnez-vous à mon Axellette

avec ce QR code



et recevez sans plus attendre

un roman gratuit :

Sept Cent - 1 : Ostruma

<https://axellemeursange.com>

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Retrouvez *Louve et Lilas*
dans la suite de leurs aventures

Les Griffes d'Astellie

- * Tome 2 : Cauchemars : à paraître prochainement ;
 - * Tome 3 : à paraître.
-

Découvrez également mon autre série,

Sept Cent

- * 1 : Ostruma
- * 2 : Oréa : à paraître
- * 3 : Tentra : à paraître

En vous abonnant à l'Axellettre, vous pourrez découvrir
le premier chapitre du livre 1 et du livre 2.

OceanofPDF.com